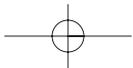
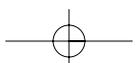


LE SPORT





REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE
COMMUNIO

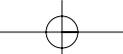
LE SPORT

« Ce ballon qui passe de mains en mains, ce ballon porteur d'allégresse, c'est encore, pour l'instant, la défaite de la solitude, de l'individualisme et de la bêtise. »

Jean Trillo, *L'Équipe magazine, XV de France, 1906-2006, 100 % rugby*, supplément de *L'Équipe*, 18 février 2006

« Puisque le prix que doivent recevoir les concurrents est Dieu lui-même, il est nécessaire (...) que les luttes soient divines, et que Dieu soit pour les athlètes non seulement un soigneur et un coureur de tête, mais que lui-même en eux soit le vainqueur. »

Nicolas Cabasilas, *Vie en Christ*, IV,86



Sommaire

ÉDITORIAL

Jean-Luc MARION : **La chair volontaire et l'incarnation**

7

THÈME

Marie-Françoise BASLEZ : **Le christianisme antique face
à la culture sportive du monde
gréco-romain**

15

La pratique du sport comme idéal d'éducation chez les Grecs dérive en spectacle de masse à l'époque romaine. Juifs et chrétiens surent utiliser les catégories sportives pour y couler l'épreuve du martyre. Des voix s'élevèrent pour condamner vivement le spectacle cruel des chasses où périssaient des chrétiens : ces manifestations publiques purent aussi servir à l'évangélisation.

Marie-Hélène CONGOURDEAU : **Du bon usage
des métaphores sportives**

25

En suivant de près la naissance et le développement de la métaphore sportive chez les Pères de l'Église, on dégage l'originalité de la compétition chrétienne : le seul vrai coureur, c'est le Christ et la médaille du champion, c'est aussi le Christ.

Serge LANDES : **Le « sport » : toujours trop**

39

Le sport évolue dangereusement aujourd'hui. Il est urgent d'analyser le risque encouru par les sportifs. Le bénéfice moral attendu du sport n'est-il pas compromis par les pressions médiatiques et financières auxquelles il est de plus en plus soumis ?

Felice GIMONDI : **Interview de Jacopo Guerriero**

57

Felice Gimondi, coureur italien, vainqueur du Tour de France en 1965.

Jacky MARSAX : **Pratique sportive et vie spirituelle**

63

Que cherche-t-on dans la pratique sportive : un équilibre de vie ? Un approfondissement spirituel ? Comment atteindre l'unité ?

Denis MOREAU : **« Courez pour gagner » :**

course à pied d'endurance et vie chrétienne

75

Le Nouveau Testament est riche d'images relatives à la course à pied : simple artifice rhétorique ou « modèle » à prendre au sérieux ?

SOMMAIRE

SIGNETS

Albert-Marie de MONLÉON : **La parabole du Bon Samaritain**

91 À la question : « Qui est mon prochain ? », une lecture plurielle de la parabole du Bon Samaritain permet de méditer sur la réciprocité des relations entre ceux qui se font « proches » l'un de l'autre, tant par le don que par l'accueil de la compassion : c'est tout le sens de la Miséricorde incarnée par Jésus.

Anne-Marie PELLETIER : **Exégèse et prédication à l'école du Père Thomas Kowalski**

105 Si la paroisse Sainte Jeanne de Chantal a tenu à consacrer une journée d'étude au Père Thomas Kowalski, ce n'est pas seulement pour lui rendre un hommage bien mérité, mais aussi pour souligner et proposer en modèle le lien intrinsèque qu'il a voulu établir entre l'exégèse et la prédication.

Jean-Luc MARION

Éditorial**La chair volontaire
et l'incarnation**

LE sport a quitté sa marginalité pour envahir toute la société. Le temps n'est plus où de jeunes bourgeois, élèves au lycée Condorcet, improvisaient, pour imiter les collèges anglais, des courses approximatives dans la salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare, où l'on disqualifiait un coureur à pied pour s'être fait rembourser son billet de chemin de fer jusqu'au stade que sa seule présence avait rempli, où il fallait se déplacer physiquement sur les stades pour jouir de la vue et de l'excitation de la compétition des autres. Nous avons aujourd'hui affaire à des organisations complexes, ramifiées et puissantes (un pieux et franquiste ex-président du CIO ne se vantait-il pas que son trust suisse surpassait l'universalité de l'Église catholique et la notoriété du Christ?), à des secteurs entiers de l'activité économique, où des parrains, bien nommés, investissent directement (équipementiers, clubs cotés en bourse), ou indirectement (publicités, produits de loisir, grande consommation, etc.), à un spectacle démultiplié et dispersé en flux continus dans les derniers recoins du monde que définissent les réseaux de communication.

L'Église, après quelques hésitations, s'est finalement ralliée, en même temps qu'à la République et à la société industrielle, au sport. Elle en a même, au moins jusqu'à la Seconde Guerre, fait son affaire, le promouvant comme un moyen d'éducation de la jeunesse (voire d'évangélisation dans les patronages et le scoutisme). Il s'est même constitué avec le temps une manière de théologie du sport, en annexe des théologies du travail, du laïcat, des réalités terrestres, des « signes des temps », etc. On a souligné, d'ailleurs avec justesse,

ÉDITORIAL _____ **Jean-Luc Marion**

les textes néo-testamentaires¹, puis patristiques², qui utilisent, pour des motifs de fond, la métaphore sportive, au point de prolonger l'ascèse du corps par l'entraînement de l'âme, en ligne directe. Dans ce contexte, nombre des vertus chrétiennes, tant théologiques que surtout cardinales furent convoquées comme l'accomplissement de ce que le *fair play*, l'esprit d'équipe, le sacrifice de soi dans l'effort, la constance dans l'entraînement, etc. pouvaient impliquer de meilleur³.

Ces deux lignes de lecture semblent, chacune à leur manière, parfaitement correctes et justifiées. Il ne s'agit pas ici, de la part de la réflexion chrétienne, d'analyses idéologiquement antagonistes – comme par exemple les deux discours « de gauche » sur le sport (soit comme instrument d'asservissement au profit du capitalisme, soit comme éducation à la conscience collective), ou les deux discours « de droite » (soit comme creuset des vertus guerrières, soit comme abrutissement des masses). Il s'agit bel et bien d'une ambiguïté constitutive du phénomène sportif lui-même. Nous n'aurons donc pas à choisir, dans cette livraison de *Communio*, entre son interprétation positive et une autre négative⁴, mais de comprendre l'ambivalence de la chose en question. Autrement demandé, à quoi tient la double postulation du sport ? Évidemment à ses caractères les plus privilégiés. On pourrait les définir en deux moments. D'abord parce que le sport donne accès à la *chair*, donc au soi le plus intime... Ensuite parce qu'il entrouvre, dans la vie même (et même à son paroxysme), l'expérience de la mort, donc, en filigrane, de la résurrection.

La *chair*, contrairement à l'opinion dominante, ne nous est pas immédiatement accessible. De prime abord et le plus souvent, nous n'avons en effet accès qu'à notre corps, à nous-mêmes comme une partie de l'espace et du monde physique, comme un corps (impénétrable), occupant une portion d'espace, et qui fait nombre avec les

1. Voir l'article de Marie-Françoise Baslez, « Le christianisme antique face à la culture sportive », p. 15.

2. Voir l'article de Marie-Hélène Congourdeau, « Du bon usage des métaphores sportives », p. 25.

3. Voir les articles de Jacky Marsaux, « Pratique sportive et vie spirituelle », p. 63, de Denis Moreau, « “Courez pour gagner.” Course à pied d'endurance et vie chrétienne », p. 75.

4. Voir l'article de Serge Landes, « Le “sport” : toujours trop », p. 39.

La chair volontaire et l'incarnation

autres corps physiques du monde. Ce qui signifie que nous n'avons à notre corps que le même rapport externe que nous avons à tout autre objet. Nous l'utilisons, le manions et l'entretenons comme nous utilisons, manions et entretenons les autres corps, voire les machines du monde environnant. Ce qui signifie aussi que notre corps nous satisfait d'autant mieux que nous n'avons pas à y porter attention, à y éprouver des sensations fortes, à la limite même à le ressentir. C'est pourquoi la santé se définit par mon inattention pour mon corps : il fonctionne, de telle sorte que je n'ai pas à lui porter attention, voire, à la limite, que je n'en ai plus conscience. Mais, par cette parfaite adaptation à la fonctionnalité, je perds aussi ce qui fait la spécificité de *mon* corps par différence avec les autres corps, ceux qui m'entourent dans le monde : à savoir que moi, je sens les autres corps, qui, eux, ne me sentent pas ; et que je ne peux les sentir que parce que je *me* sens moi-même sitôt que je sens un *autre* corps. La « sensibilité » à un autre corps présuppose absolument la sensibilité à soi-même (l'anesthésie supprime d'ailleurs l'une avec l'autre). Ainsi se définit le caractère propre de mon corps, face aux autres corps : il se ressent et, par suite, ressent les autres corps, qui, eux, ni ne sentent, ni ne se ressentent. Pour ne pas masquer cette différence radicale avec les corps du monde, nous parlerons désormais de ma *chair*. Or, paradoxalement, le plus souvent et de prime abord (comme nous l'avons dit), je ne ressens pas ma chair qui pourtant sent et se ressent par excellence ; plus, je ne le souhaite guère, puisque je gère d'autant mieux le monde ambiant que je n'en souffre pas et que je ne m'y éprouve pas souffrant. En fait, je n'accède à ma chair que dans les situations extrêmes : la douleur et la maladie (où mon corps se réduit à la part de chair souffrante en moi), ou bien dans l'excitation érotique (où, devenant pure chair, je transforme le corps d'autrui en pure chair, et réciproquement). Mais ces deux situations restent extrêmes, voire marginales (voire marginalisantes), ne fût-ce que parce qu'elles restent involontaires, sauf perversion.

Et ici intervient le sport, comme une (sinon l'unique) situation où j'accède à ma chair parce que je le veux bien. Le sport ou la chair *volontaire*. Non que je fasse toujours dans le moment sportif l'expérience du plaisir (ou de la douleur) de ma chair, du moins, à chaque fois que je commence une séance d'entraînement ou prends le départ d'une compétition, je sais certainement que je vais cesser de me considérer à distance de moi, comme un corps insensible distinct du monde (et donc faisant nombre avec les autres corps du monde et situé entre eux), pour devenir à moi-même la pure sensation de

ÉDITORIAL _____ **Jean-Luc Marion**

moi-même, envahissant tout le champ de l'expérience, au point d'estomper l'extériorité des corps dans le monde. Autrement dit, je sais que je vais « souffrir » et « en baver », mais aussi indissolublement « avoir de bonnes sensations » ou « me trouver en état de grâce » ; et toutes ces formules approximatives visent à désigner un même état de conscience – ma transmutation en ma pure chair, la disparition de mon corps mondain et mon identification par le ressentir de soi (permettant un sentir du monde plus intense que jamais). Dans cette posture (au contraire de la maladie et de l'érotisation), la distinction entre plaisir et douleur tend à s'estomper, voire à disparaître. En leur lieu et place, s'instaure une affection de soi par soi⁵, qui me donne accès, plus que presque⁶ tout autre vécu de conscience, à moi-même (individuation, ipsité, personnalité). Le but de l'effort sportif ne réside qu'en apparence dans la victoire (et les avantages qu'elle comporte : notoriété, argent, etc.) ou même dans le dépassement de soi. Il consiste en réalité en l'*atteinte de soi* (« atteindre ses limites », « repousser ses limites »), qui seule me permet de savoir qui je suis. Il faut avoir connu la jouissance non pas de battre ses adversaires, mais, beaucoup plus impressionnante, d'améliorer son propre record personnel (cette limite qui me semble aussi infranchissable que l'horizon, aussi intangible que les lois de la physique nucléaire, parce que je l'ai fixée et ratifiée moi-même), pour découvrir l'intensité bouleversante de l'épreuve de soi, donc de son soi. Ni la pensée (le *cogito*), ni la volonté (le libre-arbitre), précisément parce qu'ils restent en un sens passifs et extravertis, n'atteignent à cet accomplissement, ni peut-être même ne l'approchent.

Et bien entendu l'ambiguïté du sport s'articule au privilège en lui de la chair volontaire. Car, l'ipsité que la chair me permet d'atteindre peut s'accomplir sur deux modes. – Ou bien comme une affirmation

5. Nous renvoyons évidemment au travail de Michel HENRY, qui a non seulement approfondi le concept de *chair* élaboré d'abord par Husserl en celui d'*auto-affection*, mais l'a admirablement mis en relation avec la révélation du Christ, en particulier dans *C'est moi la vérité. Pour une philosophie du christianisme*, Paris, Seuil, 1996, puis avec *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, Seuil, 2000 et enfin *Paroles du Christ*, Paris, Seuil, 2002 (ainsi que dans l'article-programme « Archi-christologie », paru dans *Communio*, XXII/2-3, 1997, repris dans *Phénoménologie de la vie*, tome IV, *Sur l'éthique et la religion*, Paris, PUF, 2004).

6. Presque – car il reste la prière, son attention, sa mise entre parenthèses du monde, etc.

La chair volontaire et l'incarnation

de soi, où je considérerais l'atteinte de soi au-delà de soi comme un bien dû et à posséder « jalousement » à tout prix (*Philippiens* 2, 6). Au prix bien entendu de l'adversaire, puisqu'il n'y a de médaille que pour « un seul » (*I Corinthiens* 9, 24), d'où le combat à mort, où tous les coups sont permis (Maradona marquant le but décisif en demi-finale du Mondial de 1986 en y mettant la main, « la main de Dieu »). Au prix aussi bien de soi-même, le dopage conduisant au suicide (Tom Simpson, « chargé » à mort lors de l'étape du Ventoux de 1967, accomplissant ce que Jean Malléjac avait frôlé, sur les mêmes pentes, en 1955). Au prix enfin de l'infamie (comme Ben Johnson, disqualifié le lendemain de son 100 mètres prétendument victorieux, en 1988, aux JO de Séoul), ou du mensonge les yeux grand ouverts (Virenque et l'équipe « Festina » au Tour 1998, puis Armstrong dès 1999). Dans ce contexte, l'atteinte de soi-même (ipséité) devient exactement le péché : affirmation de soi non seulement jusqu'à l'homicide, mais aussi et surtout, jusqu'au suicide ou la mort sans fin de Caïn. – Ou bien, comme l'arrachement à soi, ou plutôt à l'homme ancien, celui dont le record personnel va exploser, contre toute attente, y compris la sienne. Ainsi Louison Bobet terminant son triplé, par une victoire au Tour 1955, précisément l'année où il était le moins fort ; ou celle stupéfiante de Guy Drut au 110 haies des JO de Montréal de 1976 (année où il avait perdu sa domination mondiale de 1975, et après une demi-finale désastreuse derrière Casanas). Il arrive même que la défaite consacre la grandeur plus que la victoire, selon le mode dont elles se trouvent vécues et voulues. Ainsi Bernard Hinault et Jacques Anquetil, qui devinrent moralement (et non plus seulement sportivement) admirables en faisant gagner respectivement Greg Lemond et Lucien Aimar aux Tours 1986 et 1966, ainsi Eddy Merckx refusant de porter le Maillot Jaune qu'il avait gagné à la suite d'une chute de Luis Ocana au Tour de 1971⁷, ou enfin Michel Bernard acceptant, après des années de jalousie, un 1 500 sans retenue avec (plus que contre) Michel Jazy aux Championnats de France 1963, où il fut certes battu par son rival, qui devenait recordman d'Europe en 3'37"8, mais en pulvérisant lui-même son record personnel (en 3'38"7). Dans cette posture, l'identité de soi (l'ipséité du soi) se trouve atteinte et manifestée

7. Au Giro d'Italia, un soir d'étape de 1969, Felice Gimondi s'était le premier signalé par cette élégance à l'égard de Merckx lui-même contraint à l'abandon, en refusant de revêtir le maillot rose. On peut supposer que Merckx avait retenu l'exemple. Voir *infra*, p. 57.

ÉDITORIAL Jean-Luc Marion

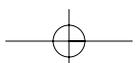
précisément dans le geste et le moment de l'abandon soit à l'amitié pour un autre, soit au miracle d'une grâce inespérée et imméritée en apparence.

La *mort* ne peut, par définition, s'expérimenter dans cette vie. Car soit je peux expérimenter, donc je vis encore et la mort reste à venir, soit la mort se produit et, tuant la vie, elle ne me laisse plus expérimenter quoi que ce soit, pas même elle. Bref, si elle est là, je n'y suis plus, si j'y suis, elle n'y est pas encore. Nous n'avons rien en commun. Mais nous pouvons anticiper sur la mort, en éprouvant réellement la logique ontologique de notre disparition, comme notre manière d'être même, affrontant de moins loin qu'on pourrait croire la possibilité de l'impossibilité (Heidegger). Cette anticipation se joue certes d'abord dans la guerre et la lutte à mort (Hegel). Mais elle se joue aussi dans l'épreuve du *combat* sportif, justement nommé une *agonie*. Et il ne s'agit pas d'une métaphore de la course à la mort, mais de cette course même, du moins lorsque l'effort ne laisse plus rien indemne, ni intact, ni intègre dans ma chair, qui « donne tout », tout ce qu'« elle a », mais même et surtout ce qu'elle n'a pas, qui va jusqu'au bout » (*Jean* 13, 1), c'est-à-dire beaucoup plus loin qu'elle n'imaginait pouvoir aller. Il ne s'agit pas non plus de la prise de risque inconsidérée (alpinisme, sports mécaniques), où je mets bêtement en jeu mon existence physique par pure gloriole et qui peut d'ailleurs parfaitement se réaliser sans aucune agonie de la chair (avec le même calme détachement que celui du joueur de casino). Il s'agit du paroxysme de l'effort, qui me conduit à perdre la conscience du monde, à passer au-delà de moi-même et à tout abandonner pour atteindre ce qui me dépasse. « Non frères, je ne me flatte pas d'avoir déjà été retenu (*kateikêphenai*) ; je dis seulement ceci : oubliant tout ce qui reste derrière moi, mais tendu en extension vers l'avant (*tois dè emprosthen êpekteinomenos*), je trace droit au but (*kata skopon diôkô*) vers la récompense que Dieu nous appelle à aller chercher sur la plus haute marche (*anô*), dans le Christ » (*Philippiens* 3, 13-14). Et alors – alors seulement – l'acte sportif devient plus qu'une métaphore ou une analogie de la vie gagnée au moment même où elle se trouve (en réalité et pour de bon) perdue (*Matthieu* 10, 39 ; *Luc* 9, 34 et *Jean* 12, 25). Il devient ou peut devenir une *praegustatio*, un avant-goût, voire une anticipation de jouissance de ce que je peux perdre ma vie et la recevoir. Bien entendu tout dépend de la manière et des motifs de cette perte de vie. Il faut que je la perde par amour – par esprit d'équipe en quelque manière, pour l'Église comme la *dream team* par excellence.

La chair volontaire et l'incarnation

Mais dans ces deux cas, le sport reste neutre, offrant comme une *crise*, où je peux jouer selon les règles du péché ou bien selon les règles de la charité. Une crise salutaire, qui m'aide à ne pas tricher avec ma chair et ma mort.

Jean-Luc Marion, marié, deux enfants. Professeur de philosophie à Paris-IV Sorbonne et à l'Université de Chicago. Cofondateur et membre du comité de rédaction de l'édition francophone de *Communio*. Dernières publications : « Le phénomène érotique », Grasset, 2004 ; « Le visible et le révélé », Éd. du Cerf, 2005.



Marie-Françoise BASLEZ

Le christianisme antique face à la culture sportive du monde gréco-romain

QUAND les médias qualifiaient le pape Jean-Paul II d'« athlète de Dieu », se rendait-on compte qu'ils utilisaient spontanément une expression apparue dans le judaïsme hellénisé, avant même que saint Paul n'introduise les métaphores sportives pour traiter de la vie chrétienne ?

Cela révèle l'importance de l'éducation sportive et des valeurs du sport dans la construction de la morale chrétienne. C'est un héritage de la cité grecque – un transfert culturel, dirait-on aujourd'hui. Cela n'allait pourtant pas de soi, puisque la nudité de rigueur dans la pratique grecque de l'athlétisme ne s'accordait pas avec l'exigence de la circoncision comme signe identitaire du judaïsme à l'époque du Second Temple : l'aménagement d'un gymnase à Jérusalem, vers 170 avant notre ère, fut la cause d'une scission définitive entre les Hellénistes et les autres Juifs¹. D'autre part, la fréquentation du gymnase développait une sociabilité et une convivialité qui impliquaient la mixité avec les non-Juifs. Enfin, toutes les installations sportives étaient des lieux sacrés, mis en général sous le patronage d'Héraclès et d'Hermès, et toutes les manifestations athlétiques avaient lieu dans le cadre de fêtes religieuses, puisqu'il n'existait pas de culture profane dans le monde grec. Tout cela, évidemment, paraissait incompatible avec le monothéisme. Pourtant, quelques

1. Premier livre des *Maccabées* 1, 14-15 (ces Juifs hellénisés firent réparer leur circoncision) ; deuxième livre des *Maccabées* 4, 14-15 et 18.

THÈME _____ Marie-Françoise Baslez

documents d'Alexandrie et de Cyrène permettent d'établir que des Juifs de la Diaspora fréquentaient le gymnase, dissociant ainsi culture et religion, ce qui explique l'usage qu'ont pu faire Philon et Paul du thème du sport dans leurs écrits, à destination d'un lectorat juif aussi bien que grec. À propos des grandes figures bibliques, Philon développe le thème du « sage/athlète », dont le prototype est Jacob², modèle de la « vertu athlétique »³. Il qualifie d'« athlètes de vertu » les Esséniens, ces ascètes qui menaient une vie communautaire, retirée du monde⁴; dans leur mode de vie tel que le décrit Philon, le travail manuel remplace cependant les exercices gymniques et les concours athlétiques, en procurant le même équilibre de l'âme et du corps. Pour Philon, toute action digne d'éloge est comparable aux exercices sportifs, puisqu'elle permet d'assurer sa liberté et d'échapper à l'esclavage. Dans la cité antique, en effet, le sport fait intrinsèquement partie de l'éducation libérale, car les esclaves ont toujours été interdits de gymnase.

Le judaïsme de la fin du 1^{er} siècle de notre ère a aussi comparé les martyrs aux athlètes. En réactualisant la figure des saints Maccabées, prototypes des martyrs juifs au milieu du II^e siècle avant notre ère, le *Quatrième livre des Maccabées*, sans doute composé à Antioche à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, transpose la formule traditionnelle, « ceux qui sont morts pour la Loi », en « athlètes de la Loi divine »⁵. La Piété les couronne, comme la Victoire couronne les vainqueurs aux concours, ce qui a été représenté sur la paroi d'une catacombe de la Via Appia⁶. Cette comparaison est empruntée aux moralistes stoïciens⁷: pour les Grecs, l'athlète qui lutte dans le stade est l'image de l'endurance (*hypomonè*); or l'endurance est aussi la vertu caractéristique des martyrs, figures de résistants à la pression d'un pouvoir étranger qui les pousse à apostasier. D'autre part, la couronne du vainqueur pouvait devenir facilement un symbole de triomphe sur la mort, puisque cet insigne honorifique, marque de la reconnaissance publique dans la cité, garantissait l'inviolabilité de celui qui la portait, athlète, héraut ou bienfaiteur public.

2. *De sobrietate*, 65.

3. *Legum allegoriae*. III, 93. *Deutéronome*. 45.

4. *Quod omnis probus*, 86. Voir aussi *Hypothetica* 11, 6-7.

5. *4 Maccabées* 6, 10-17 et 12-16.

6. *Corpus Inscriptionum Judaicarum* I, CXXI.

7. Le *Quatrième Livre des Maccabées* est sans doute une homélie de circonstance, pour une fête commémorative, entièrement d'inspiration stoïcienne, qui fut intitulée « Traité de la raison souveraine ».

————— *Le christianisme antique face à la culture sportive...*

C'est le moment de rappeler que l'athlétisme était perçu en Grèce comme une activité où l'on risquait sa vie ou, du moins, sa réputation d'homme public, ce qui revenait à peu près au même pour un Grec⁸. Depuis les temps homériques, les joutes sportives voient s'affronter dans la palestre ou dans le stade les futurs chefs de la cité. Ce qu'on appelle aujourd'hui les « jeux olympiques » et autres concours assimilés n'avaient rien d'un divertissement ni d'un spectacle, le caractère ludique du sport n'étant apparu que dans la civilisation romaine. On n'y participait pas en tant qu'amateur ou professionnel, mais en tant que citoyen. Dans le monde grec, depuis l'époque homérique, l'éducation sportive était inséparable de l'apprentissage de la guerre. Le champ lexical du sport est aussi celui du combat, ce qui explique la métaphore paulinienne du « beau combat » pour parler de la vie chrétienne : *agôn* et *athlon* s'appliquent au concours sportif en particulier et à toute forme de combat en général. Pour les Grecs, le sport s'identifiait donc surtout avec la lutte, dont on pratiquait une grande diversité de formes. Mais toutes les disciplines sportives dispensées par le pédotribe à la palestre, dans le cadre de l'éducation traditionnelle, relevaient des sports de combat, les sports lourds, et entraînaient au combat hoplitique⁹ : escrime, tir à l'arc, lancer du javelot, maniement de la lance¹⁰ ; la lutte elle-même préparait au corps à corps à mains nues. Le sportif grec est donc d'abord un combattant, figure paradigmatique qui se figea, quand le gymnase et la formation d'éducation supérieure que fut l'éphébie commencèrent d'intégrer des disciplines littéraires à partir du IV^e siècle.

L'idéal sportif grec resta toujours celui de l'éducation archaïque, nourri par la lecture d'Homère, celui de la *kalokagathia*¹¹ : l'éducation sportive était, en effet, tout entière tournée vers la formation d'un homme « beau et bon », qui devait travailler aussi bien sa forme

8. Pour le sport grec, voir en général W. DECKER, *Sport in der griechischen Antike*, Stuttgart 1995. Du même, avec J.-P. THULLIER, *Le sport dans l'Antiquité*, Picard, Paris, 2001.

9. Mode de combat spécifique des Grecs, qui est celui du fantassin lourd. La formation de combat s'appelle la phalange. Voir V. HANSON, *Le modèle occidental de la guerre*, Les Belles Lettres, Paris, 1990.

10. D. G. KYLE, *Athletics in ancient Athens*², Brill, Leyde, 1998.

11. Comme première approche, voir B. LEGRAS, *Éducation et culture dans le monde grec, VIII^e siècle av. J.-C.-IV^e siècle ap. J.-C.*, Armand Colin, Cursus, Paris, 1998.

THÈME Marie-Françoise Baslez

physique que sa « valeur », sa « vertu » (*arété*). Cette notion recouvre non seulement le courage à la guerre, mais la maîtrise de soi, le respect de la tradition et de la religion, le dévouement à la cité et l'obéissance à la loi : on voit combien il était facile pour les philosophes stoïciens ou pour les Juifs pieux de s'approprier les valeurs sportives. L'hellénisme tel qu'il se diffusa en Orient à partir de la conquête d'Alexandre était donc fondamentalement une culture « agonistique », dirigée vers le désir de vaincre et fondée sur l'émulation. Toute manifestation sportive, comme toute manifestation culturelle, prend la forme d'un concours, qui doit révéler les meilleurs des citoyens sous le regard du peuple assemblé. Cette éducation sportive est restée limitée jusqu'à la fin du ^v^e siècle aux familles fortunées et influentes, en continuant à transmettre les valeurs aristocratiques.

Paul participe pleinement de cette culture sportive de la cité grecque, dont il réinterprète cependant l'esprit. Les épîtres filent les métaphores agonistiques. Elles privilégient celle de la course, d'abord pour évoquer rétrospectivement la mission apostolique (*Philippiens* 2, 17 ; *Galates* 2, 2¹²), ou plus généralement, dans les Églises pauliniennes, pour parler de la vie du chrétien (*2 Timothée* 4, 7-8). Pour les *Philippiens* (*Philippiens* 3, 12-14), l'apôtre compare l'élan du chrétien saisi par le Christ au mouvement et à l'effort du coureur, « tout tendu en avant » vers le but à atteindre ; le prix qui récompense cette tension et cet effort, c'est l'appel de Dieu dans le Christ. Dans la première *Épître aux Corinthiens* (9, 24-26), Paul développe la comparaison entre athlétisme et vie chrétienne et juxtapose, cette fois, la métaphore de la lutte à celle de la course. Il est vrai que Corinthe était le siège d'un des concours athlétiques les plus anciens et les plus prestigieux du monde grec, celui des fêtes de l'Isthme sous le patronage de Poséidon. Que Paul ait eu une connaissance directe de ces concours ressort de l'emploi d'un terme technique, propre au pugilat qui était une sorte de boxe : « pocher les yeux » (*1 Corinthiens* 9, 27 : *hypopiazein*). La boxe et l'entraînement qu'elle impose rappellent la nécessité de « tenir son corps en brides », de le « maîtriser » ; plus haut, il insiste sur l'ascèse (*enkrateia*¹³), que

12. Passage autobiographique où Paul évoque son compte rendu de mission devant l'Église de Jérusalem au terme de son second voyage. Thème repris dans *Actes* 20, 24, dans l'adieu de Paul aux Anciens de Milet.

13. Cet idéal, poussé à son extrême dans le domaine de la continence, alimentera un fort courant du christianisme primitif, celui des « Enkratistes », déclaré finalement hérétique.

————— *Le christianisme antique face à la culture sportive...*

doit pratiquer tout sportif qui participe à un concours (*1 Corinthiens* 9, 25). Dans sa vision du sport, l'effort sur soi-même l'emporte sur l'émulation et la rivalité des concurrents entre eux : c'est en cela que Paul se démarque de l'idéal sportif des Grecs. Certes, il conseille aux Corinthiens de « courir pour gagner » (*1 Corinthiens* 9, 25), mais plus tard, dans l'*Épître aux Philippiens* (2, 3), il demande aux convertis de ne rien faire « par rivalité, ni par vaine gloire », ce qui est une remise en cause indéniable du système et des valeurs propres à la cité grecque. Paul ne défend pas une morale de l'émulation, visant à la reconnaissance et aux honneurs publics, mais, de façon beaucoup plus individualiste, une morale du dépassement de soi : il faut aller jusqu'au bout de ses forces, ce qu'il illustre, comme tous les notables de son temps, par l'expérience du voyage (*2 Corinthiens* 11, 25-26) comme par celle du sport.

Durant toute l'Antiquité, le christianisme continua d'être pensé dans les catégories culturelles et l'esprit agonistique du monde gréco-romain. En 203, les *Actes* autobiographiques de Perpétue, martyre à Carthage, révèlent qu'avant son exécution, la sainte s'identifia en rêve à un lutteur combattant contre le diable dans le grand concours sportif de Carthage, créé sur le modèle delphique¹⁴. Au v^e siècle, Alypius, un proche d'Augustin, était un fanatique des manifestations sportives ; en Gaule, à la même époque, l'évêque Sidoine Apollinaire est un ferme partisan du jeu de ballon (une nouveauté romaine), où il voit l'apprentissage de l'esprit d'équipe, et il n'hésite pas à se jeter dans la mêlée¹⁵. Les Pères de l'Église reconnaissent tous que les chrétiens ont été sensibles à l'attrait des concours sportifs et les métaphores sportives sont constamment présentes dans leurs écrits. Le fait que le sport soit toujours lié à une manifestation religieuse polythéiste ne semble pas avoir gêné les plus hellénisés d'entre eux, surtout en Orient. À Carthage cependant, au début du III^e siècle, Tertullien, dans son traité *Sur les spectacles*, se livre à une virulente critique des manifestations sportives de son temps, comme de toutes les formes de spectacle d'ailleurs. Contrairement aux milieux pauliniens, il considère comme irréductible avec la foi le caractère religieux des fêtes sportives : le cirque lui apparaît comme un condensé démoniaque du polythéisme, à cause des statues divines qui y proliféraient. Il s'en prend aussi à la cruauté

14. P. Franchi de CAVALIERI, « Passio ss. Perpetuae et Felicitatis », *Scritti agiografici*, Cité du Vatican, 1962, *Studi a testi* n° 122.

15. *Lettres* 5, 17, 5-7.

THÈME _____ Marie-Françoise Baslez

des spectacles de l'amphithéâtre, aux combats de gladiateurs et surtout aux chasses fictives de bêtes sauvages qui s'y déroulaient et pour lesquelles on sacrifiait des condamnés. Il dénonce enfin l'influence pernicieuse du divertissement que constituaient les grandes manifestations du stade ou de l'hippodrome, puisqu'elles participaient désormais d'une culture du spectacle, mise en scène par le pouvoir impérial à l'intention d'une plèbe devenue passive, et non plus de l'apprentissage de la vie civique. De surcroît, s'y déchaînaient les passions populaires.

Si l'on excepte l'accusation d'idolâtrie, on retrouve ces reproches chez les moralistes romains du I^{er} et du II^e siècle, comme Sénèque et Pline le Jeune, encore que les intellectuels n'aient jamais cessé de fréquenter le cirque ou le stade. Mais il est vrai que les Romains ont fait considérablement évoluer la conception du sport, ainsi que sa place dans la société... Pour la classe dirigeante, le sport devint un loisir et une hygiène de vie, autant sinon plus qu'une préparation militaire, et il releva désormais de la sphère du privé ; même si tous leurs généraux furent de grands sportifs, les notables romains se refusèrent à lutter en personne au stade et à rivaliser sous les yeux du public¹⁶. D'un autre côté, les Romains donnèrent aux manifestations sportives le caractère d'un spectacle de masse, assuré par des professionnels, et la fonction d'un divertissement ; tout le monde connaît la revendication de la plèbe romaine : « *Panem et circenses* », « Du pain et des jeux ». Les hommes politiques y répondirent en instituant, à côté des « jeux » athlétiques (*ludi*), les *munera* ou « spectacles offerts », qui consistaient en combats de gladiateurs et en « chasses » de bêtes fauves et qui avaient pour cadre cet édifice typiquement romain qu'était l'amphithéâtre¹⁷. Pour nous, Modernes, il ne s'agit pas de sport au sens strict du terme, mais ces spectacles cruels étaient souvent associés à des compétitions sportives et le public était le même. Même la Grèce a connu et apprécié les combats de gladiateurs. Dans la littérature juive hellénisée¹⁸, affronter les bêtes apparaît déjà comme un épisode de la lutte incessante que le croyant doit mener contre le mal¹⁹. On assiste dans l'empire romain

16. Sur le sport à Rome, voir J.-P. THUILLIER, *Le sport dans la Rome antique*, Éditions Errance, Paris, 1996.

17. G. VILLE, *La gladiature en Occident des origines à Domitien*, Paris, 1981.

18. *Quatrième livre des Maccabées, Testament de Job*, à consulter dans les *Écrits intertestamentaires*, La Pléiade, Gallimard, 1987.

19. V. SAXER, *Bible et hagiographie. Textes et thèmes bibliques dans les Actes des martyrs authentiques des premiers siècles*, Berne, 1986, p. 39-40.

————— *Le christianisme antique face à la culture sportive...*

à un brassage généralisé, à une uniformisation progressive et relative des spectacles et des sports, à une osmose entre les cultures grecque et romaine, où l'hellénisme représente l'idéal traditionnel²⁰.

C'est cette contradiction qui a permis aux chrétiens de vivre l'expérience du martyr comme l'accomplissement de l'idéal agonistique, comme de « grands athlètes »²¹, ainsi que l'avaient fait les Juifs. Le symbole de la couronne du vainqueur, devenu symbole de vie éternelle, est repris dès le 1^{er} siècle dans des écrits néotestamentaires qui émanent de communautés judéo-chrétiennes : le chrétien qui va jusqu'au bout de sa fidélité au Christ reçoit la « couronne de vie » (*Jacques* 1, 12 ; *Apocalypse* 2, 10), la « couronne de gloire », celle qui est « incorruptible » (*1 Pierre* 5, 4), contrairement à celle des athlètes. Au moment des persécutions de Domitien vers 90, Clément de Rome compare la situation des chrétiens de Rome à celle des lutteurs dans l'amphithéâtre : « Nous sommes dans la même arène ; le même combat nous attend »²². Il évoque les grandes figures fondatrices, Pierre et Paul, comme des « athlètes », « que l'on vit résister jusqu'à la mort » ; Paul a remporté la « palme du courage » et il a reçu le « prix de la foi », une gloire éclatante²³. Les vertus communes au martyr et au sportif sont la capacité de résistance, la résolution, l'énergie bien dirigée, la confiance sereine²⁴. Au fil des lettres autobiographiques qu'il envoie aux Églises d'Asie lors de son voyage de captivité vers Rome, où il doit mourir, comme d'autres condamnés, lors d'une chasse dans l'amphithéâtre, Ignace d'Antioche, comme saint Paul, compare la vie chrétienne à une « course »²⁵, dont le martyr peut être le terme. La formation chrétienne est comparable à l'entraînement du jeune sportif : de même que celui-ci se frotte le corps d'huile, de même le chrétien doit se préparer par ces « onguents » que sont la foi, la catéchèse, la

20. L. ROBERT, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940.

21. CLÉMENT de Rome, *1 Corinthiens* 5, 1, lors de la persécution de Domitien, vers 90. IGNACE d'Antioche, au début du II^e siècle, sur le chemin de son supplice vers Rome, *Lettre à Polycarpe* 3, 1 : « Résiste... un grand athlète, malgré les coups qui pleuvent sur lui, finit par triompher », c'est la métaphore du lutteur qui est ici utilisée.

22. *1 Corinthiens* 7, 1.

23. *1 Corinthiens* 5, 1-6.

24. *1 Corinthiens* 2, 3.

25. *Lettres, Aux Romains* 2, 1 et 9, 2 ; *À Polycarpe* 2, 3 : l'évêque doit exercer son ministère comme un « athlète accompli ».

THÈME Marie-Françoise Baslez

patience et le courage²⁶; il acquiert ainsi la force morale et physique qui lui sera nécessaire lors de l'épreuve du martyre²⁷.

Bien plus, les récits de martyres utilisent largement le thème des manifestations sportives dans une sorte de « guerre des cultures »²⁸, en situant très souvent l'exécution des chrétiens dans le stade ou dans l'amphithéâtre, le plus souvent durant des chasses : la foule assemblée sur les gradins, hurlante, déchaînée, représente tous les excès et les déviances d'une culture du spectacle qui confine alors au sadisme, alors que le martyre continue d'incarner l'idéal du « bon combat », celui de l'athlète grec, réactualisé par saint Paul. C'est le cas de Polycarpe, qui fut condamné et brûlé vif dans le stade, à l'issue d'un spectacle de chasses²⁹, ou encore de Perpétue et des premiers martyrs africains présentés pour une chasse lors du grand concours de Carthage. Ignace d'Antioche, dans son témoignage autobiographique, a bien conscience du parti que l'évangélisation peut tirer de cette culture du spectacle : il ne suffit pas qu'« on puisse me dire chrétien », mais « surtout qu'on puisse me voir l'être », et, bien entendu, l'assemblée de toute la population d'un lieu pour une manifestation sportive constitue une occasion exceptionnelle. Tertullien en a tiré la leçon en d'autres termes : « Sang des martyrs, semence de chrétiens ». Les grandes manifestations du stade, du cirque ou même de l'amphithéâtre, attiraient donc autant qu'elles repoussaient les chrétiens.

Avec la reconnaissance officielle du christianisme, à partir du règne de Constantin, les chrétiens les plus radicaux se montrèrent de plus en plus offensifs à l'encontre des spectacles et des manifestations sportives et ils tentèrent d'influencer la législation impériale, mais la réitération des lois sur le sujet durant tout le IV^e siècle prouve assez la résistance de l'opinion majoritaire et l'attachement aux jeux. Les combats de gladiateurs durèrent jusqu'au V^e siècle ; les cirques d'Arles et de Carthage furent utilisés jusqu'au VI^e siècle et la passion des courses de chars passa de Rome à l'empire byzantin. Dans le nouveau contexte chrétien de la fin de l'Antiquité, Augustin

26. *Lettres, Aux Éphésiens* 3, 1.

27. *Lettres, Aux Romains* 3, 2.

28. Ch. HUGONOT, « Église et cité : le conflit des spectacles », dans M.-F. BASLEZ éd., *Les premiers temps de l'Église*, Folio Histoire, Gallimard, 2004, p. 622-630.

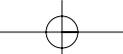
29. *Actes de Polycarpe* 9-12, les plus anciens du genre, au milieu du II^e siècle.

Le christianisme antique face à la culture sportive...

s'en prend à la foule qui se presse toujours dans les édifices sportifs et condamne de façon très générale la culture du spectacle, la *theatrica* ; sa réprobation englobe tous les spectacles de l'époque, sportifs ou autres, comme autant d'avatars du polythéisme³⁰. Il infléchit le thème du « bon combat » : le combat-spectacle ne consiste plus à batailler physiquement contre des fauves dans l'amphithéâtre, mais à méditer sur l'exemple des martyrs pour mener une vie véritablement chrétienne sous le regard de Dieu et de la communauté ecclésiale ; voilà le seul spectacle digne de ce nom, que Dieu offre à la contemplation des fidèles.

Marie-Françoise Baslez, ancienne élève de l'ENS, professeur d'Histoire ancienne à l'Université de Paris XII, membre de l'Association catholique francophone pour les Études Bibliques, est chargée de cours sur les Débuts du christianisme aux Facultés Jésuites Centre Sèvres, et anime un séminaire de recherche consacré aux religions et sociétés du monde gréco-romain à l'ENS ULM. Spécialiste d'histoire des religions et des approches socio-religieuses, elle est l'auteur de « Bible et histoire, judaïsme, hellénisme, christianisme », réédité en Folio histoire, Gallimard 2003, et directeur de « Les grands temps de l'Église » (Folio histoire), Gallimard 2004 ; elle prépare une étude comparée des persécutions et des martyres grecs, juifs et chrétiens.

30. Outre des sermons (20 et 281) et des commentaires, voir en particulier, *Confessions* Vi, Vii, 11 et 1s3.



Marie-Hélène CONGOURDEAU

Du bon usage des métaphores sportives

IL ne serait probablement pas venu à l'esprit d'un juif de la Première Alliance de comparer ses relations avec Dieu à un exercice sportif, au sens que ce mot a pris dans la civilisation grecque et par suite dans la nôtre. La Bible, qui regorge de métaphores, les emprunte principalement à la vie agricole ou pastorale, ou à la guerre. Dans la même ligne, le sport est absent des paraboles de Jésus et des quatre évangiles en général. La métaphore sportive fait son entrée en christianisme avec Paul¹ : elle y connaîtra une fortune considérable, principalement dans la chrétienté de langue et de civilisation grecques. Il s'agit d'un bel exemple d'inculturation. Mais les chrétiens ne sont pas les seuls à avoir comparé notre monde à un stade et la vie à une compétition. Il n'est donc pas sans intérêt de glaner, dans le cours de la tradition chrétienne, quelques exemples de cette lecture sportive de la vie, et d'essayer de discerner ce qu'elle peut avoir de spécifiquement chrétien.

Naissance d'une métaphore

Paul

C'est dans sa *Lettre aux Philippiens* que Paul introduit brièvement la course. Il vient d'évoquer son propre itinéraire et la façon dont il

1. Je ne ferai pas ici de distinction entre les lettres authentiques de Paul et celles qui nous sont parvenues sous son nom mais que les exégètes modernes attribuent à ses disciples.

THÈME _____ *Marie-Hélène Congourdeau*

a rejeté tous les avantages que lui apportait son statut de juif pharisien, pour gagner le Christ.

« Non que je sois déjà au but, précise-t-il, ni déjà devenu parfait, mais je poursuis ma course pour tâcher de saisir, ayant été saisi moi-même par le Christ Jésus. (...) Oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et je cours vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut, dans le Christ Jésus » (*Philippiens* 3, 12-14).

Il est question de but, et donc de course pour y parvenir, d'effort tendu vers ce but et de prix à l'arrivée. L'allusion est claire mais rapide.

Dans sa première *Lettre aux Corinthiens*, Paul file la comparaison. Ce n'est sans doute pas un hasard : près de Corinthe se déroulaient les Jeux isthmiques, presque aussi célèbres dans le monde grec que les Jeux olympiques.

« Ne savez-vous pas que, dans les courses du stade, tous courent, mais un seul obtient le prix ? Courez donc de manière à le remporter. Tout athlète² se prive de tout ; mais eux, c'est pour obtenir une couronne périssable, nous une impérissable. Et c'est bien ainsi que je cours, moi, non à l'aventure ; c'est ainsi que je fais du pugilat, sans frapper dans le vide. Je meurtris mon corps au contraire et le traîne en esclavage, de peur qu'après avoir servi de héraut pour les autres, je ne sois moi-même disqualifié » (*1 Corinthiens* 9, 24-26).

Paul énonce ici entre la vie chrétienne et le sport un certain nombre de ressemblances (nécessité d'une rude ascèse, risque de disqualification, couronnes du vainqueur) et évoque la différence qui justifie son emploi de la métaphore en établissant la supériorité de la vie chrétienne sur la compétition sportive : la couronne des champions est périssable, celle que vise le chrétien est éternelle. La *Lettre aux Éphésiens* introduira une autre différence entre la compétition et la vie chrétienne. Prenant l'exemple non plus de la course mais de la lutte (il évoquait déjà le pugilat dans sa *Lettre aux Corinthiens*), l'apôtre précise :

« Ce n'est pas contre des adversaires de sang et de chair que nous avons à mener la lutte (*palè*) mais contre les Principautés, les Puis-

2. Précisons que dans l'Antiquité, l'athlète désigne aussi bien le coureur à pied que le lutteur.

Du bon usage des métaphores sportives

sances, les Régisseurs de ce monde de ténèbres, les esprits du mal qui habitent les espaces célestes» (*Éphésiens* 6, 12).

La lutte contre des adversaires spirituels aurait pu appeler une métaphore guerrière ; il est significatif que Paul emploie le mot grec *palè*, qui désigne la discipline athlétique de la lutte. Cette image sera abondamment reprise par la littérature ascétique. Enfin, la seconde *Lettre à Timothée* introduit quelques thèmes supplémentaires : il ne s'agit pas de tricher (« l'athlète ne reçoit la couronne que s'il a lutté selon les règles, *nomimôs* » : *2 Timothée* 2, 5) ; l'épreuve consiste à « garder la foi » et à « attendre avec amour » la venue du Christ (*2 Timothée* 4, 7-8).

Philon

À peu près à la même époque, à Alexandrie d'Égypte, un autre juif pétri de culture grecque acclimatait lui aussi la métaphore sportive en pays biblique. Philon d'Alexandrie, qui naquit quelques années avant Jésus et mourut un peu avant Paul, utilise à plusieurs reprises l'image de l'athlète, dans son explication des livres bibliques. La plupart du temps, il s'agit d'une simple comparaison sans grande conséquence théologique ou spirituelle. L'un des usages les plus conséquents se trouve dans son traité sur les *Songes*, à propos du songe de Jacob. Parti pour le pays de Laban, Jacob, à la tombée de la nuit, met une pierre sous sa tête pour dormir. C'est alors qu'il voit en songe une échelle où les anges montent et descendent (*Genèse* 28, 11). Philon compare Jacob à un athlète (c'est naturel, il couche sur la dure), mais il quitte aussitôt le terrain de l'exégèse littérale pour celui de l'allégorie et compare la pierre sous la tête de Jacob à la parole de Dieu. Cette pierre/parole, donc,

« lui attache des bandelettes aux poings à la manière d'un moniteur, le convoque à l'entraînement, l'attaque et l'oblige à lutter jusqu'à ce qu'elle ait développé en lui une force irrésistible. (...) Alors elle lui remet la couronne du vainqueur ».

Mais cette couronne a nom « engourdissement » (Philon combine ici deux passages : le songe de Jacob et la lutte avec l'ange, où « sa hanche s'engourdit » : *Genèse* 32, 25).

« C'est que si l'âme mise en possession d'une force irrésistible, s'étant classée en tête dans les championnats de vertu, (...) ne se laisse pas entraîner par l'orgueil à prendre les choses de haut, à se vanter dans sa marche acrobatique de pouvoir faire de grandes

THÈME _____ *Marie-Hélène Congourdeau*

enjambées grâce à une foulée parfaitement au point, si au contraire elle accepte l'engourdissement (...), si ensuite, s'étant volontairement fait un croc en jambe, elle avance en boitant pour se laisser distancer par les êtres incorporels, alors sa défaite apparente sera une victoire. En effet, laisser les récompenses aux meilleurs non parce que l'on y est contraint, mais parce qu'on l'a jugé bon, est considéré comme très avantageux, car même le second prix offert dans ce genre de compétition dépasse infiniment en degré d'honneur le premier prix dans d'autres concours.³»

Philon file la métaphore et en tire des harmoniques théologiques et spirituelles intéressantes mais bien différentes de celles de Paul. C'est que le contexte lui-même est différent. Philon fait œuvre d'exégète, usant de l'allégorie chère à la philologie alexandrine. Il applique à la Bible la méthode de lecture que d'autres appliquent à Homère ou Platon. Du coup, son image de l'athlète est moins directement parlante que celle de Paul. Autant on voit Paul courir vers le but, autant cette pierre-parole guidant Jacob vers un renoncement à la victoire demande elle-même une exégèse⁴.

« Le présent est un stade »⁵

Le thème, qui combine une notion propre à la civilisation grecque (la compétition sportive) et une intuition profondément chrétienne (courir en vue du Christ) ne pouvait qu'inspirer les auteurs chrétiens des premiers siècles de notre ère. Nous choisirons quelques exemples, afin d'en tirer un enseignement valable pour aujourd'hui.

La métaphore au service de l'ascèse

C'est principalement la notion d'effort soutenu en vue d'un but difficile à atteindre qui inspire les auteurs chrétiens en quête d'images pédagogiques à l'usage de leurs auditeurs. Clément d'Alexandrie (III^e siècle) est un bon exemple de confluence entre la culture hellénique et la Bible. Comme Philon, il a été formé à la *paideia* grecque alexandrine, comme lui il cherche dans la Bible

3. PHILON d'Alexandrie, *De somniis*, I, 129-132, éd. P. Savinel, Paris, 1962.

4. Sur le thème du combat de Jacob, voir aussi P.-M. GUILLAUME, « Jacob » dans le *Dictionnaire de Spiritualité*.

5. JEAN CHRYSOSTOME, in *Psaumes* 9, 4, PG 55, 772.

Du bon usage des métaphores sportives

la vérité que ne peut donner la philosophie. Dans son traité *Quel riche peut être sauvé ?*, il reprend l'image paulinienne et l'enrichit.

« Le riche (...) doit penser à son propre sujet de la même façon que les athlètes, si je puis ainsi comparer une vaine et mortelle gloire aux biens essentiels et incorruptibles. Le concurrent qui ne se sent pas en état de vaincre et d'emporter la couronne, ne prend même pas la peine de s'inscrire à la compétition. Mais celui qui s'est mis cet espoir en tête, mais qui ne consent pas aux efforts, aux exercices et au régime appropriés, n'obtient pas davantage la couronne et manque ce qu'il espérait. Eh bien, celui qui regorge de richesses terrestres (...) ne doit pas s'exempter de l'entraînement et des combats, se flattant de gagner les couronnes de l'incorruptibilité sans s'être sali dans la poussière et la sueur. Qu'il se soumette au Verbe son entraîneur, au Christ le président des jeux. Comme nourriture et comme boissons prescrites, qu'il prenne le Nouveau Testament du Seigneur, comme exercices, les commandements, comme tenue et parure, les belles vertus, charité, foi, espérance, (...) afin que, lorsque la suprême trompette donnera le signal de la course et sonnera l'heure de quitter cette vie comme un stade, la conscience nette, il se présente en vainqueur à celui qui remet le prix et soit reconnu digne de la patrie d'en haut, où il entrera porteur de la couronne et salué par les acclamations des anges.⁶ »

Clément dépend évidemment de Paul : compétition, ascèse nécessaire, couronnes. Mais il enrichit l'image du Christ qui, simple juge chez Paul, accède au statut d'entraîneur et de président des jeux (agonothète). La scène est aussi plus colorée, les anges se joignent au Christ pour acclamer le vainqueur. Mais au fond, l'idée est sensiblement la même.

La nécessité d'un entraînement rigoureux, alliant exercices physiques et régime adapté, sera reprise dans la *Vie d'Antoine* par Athanase⁷ (nous sommes toujours en Égypte hellénistique) et amplement développée dans toute la littérature monastique, au point que le mot *ascèse* (du grec *askèsis*, exercice, entraînement) finira par désigner le combat des *ascètes*, successeurs des martyrs, autres

6. CLÉMENT d'Alexandrie, *Quis dives salvetur*, II, 3-6, éd. L. Früchtel, O. Stählin, U. Treu, *Clemens Alexandrinus*, 3, GCS 17, Berlin, 1970, 159-191.

7. Voir ATHANASE, *Vie d'Antoine*, 12, 1, éd. G. J. M. Bartelink, SC 400, 1994 : « ... quelque puissance supérieure qui voulait exercer l'athlète (*gumnazousès tèn athlètèn*). »

THÈME _____ *Marie-Hélène Congourdeau*

athlètes du Christ. Transportons-nous par exemple à Antioche à la fin du IV^e siècle. Jean Chrysostome, qui s'exprime à la jointure du temps des persécutions et du temps du combat monastique, conjugue les deux thèmes. Faisant l'éloge des martyrs, il compare la gloire qu'ils ont acquise au ciel à celle des athlètes dont les prouesses attirent les foules :

« Si des athlètes étrangers séjournent dans la cité, tout le peuple afflue de partout et forme un cercle autour d'eux pour examiner la bonne constitution de leurs membres ; à plus forte raison, quand les athlètes de la piété sont montés aux cieux, les anges accourent ensemble et toutes les puissances d'en haut affluent de toutes parts pour examiner leurs blessures.⁸ »

D'autre part, lorsqu'il s'agit d'expliquer pourquoi Paul se montre plus exigeant envers les vierges qu'envers les gens mariés (*1 Corinthiens* 7, 8-9), Jean n'hésite pas à réserver aux premières le statut d'athlètes : une fois entré dans le stade, dépouillé de ses vêtements, frotté d'huile, l'athlète n'a plus le choix, contrairement à l'entraînement où il n'affronte que ses compagnons.

« Quand il s'est inscrit sur la liste, quand le théâtre est assemblé, quand l'agonothète est là, que les spectateurs sont assis, que l'adversaire est introduit et qu'il prend position contre lui, le règlement des jeux ne lui laisse plus le choix. »

Il en est de même pour la vierge, une fois qu'elle s'est engagée dans le stade de la virginité :

« Qui osera, quand le théâtre grouille de monde, que le Christ est l'agonothète, que le diable est fou de rage, grince des dents, qu'il est empoigné pour la lutte et saisi à bras le corps, qui donc osera s'avancer et crier : "Fuis devant ton adversaire" ?⁹ »

La métaphore sportive se révèle donc précieuse pour toute pratique ascétique, et elle a comme telle de beaux jours devant elle. Mais est-ce spécifiquement chrétien ? Pas plus que l'ascèse, la métaphore

8. Sur les saints martyrs, 2, PG 50, 710 ; traduction de Laurence BROTTIER, *L'appel des « demi-chrétiens » à la « vie angélique »*. Jean Chrysostome prédicateur : entre idéal monastique et réalité mondaine, Paris, Éd. du Cerf, 2005, p. 185.

9. JEAN CHRYSOSTOME, *La Virginité*, XXXVIII, 1-2, éd. H. Musurillo, SC 125, p. 224-227.

Du bon usage des métaphores sportives

sportive n'est une exclusivité chrétienne. On la trouve par exemple, et ce dès le début de notre ère, dans les textes stoïciens. Épictète en particulier (postérieur à Paul et Philon d'environ une génération) l'utilise volontiers¹⁰. Dans le second livre de ses *Entretiens*, il donne Socrate comme exemple de maîtrise de soi :

« Va vers Socrate et vois-le couché auprès d'Alcibiade et se moquant de sa beauté. Réfléchis à la grande victoire qu'il a eu conscience de remporter, à quelle victoire olympique ! Et à quel rang, parmi les successeurs d'Héraclès¹¹, il se plaçait ! En sorte, par les dieux, qu'on pouvait justement lui adresser ce compliment : "Salut, homme prodigieux !" à lui, plutôt qu'à ces putrides athlètes, à ces pancratiastes, ou à leurs semblables, les gladiateurs.¹² »

Socrate, qui n'a pas succombé à la beauté d'Alcibiade mais a su maîtriser ses pulsions, est comparé à un champion olympique. L'adversaire qu'il a su vaincre est lui-même, victoire méritoire entre toutes. Et Épictète continue :

« Voilà le véritable athlète, celui qui s'exerce (*gumnazôn*) lui-même contre de telles représentations. Tiens bon, malheureux, ne te laisse pas captiver. Le combat est grand, l'œuvre est divine ; c'est pour un royaume, pour la liberté, pour le bonheur, pour la paix. Souviens-toi de Dieu, invoque son aide et son soutien, comme les navigateurs, dans la tempête, invoquent les Dioscures. »

S'il était anonyme, un tel texte pourrait être attribué sans mal à un auteur ascétique chrétien.

Épictète a recours à la métaphore sportive dans un autre passage, pour montrer que chacun doit décider quel genre d'homme il veut être, et en prendre les moyens.

« Les athlètes commencent par décider à quelle catégorie ils désirent appartenir, et alors ils agissent en conséquence. Si l'on veut fournir la grande course, il faut prendre telle nourriture, faire telle promenade, se faire masser de telle manière, accomplir tels exercices... ; si

10. Un choix de textes « sportifs » dus à la plume d'ÉPICTÈTE est disponible sur Internet, à l'adresse : http://www.educnet.education.fr/musagora/jeux/articles/epictete_1.htm

11. D'après l'éditeur d'ÉPICTÈTE, les champions qui le même jour triomphaient à la lutte et au pancrace étaient appelés « successeurs d'Héraclès ».

12. ÉPICTÈTE, *Entretiens*, livre II, chapitre 18 : « Comment il faut combattre ses représentations (*phantasias*) », éd. J. Souilhé, Paris, PUF, 1969.

THÈME _____ *Marie-Hélène Congourdeau*

l'on veut courir dans le stade, toutes ces préparations seront différentes ; si l'on veut pratiquer le pentathlon, elles le seront encore plus...¹³»

Comme l'athlète, l'homme qui a décidé d'être vertueux doit en prendre les moyens. Cet appel à la liberté et à la responsabilité pourrait aussi se retrouver sous la plume d'un moraliste chrétien. On n'est d'ailleurs pas loin des vierges de Jean Chrysostome. Pourtant, la comparaison avec Paul fait apparaître, sous les similitudes, une différence essentielle entre le discours stoïcien et le discours chrétien. L'athlète d'Épictète court pour lui-même, il s'exerce pour se vaincre lui-même et se donne à lui-même la récompense. Paul ne poursuit pas la maîtrise de soi pour elle-même, il court en vue du Christ, et c'est le Christ qui lui donnera la récompense. C'est ce filon qu'il nous faut à présent creuser.

L'ascèse en vue du Christ

Il est bien connu que le christianisme n'est pas une religion de l'élite, en quoi il se distingue de l'idéal stoïcien tel que le présente Épictète. Tout chrétien est appelé à se présenter au départ de la course. Et c'est Jean Chrysostome qui l'exprime avec le plus de conviction. Car Jean n'est pas seulement l'ancien ermite qui a dû abandonner l'ascèse de ses jeunes années pour raison de santé. Il est aussi le prédicateur des foules chrétiennes, celui qui veut entraîner tout le monde à la suite du Christ. Dans sa bouche, l'image de la vie présente comme une compétition revient sans cesse :

«Le présent est un stade, une compétition¹⁴» ;

«Les réalités d'ici-bas sont une lice ; celles qui viennent ensuite sont des récompenses et des couronnes.¹⁵»

À cette compétition, tous se sont inscrits en se présentant au baptême :

«Jeunes filles, femmes, hommes, jeunes gens, vieillards, esclaves, hommes libres, tout rang, tout âge, individus des deux sexes se sont

13. ÉPICTÈTE, *Entretiens*, livre III, chapitre 23 : « À ceux qui lisent et discutent pour parader », éd. J. Souilhé, Paris, PUF, 1963.

14. JEAN CHRYSOSTOME, in *Psaumes* 9, 4, PG 55, 772 ; voir L. BROTTIER, *L'appel...*, p. 66.

15. JEAN CHRYSOSTOME, in *Psaumes* 7, 8, PG 55, 92 ; pour d'autres références, voir L. BROTTIER, *L'appel...*, p. 67.

Du bon usage des métaphores sportives

préparés pour ces compétitions et aucune de ces conditions ne les a désavantagés. Car ils ont apporté à ces luttes la noblesse de leur libre choix.¹⁶»

Dans la foulée, l'éducation des enfants n'a d'autre but, pour des parents chrétiens, que d'en faire « des athlètes pour le Christ »¹⁷.

Deuxième différence avec le stoïcisme d'Épictète : le but de l'ascèse n'est pas la maîtrise de soi pour elle-même, mais en vue de la charité. On le voit bien lorsque Jean applique la métaphore à David refusant de tuer Saül dans la grotte où il l'avait surpris dans une position délicate (*1 Samuel* 24) :

« Fais-moi le plaisir de contempler la philosophie de David, de contempler la lutte, la victoire, la couronne. Car cette grotte était un stade, il s'y passait une sorte de lutte admirable et déconcertante. Oui, David luttait, la fureur lui donnait des coups de poings, Saül était proposé comme prix de la lutte, Dieu était l'agonothète. (...) Les rois couronnent souvent, lors de victoires au pugilat, la main droite du vainqueur au pugilat ou au pancrace au lieu de leur tête : de même, Dieu couronnait aussi cette main qui avait eu la force de produire au jour une épée pure, de montrer à Dieu un couteau que le sang n'avait pas souillé et de résister à l'élan si fort de son courroux.¹⁸ »

Ici, comme pour le Jacob de Philon, c'est le renoncement à la victoire qui constitue la victoire, en un renversement des valeurs qui prend sa source dans le paradoxe chrétien où, disait Paul, « quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (*2 Corinthiens* 12, 10).

On trouve une troisième spécificité chrétienne chez Grégoire de Nysse, qui appartenait à la génération précédant celle de Jean. Dans la *Vie de Moïse*, il décrit la course du contemplatif toujours tendu vers l'avant, mais le but de la course est encore différent : non plus la maîtrise de soi, non pas ici la douceur (bien qu'elle y trouve son compte), mais la contemplation mystique, le repos en Dieu. Ainsi la métaphore gagne-t-elle de nouvelles harmoniques, dans ce repos après la course certes, mais aussi, paradoxalement, en pleine course, ce repos en vue duquel on court, ce repos que l'on ne peut gagner

16. JEAN CHRYSOSTOME, *Sur saint Ignace*, 1, PG 50, 587 ; voir L. BROTTIER, *L'appel...*, p. 65.

17. Voir JEAN CHRYSOSTOME, *Sur la vaine gloire et l'éducation des enfants*, 19, éd. A.-M. MALINGREY, SC 188 ; *Sur 1 Timothée*, hom. IX, 2.

18. *De Davide et Saule* 3, 2, PG 54, 698.

THÈME _____ Marie-Hélène Congourdeau

que si l'on court bien, cette stabilité qui est le fondement même de la course, car on ne peut courir sur une dune de sable. On ne peut courir qu'en Dieu.

« Puisque, ô Moïse, tu es tendu d'un grand désir vers ce qui est en avant, et que ta course ne connaît pas de lassitude, mais que ton élan regarde toujours plus loin, sache qu'il y a près de moi un espace si grand qu'en le parcourant, tu ne pourras jamais trouver un terme à ta course. Mais cette course à un autre point de vue est stabilité. (...) C'est là la plus paradoxale de toutes les choses, que stabilité et mobilité soient la même chose. (...). Ainsi en montrant l'espace à Moïse, Dieu l'encourage à courir; et en lui promettant de l'établir sur le roc, il lui indique la façon de courir. (...) Celui qui a terminé sa course (...) sera couronné de la couronne de justice de la main du président des jeux. » Et la récompense est: « creux du rocher », « eau du repos », « secret du tabernacle. ¹⁹ »

Le Retournement

Grégoire de Nysse nous introduit dans ce qui constituera la principale spécificité de la métaphore sportive en christianisme : le rôle primordial du Christ qui ne se contente pas d'être juge et récompense. Poursuivant sa lecture de l'expérience mystique de Moïse, Grégoire va jusqu'à faire du Christ le champ de course lui-même, le stade, la lice. C'est en lui que court le coureur.

« (Le Fils unique) est à la fois espace pour ceux qui courent (il est la piste de la course, selon ses propres termes²⁰ et rocher pour ceux qui sont affermis et demeure pour ceux qui se reposent. ²¹ »

Après Grégoire, cette dimension de la compétition chrétienne sera peu approfondie, à de rares exceptions près. La majorité des auteurs chrétiens verront dans la métaphore sportive un moyen commode d'exalter la nécessité de l'effort sur soi-même et la dimension ascétique de la vie chrétienne. Mille ans après Grégoire, cependant, dans la Constantinople du XIV^e siècle, un auteur laïc, Nicolas Cabasilas,

19. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Vie de Moïse*, II, 242-248, trad. J. DANIELOU, SC 1 bis, p. 108-112.

20. « Je suis la route (*hodos*) » (*Jean* 14, 6) : c'est ce terme qui est ici traduit par « piste ».

21. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Vie de Moïse*, II, 249, *ibid.*

Du bon usage des métaphores sportives

renoue avec l'intuition de l'évêque de Nysse. Nicolas est avant tout, certes, un disciple de Jean Chrysostome, dont il reprend nombre de thèmes et qu'il cite littéralement à l'occasion. Son insistance sur le fait que la vie chrétienne n'est pas réservée aux moines et aux prêtres, mais que recevoir le baptême introduit au plus profond du mystère, s'inscrit dans la ligne de Jean. Nicolas a bien du mérite à cela, car il vit à une époque où seule une minorité de spirituels considère les simples fidèles comme des chrétiens aussi authentiques que les moines. Mais si Nicolas fait œuvre originale, c'est qu'à l'instar de Grégoire, il déplace le lieu de la compétition. Alors que les auteurs qui le précèdent voient le stade où se déroule le concours dans l'effort moral et ascétique, Nicolas situe la compétition dans la réception des sacrements. La compétition est d'ailleurs chez lui d'un genre très particulier, puisque dans le stade de la vie en Christ, le coureur, chez lui, n'est pas le chrétien, mais le Christ. Le chrétien, lui, est assis dans les gradins, son rôle est celui d'un *supporter*²². Il lui suffit d'acclamer son champion, de se déclarer de son parti, pour monter sur le podium.

«Pourquoi (...) la victoire et la couronne, qui sont le fruit de peines et de fatigues, viennent-elles d'un bain (le baptême), d'un chrême (la chrisimation ou confirmation) et d'une table (l'eucharistie)? C'est que même si nous ne combattons ni ne souffrons quand nous faisons cela, du moins chantons-nous ce combat, admirons-nous la victoire, adorons-nous le trophée et manifestons-nous une tendresse ardente et indicible envers le héros.²³»

Dans cette course étonnante du salut, le seul concurrent est le Christ. Ou plutôt, en chaque concurrent (car il faut bien concourir), c'est le Christ qui lutte et qui court. Nicolas distingue ainsi trois étapes : l'entraînement, où le Christ fait l'essentiel ; la compétition, où il accompagne son fidèle ; le podium où il s'efface.

«Le Christ (...) devient tout pour nous ; modeleur, soigneur, compagnon de lutte, baignant ici, chrismant là, nourrissant ailleurs.

22. GRÉGOIRE avait lui aussi compris le rôle essentiel du *supporter*. Le tout début de sa *Vie de Moïse* évoque ainsi les spectateurs des jeux équestres qui, lorsque leurs favoris entrent en lice, « ne peuvent s'empêcher, dans leur désir de les voir vaincre, de pousser des cris du haut des tribunes ». Mais c'était bien le chrétien zélé qu'il entendait encourager et exciter par ses clameurs.

23. NICOLAS CABASILAS, *La Vie en Christ*, I, 55, éd. M.-H. CONGOURDEAU, SC 155.

THÈME _____ *Marie-Hélène Congourdeau*

Ici, dès le début il crée les membres ; là, il les fortifie par l'Esprit, et à la sainte Table il est littéralement avec eux et dispute avec eux la compétition ; après la mort, il sera le président des jeux, il siègera comme juge pour les saints dont il a partagé les peines. Ensuite, quand il s'agira de couronner ceux qui auront été proclamés vainqueurs, c'est lui-même encore qui sera la couronne. Ainsi donc, quand il nous modèle et nous oint pour que nous puissions affronter les combats de l'ascèse et l'emporter, il fait tout ; quand il combat avec nous il ne fait plus tout ; et au moment des prix, il ne fait plus rien. En effet, il ne serait pas normal que le modelleur et le soigneur négligent rien de ce qui peut préparer le concurrent ; mais d'autre part l'état de compagnon ne permet pas au compagnon de lutte de tirer toute l'action à soi, et de laisser désœuvré son compagnon, tandis que lui-même est seul à retrousser ses manches ; enfin, il n'est pas convenable que le président des jeux ou celui qui est la couronne frotte d'huile les athlètes, ou les modèle, ou joue le rôle du médecin, ni qu'il leur accorde quelque avantage pour la victoire : courage ou force ou quelque autre vertu que ce soit ; son seul rôle est de récompenser celle qui existe et qui se manifeste.²⁴»

Dans un autre passage, Nicolas attribue plus précisément au Christ le rôle du lièvre qui donne le train pour que ceux qui le suivent fassent un bon temps et battent des records (avec cette seule différence que le lièvre-Christ court jusqu'à la ligne d'arrivée) :

«Puisque le prix que doivent recevoir les concurrents est Dieu lui-même, il est nécessaire qu'ils possèdent l'équivalent de ce qu'ils doivent toucher ; que les luttes soient divines, et que Dieu soit pour les athlètes non seulement un soigneur et un coureur de tête, mais que lui-même en eux soit le vainqueur.²⁵»

On l'aura remarqué, soigneur et entraîneur, coureur de tête et champion qui s'efface pour donner la victoire à son *supporter*, le Christ est aussi «le prix et la couronne que doivent recevoir les concurrents»²⁶.

Dans les dernières décennies du Moyen Âge, Nicolas Cabasilas a ainsi dégagé les ultimes harmoniques de la métaphore sportive inaugurée par Paul. Oui, la vie chrétienne est une compétition, mais cette compétition a peu à voir avec l'ascèse stoïcienne. Épictète luttait contre lui-même, contre ses pulsions, pour acquérir la maîtrise de

24. *Vie en Christ*, IV, 63-64.

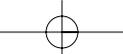
25. *Vie en Christ*, IV, 86.

26. *Vie en Christ*, IV, 89.

Du bon usage des métaphores sportives

soi qui donne la paix et le bonheur. Dans le chrétien, c'est le Christ qui court et qui lutte (« Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », disait Paul : *Galates* 2, 20). Le Christ, par sa Passion, a fait toute la course et il a remporté la médaille d'or. Mais c'est pour nous qu'il l'a gagnée, et les sacrements (les « mystères » dit Nicolas en bon Oriental) sont le moyen qu'il a trouvé pour nous la remettre. Certes, nous devons nous entraîner, suivre les conseils de notre soigneur, ne pas mollir dans notre préparation. Certes aussi, le Christ doit nous juger à la fin de la compétition, et remettre les médailles à qui de droit. Mais il importe, et Cabasilas nous le rappelle, de bien garder à l'esprit que le seul vrai coureur, c'est le Christ, et que la médaille d'or, c'est aussi le Christ. La compétition chrétienne est bien une discipline spécifique.

Marie-Hélène Congourdeau, née en 1947, mariée, cinq enfants, un petit-enfant ; membre du Comité de rédaction de l'édition française de *Communio*. Chargée de recherche au CNRS (histoire byzantine). Dirige la collection « Pères dans la foi » (édition Migne). A publié entre autres : Nicolas Cabasilas, *La vie en Christ*, « Sources chrétiennes » 355 et 361, ainsi que deux romans : *Le silence du roi David* et *Quand viendra le jour de Seth* (Presses de la Renaissance).



Serge LANDES

Le « sport » : toujours trop

« *Un homme en chemin ne pense pas au terme du voyage à chacun de ses pas*¹ »

Remarque lapidaire de Thomas d'Aquin, et dont nul ne contestera le bon sens. Effectivement, l'homme ne songe pas en permanence à la fin ultime de sa propre vie. Bien que cette vie soit ordonnée à ce terme ultime qu'est Dieu, un espace est libéré qui permet de distinguer entre « choses sérieuses parce qu'elles sont utiles » et « ce qui n'est qu'un jeu » ; ainsi, à certaines conditions, ces jeux « tendent au bien du sujet, qui y trouve un plaisir ou un repos.² » Chez Thomas d'Aquin, l'appréciation morale des jeux est équilibrée : il est bon de se délasser, de refaire ses forces ; l'usage du jeu peut être vertu ou vice et il est possible de pécher par excès comme par défaut de jeu³.

Nos « sports » contemporains se rangent, pour une part, au nombre de ces jeux. Ainsi, dans de nombreux textes, les papes ont volontiers souligné, depuis plus d'un demi-siècle, nombre d'aspects positifs de ces pratiques dont nous avons coutume de dire qu'elles sont sportives⁴. Parmi les bienfaits qui en sont attendus : plaisir et

1. Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, Ia-IIae, Q 1.

2. Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, Ia-IIae, Q 1-Art 6.

3. Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, IIa-IIae, Q 168 : « La modestie dans les mouvements extérieurs du corps ».

4. Mgr Elio SGRECCIA, dans le tome 2 de son *Manuale di Bioetica*, fournit une abondante série de références bibliographiques, p. 393 et 394, avec des textes signés de Pie XII, Paul VI et bien sûr Jean-Paul II.

THÈME _____ **Serge Landes**

délassement, vertus éducatives et socialisantes comme sens de l'effort intense et personnel.

Cette doctrine morale constante réitère aussi plusieurs mises en garde : contre le défaut d'honnêteté (la fraude ou la *triche*), la violence, les risques excessifs pris par l'athlète, l'excès de la « commercialisation »⁵. Comme les maux liés à la pratique du « sport-spectacle » sont mieux connus des lecteurs de *Communio*, ils ne seront traités ici qu'incidemment : chacun mesure assez aisément, par la lecture des journaux ou des médias, le degré de *triche* impliqué par le sport professionnel et par l'esprit de *gagne* dès les échelons les plus modestes de l'amateurisme ; chacun, par les mêmes moyens, mesure assez la marchandisation de la vedette sportive tout comme l'étendue des problèmes de violence. En rester là serait manquer la critique la plus radicale, celle qui doit porter sur l'inévitable *extrémisme* du « sport », et l'évaluation morale de *ce qui est nécessairement jeu dangereux avec les limites de l'existence humaine*. Le présent article, centré sur l'analyse du risque, soutient que non seulement les mises en garde doivent être aggravées en raison d'une évolution dangereuse du « sport », évolution nécessairement déséquilibrée, mais que, plus encore, il convient de renverser la perspective d'analyse courante. En pareil domaine, la réflexion se focalisera en premier lieu sur les conséquences des choix « sportifs » : il est nécessaire de procéder à une réévaluation du risque encouru, ce qui implique une dévaluation du bénéfice moral attendu de « l'esprit sportif » : l'expérience du développement historique de l'olympisme et du « sport » montre son échec patent.

« Sport » et « desport »

Pour la facilité de l'exposé, opposons deux situations limites. Soit en premier lieu, la pratique modérée d'activités physiques d'entretien, à faible intensité compétitive, étroitement réglée par les possibilités médicales du sujet, où l'effort présent reste limité prioritairement par une règle de prudence, et, tout d'abord, le rappel constant à une évidence : tout ceci n'est qu'un jeu gratuit. Variées sont les attitudes et les pratiques, sans unité claire de nom qui constitue un premier type que l'on pourrait appeler « activités physiques d'entretien, éventuellement à caractère ludique » auxquelles peut s'appliquer le

5. *Ibid.*, p. 396 sq.

Le « sport » : toujours trop

vieux mot français « desport », d'ailleurs à l'origine du mot anglais ensuite importé en France. Soit en second lieu la pratique intensive, à caractère fortement compétitif (et/ou agonistique), ou toute forme d'engagement dans la pratique qui, pour n'être ni professionnel ni du plus haut niveau, n'en est pas moins à très haute intensité et/ou à durée notable, type de pratique désignée comme le « sport ». Peu importe qu'existent tous les degrés de l'un à l'autre, du « desport » le plus désengagé au « sport » du plus haut niveau. Comme le « sport » de très haute intensité attire à lui ceux qui pourraient ou devraient se contenter de pratiquer des activités d'entretien et comme nombre des problèmes se posent bien avant les degrés les plus intenses de la pratique, l'analyse sera centrée sur le « sport ». La caractérisation des problèmes éthiques à partir des situations de pratique très intense (et en particulier, mais non exclusivement, professionnelles) est pertinente : c'est tout d'abord ces situations-là qui structurent l'imaginaire social et individuel et conditionnent une bonne part de la pratique d'un très grand nombre.

Le « sport » : le nécessaire excès du risque

Notre thèse générale sera que les risques encourus par les divers acteurs sportifs sont trop élevés dans nombre de situations aujourd'hui fréquentes, et entraînent une nouvelle appréciation de la licéité de ces « sports ». En effet le cadre général de l'évaluation morale du « sport » (en premier lieu amateur quant à la pratique, et toujours amateur quand il s'agit, comme spectateur, de consommer le produit-spectacle fourni par les professionnels) est celui d'une activité initialement de loisir ; c'est-à-dire une activité non ouvrée, ni socialement obligée⁶. Pour les professionnels eux-mêmes, le statut de « sportif » est une activité professionnelle très particulière, nécessairement transitoire, où la carrière est limitée, parfois très courte. L'individu des sociétés actuelles développées est ainsi dans un

6. Bien que leur perspective propre soit en premier lieu sociologique, certains travaux de Paul YONNET éclairent les rapports entre travail, obligations sociales et loisirs proprement dits, ainsi définis de manière étroite mais opératoire. *Jeux, modes et masses* (1985, réimprimé en 2005) est ici moins directement utile que *Travail, Loisir – Temps libre et lien social*, (1995), spécialement sa « théorie ethnographique du loisir », p. 11 à 132.

THÈME Serge Landes

cadre où l'action « sportive » est tout d'abord marquée du signe du non-nécessaire : il est accordé à l'individu la possibilité de disposer de ce temps totalement libre (ni travaillé, ni consacré à des obligations) : caractéristique de *non-nécessité* décisive du point de vue de l'évaluation morale du rapport entre les profits escomptés du sport et les risques pris par ceux qui s'y adonnent. Si ces risques sont très forts alors qu'il n'y a ni nécessité matérielle, ni obligation sérieuse, s'accumulent vite les critères qui font juger l'activité futile, voire plus ou moins immorale. En fait, très vite, toute pratique « sportive » devrait comporter une évaluation sérieuse des risques – ce qui est aujourd'hui soit totalement absent, soit très sous-estimé.

Si la pratique mesurée ou sage, dans des conditions de prises de risque minimales, ne pose pas beaucoup de problèmes éthiques, il n'en va pas du tout de même pour le « sport ». Trois situations types se présentent. 1) L'entretien physique (le « desport ») est activité licite, pourvu que le sujet qui s'y adonne soit raisonnable, convenablement informé de sa situation médicale, averti spécialement des risques inhérents à toute activité un tant soit peu intense par rapport à sa compétence physique et ses propres limites, et qu'il les assume lucidement. Si le rapport entre les profits attendus de sa pratique et les risques assumés lui semblent très favorables, il jugera, tout comme son entourage, son activité non seulement licite, mais bonne ou même louable. 2) Si, toutefois, le rapport est un peu moins favorable, le sujet peut juger son activité justifiée ou justifiable cependant que l'entourage n'y trouve rien à redire, même si un tiers (le conjoint, un ami ou un confesseur) s'interroge. 3) Si le rapport approche d'une situation où un *alter ego* amical n'en jugerait pas comme lui (« moi, à ta place, je ne m'y risquerais pas ») le sujet est dans le discutable, – voire dans le probablement condamnable (quand tout l'entourage désapprouve) ou l'assurément condamnable (quand tout l'entourage renonce à argumenter, et faute de disposer des moyens légaux de contraindre le sujet déraisonnable, le laisse agir, mais à regret).

Soit un scénario qui laisse place à la délibération contradictoire : quarante-cinq ans, sept enfants dont trois en bas âge, plusieurs *pépins*, déjà, en haute montagne : je trouve que Zéphyrin a tort de tenter l'Eiger en hivernale, même s'il a gravi d'autres sommets alpins, s'est entraîné avec le plus grand sérieux, et s'octroie les services d'un excellent guide professionnel. Mais si je discute pied à pied avec lui, il se peut qu'il prétende avoir réponse à tout ce que j'objecte et que là où je condamne une passion déraisonnable, lui

Le « sport » : toujours trop

continue de découvrir un plaisir personnel, où pointe trop, à mon sens, une quête de soi (« j'ai minimisé les risques, et d'ailleurs, après cette course, *je raccroche les crampons* »). Est-il de mauvaise foi ou croit-il sincèrement ce qu'il avance ? Si son épouse consent à le laisser partir, je ne puis saisir un juge pour l'empêcher de vivre son aventure et la pression sociale ambiante me réduira au silence : « après tout, il sait ce qu'il fait : il prend ses responsabilités ». Un tel scénario met en évidence le surgissement *nécessaire* d'une appréciation du risque lié à la pratique sportive : elle est minimisée ou largement ignorée aujourd'hui. Trop souvent, la prise de risque va de soi.

Risque intrinsèque et risques extrinsèques : une distinction juste, mais d'importance relative

Le lecteur nourri du discours ambiant favorable au sport, voire agacé (« *tout de même, espèce d'intello plongé dans ses livres, le sport, c'est aussi la santé !* ») objectera peut-être qu'il s'agit ici d'un cas particulier de « sport » à risques. L'analyse sérieuse du « sport » contemporain montre en fait que la fréquentation dangereuse des limites en est constitutive et que cette tendance irrépressible à la *transgression des limites* est inscrite dans sa logique⁷. Un accroissement notable de prise de risques est inhérent au « sport » ; ce risque est pris trop à la légère aujourd'hui parce que le « sport » est dans une logique de radicale démesure : il s'agit toujours d'aller plus loin, et le haut niveau est l'extrême limite du dépassement de soi⁸. « Un champion est un être pourvu de dons naturels. C'est un être a-normal que l'on va soumettre à un entraînement a-normal en vue de la réalisation de performances a-normales.⁹ » Nécessairement, on le poussera jusqu'à ses limites extrêmes. Sa santé n'est en rien un

7. Démonstrations surabondantes du point de vue sociologique dans Paul YONNET, (*Systèmes des sports*, 1998 noté ci-dessous YONNET 1 et *Huit leçons sur le sport*, 2004, noté ci-dessous YONNET 2) et, dans une perspective philosophique, Isabelle QUEVAL, *S'accomplir ou se dépasser – Essai sur le sport contemporain*, 2004. Ces trois ouvrages ont paru chez Gallimard dans la bibliothèque des sciences humaines.

8. Isabelle QUEVAL, *op. cit.*, troisième partie « Le dépassement de soi, figure du sport contemporain », p. 185 à 324. Je tire cette formule d'un titre p. 200.

9. Paul YONNET 1, p. 202.

THÈME Serge Landes

objectif: « s'il fallait protéger les sportifs, [...] il faudrait interdire purement et simplement le sport de haut niveau lui-même.¹⁰ »

On peut conclure en démolissant une idée fautive tirée d'une distinction juste. Bien sûr, il est juste de distinguer entre risque intrinsèque et extrinsèque, mais cela ne doit pas masquer qu'une part écrasante des pratiques sportives entraîne une forte prise de risque, parce qu'il s'agit d'aller à la limite. Là où ne devrait régner qu'un « desport » momentané, ludique et peu engagé, la logique dure du « sport » s'impose. Donc, – concession mineure aux défenseurs du « sport » : peu nombreux sont les « sports » illicites pour une raison de risque intrinsèque : telle la boxe, dont les pouvoirs publics admettent la pratique, mais qui, si on l'examine du point de vue moral, selon l'avis unanime des médecins, devrait, sous sa forme classique, être interdite tant il est dans la nature du combat de détruire l'adversaire et de provoquer des lésions graves¹¹. Il est aussi exact que dans d'autres « sports » le risque est extrinsèque à la fin de l'activité pratiquée. Ainsi, en football et « sports » d'équipe, en alpinisme, en automobile ou « sport » mécanique, en ski : l'accident *peut* se produire, mais il n'est pas dans la nature de la pratique du sport qu'il soit visé par les acteurs, sauf projet délibérément suicidaire ou homicide, ce qui n'est plus du ressort de notre analyse.

Malheureusement, la pratique actuelle du « sport » sous la prédominance écrasante du « sport » sur le « desport » conduit nécessairement à une prise notable de risque vital : plus fondamentalement, même si c'est à plus long terme, par l'usure des ressources physiques du compétiteur qui alloue une part de son temps de vie pour obtenir un succès dont il attend gratification (gloire, c'est-à-dire reconnaissance par un corps social, fût-il limité à un pâté de maisons, et rémunération financière éventuelle). Tel qu'il est présentement développé, le « sport » conduit inéluctablement à une consommation hautement dommageable du capital-santé. Dit en une image qui a valeur de modèle, le « sportif » fait toujours, plus ou moins, le choix d'Achille : il prend le parti d'une vie plus courte dont il espère qu'elle sera plus intense. Prenant une part de risque santé nettement plus élevée que la moyenne de ses semblables, il accepte statistiquement une diminution du temps de sa propre existence. Bien loin que « le sport soit

10. *Ibid.*

11. Voir SGRECCIA, p. 401-403. De 1945 à 1985, « 357 boxeurs sont morts sur le ring ». Et si l'on veut se rafraîchir la mémoire, les pages de Victor HUGO, dans *L'homme qui rit*, sont une bonne phénoménologie romanesque du massacre.

Le « sport » : toujours trop

la santé», le « sport », c'est l'allocation de ressources vitales pour un temps bref d'intense activité au plus niveau possible, quitte à ce que le prix payé dans le reste de l'existence soit fort élevé. Le phénomène est patent dans le sport professionnalisé¹², mais sa logique d'excès se répand puissamment dans toute la pratique commune, par homologie de structure, par diffusion des pratiques tendant à augmenter la performance de l'ensemble des pratiquants, par imitation consécutive à un phénomène d'identification psychologique, par calcul financier rationnel et désir de réussite, etc. Ce n'est donc pas le ver professionnel qui est venu dans le fruit sain du « sport propre » ; c'est le « sport » qui, de par sa logique de démesure, a suscité une destruction de soi en vue du gain « sportif » qui culmine aujourd'hui dans le professionnalisme, « sport » professionnel qui tend à renforcer encore la tendance de tout « sport » à la recherche absolue de performance.

Le dopage : une conséquence à combattre, mais seulement une conséquence

Il est absolument illusoire de prétendre que l'extrémisme sportif serait un mal transitoire, récent, dû à un pourrissement momentané de l'esprit sportif et qu'un retour à l'esprit olympique véritable permettrait d'éliminer. *Le passage à la limite* est dans la logique du « sport » : il pousse déjà au voisinage de la mort les protagonistes des marathons olympiques de 1904 et 1908¹³ ; il est crûment

12. Quelques exemples tirés du dossier *dopage* rassemblé par QUEVAL, p. 246-247. Selon Jean-Pierre de Mondenard, les joueurs de football américain ont une espérance de vie de 55 ans et la moitié d'entre eux décèdent avant 47 ans. Autre exemple : « vers 1990, le cyclisme a perdu une vingtaine de coureurs professionnels en un an et demi. Les décès étaient dus à une thrombose ou une hyper viscosité du sang. » Plus généralement, les pathologies plus ou moins handicapantes frappent une part très notable déjà des cohortes de jeunes ou très jeunes pratiquants. Voir aussi YONNET 1, chap. 5 « Le dopage », p. 155-220 et YONNET 2, chap. 7, « le dopage », p. 183-238.

S'est rencontré même le cas d'un inconnu devenant une vedette mondiale d'athlétisme en une saison, établissant super-performances et record du monde, puis disparaissant totalement du circuit : « grillé ».

13. Voir YONNET 1, p. 170 et 171 : a) Hicks, vainqueur en 1904, fut donné tout d'abord pour mort par les quatre médecins qui le soignèrent dans les vestiaires. A sept miles de l'arrivée, défaillant, il avait été remis en course par une injection d'un milligramme de sulfate de strychnine et une forte rasade de Cognac.

THÈME _____ **Serge Landes**

revendiqué comme le cœur même de la démarche sportive qui implique *transgression de toutes les limites* dès les années 1960 par Jacques Anquetil dans des interviews aujourd'hui trop oubliées¹⁴. Il est aussi totalement illusoire de prétendre que les excès du dopage sont des excès extrinsèques à la logique « sportive » : l'idée de dopage masque la logique d'excès intrinsèque au sport : même démunis de tout produit dopant, des athlètes poussés par la seule logique de confrontation sportive iraient jusqu'à présumer de leurs forces : surentraînement et dopage ont partie liée, au point d'être parfois indiscernables. Incontestablement, un certain nombre de sportifs de haut niveau sont *shootés* au sport (l'arrêt du « sport de haut niveau » provoque un nombre notable de cas de basculement dans les drogues)¹⁵.

Le dopage et ses ravages, l'excès aussi de pratique sportive est nécessairement hautement répandu dans un système social qui place en son centre imaginaire des activités sportives à très forte concurrence et à dimension très fortement agonistique. Il se distingue mal du surentraînement au moins à deux niveaux : l'excès de sollicitation de la

Il ne courut plus jamais. b) Sur le duel de 1908 entre Pietri et Hayes, lire p. 171 : Pietri inconscient et incohérent à l'entrée dans le stade, puis totalement convulsif, resta plusieurs heures entre la vie et la mort.

14. Voir YONNET 1, p. 158–159, reprenant les quatre interviews de *France Dimanche* des 4, 11, 18 et 25 juillet 1967 autour de la mort tragique de Tom Simpson. Anquetil, sans ambages ni grande distinction entre dopage et soins, déclare : « Oui, je me suis dopé ». « Il faut être un imbécile ou sacrément faux jeton pour s'imaginer qu'un cycliste professionnel, qui court deux cent trente-cinq jours par an, par toutes les températures, et dans toutes les conditions, peut tenir le coup sans stimulants. » Interviews suivies de polémique (lire dans le même YONNET 1 la réplique de Jean Bobet, p. 159-160) et quelque peu occultées dans les biographies d'Anquetil.

15. Voir YONNET 1, p. 162 sur des confidences d'Anquetil à Antoine Blondin : devant continuer à se doper, « n'ayant pas pu s'en passer ». QUEVAL montre que dans les centres de soins aux toxicomanes se trouve un pourcentage important d'anciens sportifs de haut niveau : voir p. 232-234. Plus généralement, sur le lien entre sport et addiction, lire p. 231-238. « Ce n'est que récemment que médecins et psychologues ont pris conscience que le sport lui-même pouvait devenir une drogue ». Et la question se pose de savoir si le « sport » ne relève pas des drogues dures, car les spécialistes n'hésitent plus à parler de « sevrage sportif ». Il y a les « drogués au sport » et les « drogués du sport ».

Le « sport » : toujours trop

mécanique corporelle est rapidement tel que nombre d'effets médicaux du surentraînement constituent une situation médicalement anormale¹⁶ et souvent, directement dommageable au sujet. Si les analystes nuancent la situation en remarquant que le dopage dans le sport n'est qu'un cas de figure d'une pratique sociale où bien d'autres tendent à la surconsommation médicamenteuse ou de drogues, bref, se dopent, ceci n'a rien de particulièrement consolant : cela confirme simplement que c'est toute une société qui opte pour l'illusion de la compétition sportive tout en se voilant la face en ce qui concerne les dégâts occasionnés. Malheureusement, non seulement une élite professionnalisée et les pratiquants du sport de haut niveau y sont livrés, mais par une contagion pyramidale, bien loin de se limiter aux situations professionnelles, il tend à se répandre dans l'ensemble du corps des pratiquants¹⁷.

« Sport » et société : comment évaluer moralement le risque ?

Au nom de quoi pouvons-nous formuler un diagnostic moral aussi négatif sur l'état du « sport » ? Si la démarche à partir du schéma individualiste de nos contemporains risque d'échouer dans le cadre du présent article (elle nécessiterait un examen systématique de toute une série de situations fort diverses et toute une éthique du choix qu'il n'est pas possible de développer ici), l'évaluation globale d'une situation collective le permet.

Et d'abord l'évaluation morale de cette logique qui, en gros, est celle d'un choix d'allocation de ressources vitales : le jeune athlète (qu'il aspire à devenir professionnel, ou que, pris par sa passion, il se laisse entraîner au delà de ses limites) aussi bien que le pratiquant

16. Voir par exemple, les taux d'aménorrhées chez les jeunes sportives, selon les diverses disciplines. Données statistiques dans QUEVAL, p. 224.

17. Quelques enquêtes de santé publique donnent des résultats alarmants. A simple titre de sondage, QUEVAL p. 260 : « Dans l'Orégon, un comité de médecine sportive organise des contrôles anti-dopages dans les collèges, affirmant qu'entre 4 et 12 % des jeunes Américains consomment des stéroïdes anabolisants ». SGRECCIA donne en référence d'autres études aux chiffres équivalents, *op. cit.*, p. 397-398. Chacun sait quoi penser de la sollicitation des organismes des cyclistes, des joueurs professionnels de football ou de tennis. Sinon, se reporter aux dossiers dopage déjà cités.

THÈME --- Serge Landes

tardif, mais qui finit par se piquer dangereusement au jeu, voire par se piquer tout court (on commence par courir *pour le fun*, puis de fil en aiguille, on finit par devenir marathonien et on *crache ses poumons* à l'approche du *Mur* des trente kilomètres, dans l'espoir que le corps ainsi martyrisé va finir par sécréter de béatifiques endorphines) accepte, statistiquement, d'user son corps bien au-delà de la norme ordinaire. Il apparaît donc que l'activité corporelle est ici une usure accélérée (mais masquée par la santé présente de ce corps, ou sa performance particulière, ou l'état de satisfaction particulièrement intense ressentie) : il est une consommation accélérée de soi.

Il est clair que la critique ne tend pas à dire qu'il est toujours absolument déraisonnable ou immoral d'opter pour une activité risquée, même « sportive » ; elle soutient simplement que les risques inhérents à pareil calcul sont très largement minorés, voire ignorés, et que, dans nombre de cas, le plaisir pris par le compétiteur et celui que nous éprouvons comme spectateur devraient être contrebalancés par l'évaluation de la quantité de souffrances, d'échecs parfois radicaux qui sont *présupposés* par la réussite (momentanée) d'un seul, ce qui *implique* aussi l'excès d'usure du compétiteur et de ses concurrents, et non seulement l'échec des concurrents directs mais d'une foule d'autres, et parfois dans des conditions particulièrement cruelles : tel le recrutement de jeunes talents dans les pays du tiers monde « accueillis » (c'est-à-dire exportés en vue d'un formatage industriel) dans les centres de formation du football européen : s'il est très compréhensible que l'adolescent et sa famille tentent l'aventure (qui préférera la certitude de la misère à Bamako à la possibilité d'une carrière professionnelle dans un pays industrialisé, et la perspective financière qu'elle offre ?) on sait combien elle se termine parfois amèrement (misère affreuse après un échec initial : une blessure malheureuse mais définitivement incapacitante réduit le rêve à néant).

Cette situation de choix en faveur ou en défaveur d'une allocation des ressources vitales pour un projet sportif n'est, il est vrai, qu'une situation particulière de celle, plus générale, qui modélise l'allocation quotidienne de notre temps de vie. Quand nous sommes en régime de choix de moyens pour réaliser des fins obligatoires, la prise de risque peut exister et donner assez aisément matière à décision préférentielle licite, à cela près que l'évaluation morale de pareille décision devient rapidement très complexe. Il n'est donc pas possible, dans le cadre de cet article, d'aborder la question par le choix individuel.

Le « sport » : toujours trop

Mais quand il s'agit d'évaluer le rapport entre des vies humaines et le plaisir de spectateurs fascinés (mais non nécessairement dupes, car, au fond d'eux-mêmes, la plupart savent bien comme le disait le *populo* des années 1960, qu'« *ils sont tous gonflés à l'hélium !* »), l'évaluation morale devient possible, même si elle relève plus du raisonnable propice à la délibération politique que de l'affirmation d'une rationalité assurée de toutes ses déterminations. Les taux de surmortalité ne sont pas sérieusement pris en compte, et continuer d'aduler des vedettes promises à une telle surmortalité témoigne d'une illusion pour une part coupable. Celui qui a pris la mesure du dossier statistique et sociologique ne peut que pousser un cri d'alarme, sans pour autant prétendre être juge de tous : chacun est effectivement amené à se déterminer en fonction de bien des critères qu'il est possible d'avancer. Aussi les critères dégagés par Elio Sgreccia devraient au moins être ré-analysés à la lumière du nécessaire extrémisme sportif¹⁸.

Possibilités d'action ?

Divers termes permettent d'opposer fermement au « sport » une éducation physique, à visée hygiénique, à contenu fortement éducatif. À plusieurs reprises, spécialement dans les débats théoriques du XIX^e siècle et du début du XX^e, certains ont plaidé contre le sport-spectacle et ses excès¹⁹. Le mouvement historique de fond, malgré quelques exceptions, n'a cessé d'aller vers des systèmes de sports centrés sur le spectacle de la performance ou de la compétition extrêmes. Force est de constater que toutes les tentatives humanistes classiques ont échoué : le mouvement n'a cessé d'aller plus loin,

18. Voir SGRECCIA, *op. cit.*, p. 393 qui, à la suite de Pie XII, envisage des critères de licéité très généraux – mais dont on voit que le « sport » ne les respecte jamais tous ou qu'il les malmène singulièrement : 1) respect des valeurs spirituelles et morales, 2) pratique « sportive » toujours conditionnée par la perspective d'une reprise d'une activité professionnelle autre, 3) respect de l'intimité des époux et protection de la vie familiale, 4) compatibilité avec les devoirs religieux.

19. QUEVAL en fournit un dossier historique, p. 143-157, sur l'idée « d'éducation physique » et p. 185 sq. sur le conflit entre « éducation physique » et « sport ».

THÈME Serge Landes

plus fort, plus haut : tant du point de vue de la performance que de l'argent, il a tout le temps été question d'aller au delà de la limite. Le sport-spectacle à l'heure de la mondialisation et des démocraties médiatiques semble même entamer une nouvelle montée en puissance.

L'implacabilité du constat historique et sociologique donne le vertige : comment se proposer au nom d'arguments moraux (difficiles à transformer en données techniques objectivables) de contre-carrer un mouvement d'une telle puissance ? Comment éradiquer une illusion quasi universelle, et à l'emprise de laquelle rien, dans les sociétés contemporaines, n'a encore résisté ? Il faut, au choix et selon le style de chacun, un peu de kantisme (une nouvelle application du « Tu dois, donc tu peux ! ») ou se dire que l'opinion commune ne peut être pire que les lions consommateurs de martyrs – ou être *gonflé à l'hélium*. Donc, au risque de nous faire lapider ou traiter de Jérémie rétrograde, quelques vues prospectives, – et hasardees, car ce serait imposture que de prétendre détenir un plan d'action efficace et sûr. Les interrogations qui suivent ne sont que *provocations* à la réflexion, et n'auraient de sens que prises dans des systèmes cohérents de dispositions mettant en œuvre des *politiques*.

– Faut-il déconstruire l'illusion démocratique du « sport » ? Une telle illusion propre à nos sociétés continue de voir dans le spectacle sportif non seulement un puissant moyen d'identification de divers groupes sociaux (États, grandes villes, quartiers de villes, communauté d'élection, d'origine ou de destin) mais, plus profondément, *le miracle d'une concurrence juste* (coïncidence qui explique, peut-être le si profond impact du sport dans la société américaine). En théorie, convenablement contrôlés, sans *triche*, sans *dope*, tous sont à égalité quand s'ouvre la compétition : celui qui est désigné vainqueur est le meilleur des concurrents, sélectionné par une *épreuve juste*. Ce qui prouve *a contrario* la force de ce schéma mythique idéalisé, c'est l'étrange indignation populaire qui fait d'un athlète contrôlé positif un bouc émissaire honni (alors que, dans le même temps, tout le monde sait que, à pareil degré d'entraînement, la médication compensatrice est nécessaire, et qu'elle se distingue mal du *dopage*).

Cette illusion doit-elle être rigoureusement combattue ? Mais remplacée par quoi ?

En tout état de cause, le lien noué entre État démocratique, « sport » et société médiatisée doit être entièrement réexaminé, et réévalué du point de vue moral. Le patriotisme tire-t-il des bénéfices si décisifs de la compétition sportive internationale ? La compétition entre nations est-elle sans arrière plan négatif ? L'État ne doit-il pas

Le « sport » : toujours trop

plutôt se désengager d'une valorisation qu'il recherche et obtient, mais à quel prix ? Faute de réponse toute faite, l'examen critique est à reprendre totalement.

À échelle plus locale, il faut réévaluer les mérites et les risques des phénomènes d'identification sociale (clubs de la ville, du quartier : pourquoi sont-ils si fortement ancrés dans le « sport » ?) Le « sport » est-il si nécessaire à la constitution de l'identité de l'individu post-moderne ?

– Un siècle d'expérience du mouvement olympique puis du « sport-spectacle », lui-même devenu une branche de l'industrie du spectacle, ne saurait faire encore illusion : le coût humain est très lourd. La lutte contre le dopage ne peut suffire à inverser la mécanique : si les pouvoirs sportifs et les pouvoirs publics *étaient vraiment désireux* de le combattre à beaucoup plus grande échelle, ils le pourraient : les profits industriels et publicitaires générés par le « sport » financeraient aisément des contrôles autrement plus fréquents et plus sérieux que ceux menés de nos jours²⁰. D'où un coût politique et économique : ce serait malmener des spectacles populaires et des industries prospères. Un coût aussi en terme de prestige ou de prurit nationaliste : les médailles olympiques, les succès internationaux se raréfieraient vite. Toutefois un assainissement réel à la dimension d'un grand marché de consommation (comme la communauté européenne) aurait plus de chance de s'imposer. Telle une fédération internationale olympique, l'haltérophilie, qui a eu le courage, en 1992, d'annuler tous les records antérieurs et de pratiquer une politique de contrôles beaucoup plus rigoureuse²¹.

– Il serait absolument utopique d'espérer aujourd'hui passer de l'adulation du « sport » et du « sportif » à une prohibition à grande échelle : il est des prohibitions dont l'expérience a surabondamment montré qu'elles n'aboutissent pas à réduire des phénomènes sociaux bien implantés (prohibition de l'alcool aux États-Unis ou interdiction du proxénétisme en France). Une action vigoureuse des pouvoirs publics est cependant possible : changer complètement l'orientation

20. Sur le caractère hautement folklorique de certains dispositifs théoriquement anti-dopages, voir par exemple YONNET 1, p. 212. Le fraudeur le plus grossier s'étonne d'être victime d'une malchance alors qu'il en avait toujours pris à son aise !

21. Voir YONNET 1, p. 198-200.

THÈME _____ Serge Landes

de l'action publique, à l'inverse des politiques de prestige « sportif » actuellement poursuivies. Voici quelques idées dont quelques-unes sont, en l'état des esprits et des mœurs, totalement utopiques, mais qui du moins peuvent secouer les esprits et rompre les évidences présentes. Pour promouvoir une pratique mesurée, *pénaliser*, *réduire*, voire *interdire* les patronages commerciaux (ou réserver les possibilités de promotion publicitaire aux disciplines qui auraient satisfait de manière durable à des cahiers de charges les « desportivisant ») ? Casser délibérément toutes les filières pré-professionnelles qui visent à industrialiser la formation des champions : interdire des carrières pré-professionnelles précoces qui certes produisent quelques baby-champions et d'authentiques champions mais provoquent une *casse* monstrueuse ? Interdire des pratiques spécialisantes avant un âge qui laisse supposer que la pratique intensive ne nuira pas au développement équilibré de l'adolescent : en conséquence centrer l'éducation physique sur des pratiques multiples, complémentaires et non intensives, et favoriser massivement, en dehors de l'éducation nationale, les clubs interdisciplinaires et exiger d'eux qu'ils promeuvent des pratiques complémentaires équilibrantes ? Interdire la pratique de certains sports avant des âges qui ne mettraient plus en danger les enfants ? Interdire la compétition pour les gymnastes dont la croissance n'est pas achevée ? Renoncer à toutes les compétitions junior ou espoir de haut niveau qui, dans plus d'une discipline, présentent de forts traits de professionnalisation ? Intervenir, aussi, sur la durée de la carrière professionnelle des sportifs, sur leur charge de travail (limiter le nombre de matchs disputés par des footballeurs professionnels au cours d'une saison) ? Voilà pour encourager une baisse de la compétition – ce qui, évidemment, poserait le problème de la frustration des spectateurs, mais après tout, la Formule I modifie sans cesse ses règlements et maintient le spectacle.

Même les « sports » qui relèvent du second système selon Paul Yonnet (compétition prédominante avec soi-même) doivent être encouragés à privilégier la satisfaction intime et non la compétition (même avec soi). Promotion d'une pratique sérieuse à basse intensité agonistique, à faible compétition et faible valorisation de l'ego. Il s'agit, purement et simplement, de combattre « le sport » et sa logique.

– Faut-il chercher des voies d'amélioration ailleurs, discipline par discipline, réformer radicalement les règlements ? À titre d'exemple exploratoire et provocateur, imaginer que le gain d'un match de football ne serait assuré que quand un tribunal arbitral aurait statué

Le « sport » : toujours trop

aussi sur l'antijeu, la violence, faisant entrer en ligne de compte la qualité du fair-play ? Bref, mettre en place une mécanique analogue à un mixte de jury de patinage artistique et de tribunal disciplinaire, le tout visant à faire cesser la simplicité si tonique et si prenante pour l'immense majorité des sujets de la planète selon laquelle un seul but marqué contre le cours du jeu, et âprement préservé, suffit à satisfaire les plus nationalistes, les plus *tifosi* et les promoteurs télévisuels qui tirent profit du spectacle et en sont l'un des principaux pouvoirs ? Voire infliger, un peu comme lors des courses hippiques, un handicap forfaitaire aux clubs trop riches en argent et en joueurs ? Le mérite de ces mesures irréalistes, fictionnelles aujourd'hui, est de montrer que changer les règles produirait des effets, et qu'il suffit de les imaginer, de les expérimenter, de les vouloir. Le CIO est bien un *pouvoir*, ce n'est nullement à tort qu'on parle de pouvoir sportif ! Ainsi pour faire prévaloir dans le processus éducatif le respect impératif de la règle et du fair-play : pour les compétitions des plus jeunes, subordonner tout gain de points dans un championnat au fait de n'avoir pas été pénalisé pour brutalité, ou antijeu. On peut envisager d'aller plus loin : dans une perspective de lutte contre l'esprit de compétition et de *gagne*, pratiquer systématiquement des tirages au sort négatifs qui excluent de la suite de la compétition des équipes qui ont pourtant vaincu leurs adversaires directs ? La compétition de poule ou de coupe serait alors non pas l'idéalisation d'une concurrence juste, mais l'acceptation, à un degré notable, de l'aléa irrépressible, ce qui mécaniquement, tendrait à faire « baisser la pression » ; *nous avons gagné mais le tirage au sort nous exclut sans match* : ce serait une toute autre logique que l'âpreté permanente du combat à gagner.

– Enfin, les spectateurs. Premier angle de réflexion : « sport », canettes de bière et télé. Septuagénaire et cardiaque, alors que les enfants et petits-enfants ont encore tant besoin d'une présence, est-il licite de se laisser prendre au jeu et courir le risque de regarder une finale de coupe du monde, une finale de coupe Davis palpitantes ? Dans une déclaration célèbre – et dont la franchise laisse l'analyste toujours pantois – monsieur le président Jacques Chirac après une victoire hautement incertaine en coupe Davis, notait le risque : « *je veux également rendre hommage à ceux que l'on oublie trop souvent. Les héros du petit écran. On oublie généralement ce qu'ils endurent avec leur verre de bière ou de vin à la main, englués devant leur télévision, stressés, tendus et qui à tout moment peuvent*

THÈME _____ **Serge Landes**

*être victimes de l'infarctus. Les risques de crise cardiaque sont tels dans ces cas-là que je tiens pour une véritable chance d'en être sorti indemne*²². » En dehors de cette évaluation présidentielle, autorisée d'une longue pratique, dit-on, des séances télévisuelles « sportives », nous n'avons pas trouvé d'évaluation médicale de pareils risques. Nos histoires personnelles fourmillent de cousins foudroyés sur un court de tennis estival, entre amis. Combien aussi de défaillances inutiles devant le petit écran ?

Second angle de réflexion : est-il licite de regarder du « sport », à la télé, et par là, même sans verre de bière, de contribuer à conforter un système aussi extrême ? À chacun de répondre : pour ma part, s'il m'arrive de succomber, je l'analyse plus comme une faiblesse mais qui tend à me laisser un goût décevant. Et au terme du travail de documentation qui a précédé cet article, ma connaissance accrue du dossier n'a fait qu'augmenter mes réserves morales.

Desportifs de tous les pays, unissez-vous !

Le « sport » actuel présente un coût humain trop élevé. Rapporté à la gratuité supposée de la démarche, ce coût est excessif et donc moralement condamnable. Un des plus graves problèmes de la place du « sport » dans l'imaginaire socioculturel actuel est que le désir de performance personnelle (en fait, le désir d'extrême) touche de vastes couches d'individus et spécialement nombre de ceux qui devraient se tenir plus près du « desport ». La fascination pour la performance produit des ravages :

- chez les très jeunes athlètes désireux de se professionnaliser et volontiers disposés à une prise de risque dont ils écartent volontiers ou méconnaissent les éléments négatifs ;
- chez ceux qui, toujours bercés par le rêve trompeur de la santé sportive, s'illusionnent sur les résultats de ce qui, en pratique, est leur *défonce* : de fait, ils doivent payer, souvent très vite, la prise de risque médical que leur pratique impliquait ;
- dans des sociétés occidentales qui veulent s'émerveiller de la performance sportive mais feignent de s'étonner et même se scandalisent quand, par extraordinaire, les pouvoirs publics se mêlent un peu sérieusement de fouiller les bagages des soigneurs sportifs (voir « l'affaire Festina »).

22. YONNET 1, p. 108-109. Tiré du journal *L'Équipe* du 4 décembre 1996.

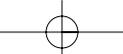
Le « sport » : toujours trop

– Est-il possible de renverser le mouvement historique ayant conduit à la situation contemporaine de *quête nécessaire des extrêmes* ? Notre devoir serait du moins de promouvoir des pratiques de basse intensité compétitive capables de différer ou de minimiser un tel risque. Au mieux, il faudra une ou deux générations pour que le mouvement s'inverse, à moins que les problèmes de santé publique ne prennent, dans certains pays, à l'occasion de scandales sanitaires de masse, des proportions telles que les responsables du financement des systèmes d'assurance-maladie ne s'en émeuvent.

– Si le « sport » antique est une si bonne métaphore de l'ascèse spirituelle, c'est précisément parce qu'il est une pratique en elle-même déséquilibrée et déséquilibrante : un *acte total*. Dans le cas de ma relation à Dieu, un acte total est approprié : il est non seulement licite mais louable, parce que la totalité est ici équilibre de l'excellence suprême. Mais une totalisation « sportive » de mon moi dévolue à une portion aussi réduite de mon existence incarnée ne mérite guère que j'y hypothèque mon pronostic vital. Il convient de se rappeler que la devise olympique est un emprunt à une institution religieuse. « *Citius, altius, fortius* »²³ n'a vraiment de sens tenable qu'en présupposant un contexte religieux. Or cette formule fut celle d'un dominicain éducateur, le père Didon.

Serge Landes, ancien élève de l'École normale supérieure, enseigne la philosophie en classe préparatoire aux écoles supérieures de commerce à Saint-Jean de Passy. Marié, quatre enfants. Rédacteur en chef de l'édition francophone de *Communio*.

23. « *Plus vite, plus haut, plus fort* ».



Interview de Felice Gimondi

Coureur cycliste italien, vainqueur du Tour de France en 1969

FELICE Gimondi est l'un des plus grands coureurs cyclistes que l'Italie ait connu. Il est né le 29 septembre 1942 à Sedrina, dans la région de Bergame. Il passa professionnel en 1965 et commença sa carrière dans l'équipe de la Salvarani, où il resta jusqu'en 1973 ; cette année-là il rejoignit l'équipe Bianchi. Il débuta brillamment sa carrière professionnelle en remportant le Tour de France en 1965. L'année suivante il remporta de nombreuses courses classiques et courses à étapes, décrochant au passage le titre mondial à Barcelone en 1973. Il conclut sa carrière sur route en 1978 avec le Tour d'Emilie-Romagne. Sa dernière apparition en tant qu'athlète remonte aux 6 jours au début de l'année 1979.

« La patrie d'un homme est l'endroit où il est né » a écrit le grand journaliste italien Gianni Brera, lui-même passionné par la Lombardie, région où il est né. Quelles étaient vos racines quelle importance a eu le fait d'être né sur une terre pauvre et humble ?

Je pense que cela a beaucoup compté. Je suis né dans un petit village de la province de Bergame, dans le nord de l'Italie, au milieu des vallées et donc assez isolé. À l'époque les communications n'étaient pas excellentes. Je me rappelle qu'à la maison nous n'avions pas de radio et, bien sûr, pas de télévision qui n'avait pas encore été inventée. Je lisais l'*Écho de Bergame*, le journal local grâce à ma mère qui, travaillant en tant que facteur, distribuait le courrier à vélo et me permettait de jeter un coup d'œil aux exemplaires des

THÈME _____ **Felice Gimondi**

abonnés avant de les leur distribuer. J'ai grandi dans une famille belle mais modeste où la norme était de travailler tout de suite après l'école élémentaire ou presque.

Je dois beaucoup remercier ma mère qui a été la première à me familiariser avec le vélo ! Je dois la remercier plus généralement pour son exemple concret et présent. Les faits comptent davantage que les mots et elle a su m'indiquer la voie.

Avec Bartali et Coppi vous avez été sans aucun doute le plus célèbre champion italien de l'après-guerre. Comment avez-vous débuté et quel conseil avez-vous envie de donner aux jeunes qui abordent aujourd'hui le cyclisme ?

Le coureur cycliste doit être un passionné, une personne qui aime le sport dans son acception la plus noble. Il n'est pas nécessaire de se fixer pour objectif, constamment et jusqu'à l'exaspération, des résultats éclatants. On peut parfaitement être un coureur cycliste tout en étant serein et tranquille, du moins tel a été mon cas. Et c'est certainement un autre mérite du petit milieu dans lequel j'ai vécu, de la petite équipe au sein de laquelle j'ai commencé à rouler, la *Sedrinese*, qui ne nous mettait pas trop sous pression. Mes compagnons et moi participions aux compétitions pour le plaisir. Nous étions libres de concourir, il n'y avait aucune technique pour nous forcer et ainsi nous avons remporté la victoire à de nombreuses reprises en suivant notre intuition. C'est une première chose très importante pour des jeunes gens qui ne doivent pas être écrasés de responsabilités. Nous donnions le maximum de nous-mêmes justement parce que nous n'étions pas trop poussés. Ainsi le conseil que j'ai envie de donner aux jeunes est précisément celui-ci : amusez-vous !

Vous avez remporté de nombreuses compétitions et, dès le début, dans la course cycliste la plus difficile au monde, le Tour de France. Mais quelle était votre réaction face à la défaite quand il vous arrivait de perdre ?

Je ne suis pas un homme de pensée, j'ai eu la grâce de faire un métier, celui de coureur cycliste, qui m'a énormément plu. Mais j'ai toujours pensé que, dans le sport comme dans la vie, il fallait à un certain moment se fixer des limites, penser à poser une borne. Pour une victoire qui exige cinquante je me suis toujours dit que je devais atteindre soixante ou soixante-dix mais jamais cent parce que, s'il

Interview

devait m'arriver de perdre, je tomberais trop bas, à trente cinq ou à quarante. En somme j'ai toujours cherché à rester raisonnable et digne en ayant bien conscience que dans ce sport il n'est pas possible de rester toujours en forme et d'être toujours au top. Ce qui m'aidait beaucoup, c'était de savoir que j'avais fait du bon travail et avec application. Quand arrivaient les grands événements, quand la tension montait, j'étais serein autant qu'il était possible parce que je savais que j'avais fait tout ce dont j'étais capable et je me disais en moi-même : « Si ça se passe mal cela voudra dire que je vaudrais quarante cinq et non cinquante. Je ne serais pas bon à rien pour autant et ça serait faux de le penser ! ». Ceci dit il est clair que j'étais plus heureux quand je gagnais.

Depuis ce jour de 1969 où vous êtes entré dans l'histoire en refusant d'endosser le maillot rose du Tour d'Italie, conquis facilement après la disqualification d'Eddy Merckx, votre nom est associé à celui d'un grand monsieur du sport. Vous sentez-vous des affinités avec certains coureurs d'aujourd'hui ?

S'il existe un coureur qui se rapproche de mes caractéristiques, bien qu'il ait remporté beaucoup moins de courses que moi, c'est sans nul doute Ivan Basso. Lui aussi est extrêmement timide et se comporte avec beaucoup de correction au sein du peloton où il ne va jamais embêter personne. Sa manière de se conduire me plaît beaucoup. Il y a cependant une différence dont, en ce qui me concerne, je ne me suis aperçu qu'après avoir cessé ma carrière. Pour ne pas sombrer dans un idéalisme facile, il faut être capable dans une course d'être méchant, de s'imposer, ce que Basso ne semble pas vraiment réussir à faire. À l'inverse moi, je réussissais à être méchant. J'étais très exigeant avec mes équipiers et, avec mes adversaires, quand c'était à mon tour de passer je passais, même s'il fallait pousser un peu ou provoquer des chutes. Si on veut gagner il faut aussi être capable de se dire « quand c'est à moi d'y aller, c'est à moi d'y aller ». Les champions doivent nécessairement avoir l'esprit de compétition.

Le cyclisme est un sport qui a connu une grande évolution technique au cours des dernières décennies, évolution néanmoins entachée par une certaine forme de fanatisme et par le phénomène du dopage. Qu'est-ce qui a fait défaut ? Est-ce un manque d'écoles et d'exemples ou bien la dégénérescence vient-elle d'ailleurs ?

Je ne voudrais pas m'aventurer dans des considérations techniques qui auraient peu d'intérêt. Je préfère dire que cette dégénérescence

THÈME _____ *Felice Gimondi*

provient d'un certain état d'esprit qui va bien au-delà du monde cycliste et dont les racines plongent dans notre société, la macrosociété. Aujourd'hui ce qui est normal ne suffit plus. Il faut toujours être au-dessus de ses propres limites, nous le voyons en permanence, et ceci évidemment nous pousse à exagérer, à tenter des choses peu sensées. Ne faire référence qu'à la notion de performance est mauvais et fait référence au seul cyclisme, mais tous, chacun dans son domaine, nous sommes en permanence sommés de ne pas abaisser nos standards. Le sport lui aussi a dû s'adapter et il y a certainement eu des excès.

Après vous un seul Italien a remporté le Tour de France : Marco Pantani, le champion originaire d'Emilie-Romagne, décédé il y a deux ans à la suite d'une overdose de cocaïne, le coureur le plus souvent contrôlé positif au cours de sa carrière. Comment a-t-on pu en arriver à ce que le monde entier du cyclisme ait été incapable de sauver l'un de ses champions les plus connus et prestigieux ?

Marco était une personnalité très difficile et son destin a été un très grand drame. C'était un garçon qui décidait toujours tout seul, qui décidait seul des programmes. Nous avons été en contact pendant environ un an et demi et pendant toute cette période j'ai cherché à entrer à l'intérieur de sa psychologie tellement complexe, d'entrer en lui. Je n'y suis jamais parvenu, je n'ai jamais réussi à créer une relation de confiance comme celle qui se crée la plupart du temps entre conseiller technique et coureur. Il n'a malheureusement jamais accepté mes conseils d'ancien coureur cycliste, Marco était ainsi fait et se faisait accepter ainsi. Tous ceux qui l'entouraient l'acceptaient pour ce qu'il était.

Lui et moi venions de deux écoles de vie très différentes : je suis né dans une petite vallée de la région de Bergame, isolée et privée de moyens de communication, dans une Italie qui était pauvre mais pleine de valeurs. Lui est né beaucoup plus tard, dans une région plus agréable et très belle – l'Émilie-Romagne – et où la vie était très différente de celle que l'on menait à Sandrino, dans le Val Brembana, mais malheureusement Marco est resté beaucoup plus seul que moi.

Aujourd'hui encore j'éprouve un sentiment de consternation repensant au jour de sa mort. C'était le jour de la saint Valentin et j'étais allé au restaurant avec ma femme et ça a été un véritable choc d'apprendre sa mort. C'est impensable qu'un homme comme Marco Pantani qui a eu le monde à ses pieds ait pu finir ainsi en l'espace de deux ans, deux ans seulement. L'année où il a gagné à la fois le

Interview

Tour de France et le Tour d'Italie, il a fallu que sept ou huit officiels l'accompagnent pour lui permettre de se rendre à la Fiera de Milan, tant la foule qui se massait autour de lui était compacte. C'est très triste de penser qu'un homme de trente trois ans puisse finir de la sorte. Il avait toute la vie devant lui, il avait encore mille choses à faire et toutes plus importantes que le cyclisme.

Est-il possible de témoigner à travers le sport de valeurs spirituelles et religieuses ?

Bien sûr que c'est possible. Je n'ai jamais eu honte de témoigner de ma foi en public, et souvent je faisais le signe de croix en public par provocation. Je vais vous raconter une anecdote : je me rappelle qu'en arrivant sur le Tour de France, alors que la course était déjà entamée, et que je figurais déjà parmi les favoris, un responsable de l'organisation m'avait dit : « Comment peut-on s'imaginer qu'une grenouille de bénitier remporte le Tour de France ? ». Ils se moquaient de moi en somme. Sauf que la grenouille de bénitier l'a bel et bien remporté, le Tour !

Après toutes ces années quel souvenir gardes-tu de cette époque ?

J'ai encore l'impression d'un rêve. Je me rappelle être parti sur la pointe des pieds, toute ma timidité se mêlait à la confiance que j'avais dans mes propres ressources : une fois enfourchée ma bicyclette je n'avais plus peur de personne. Je me rappelle que je parlais encore mon dialecte, que je ne connaissais pas bien le visage de mes adversaires et c'est pour cela que je m'étais inscrit sur un gant le numéro de course de tous ceux qui étaient susceptibles de figurer dans le haut du classement afin de pouvoir les contrôler. Toute la suite s'est révélée être une belle surprise. Je n'oublierai jamais cette phrase que Janssen m'avait dite, destinée à m'encourager après l'échappée que j'avais faite sur les pavés et qui avait surpris tout le monde. Il m'avait dit qu'il avait été impressionné par ma forme physique, que j'avais été très courageux d'y être allé si fort deux jours de suite. À ce moment-là j'ai compris que j'avais réussi quelque chose de bien.

Pour continuer avec les souvenirs : quels rapports as-tu entretenus avec Eddy Merckx, l'homme qui a réussi à te battre ?

Quand nous nous retrouvons aujourd'hui à l'occasion d'une compétition, c'est toujours avec plaisir et nous allons volontiers

THÈME _____ **Felice Gimondi**

dîner ensemble. Mais au début, évidemment, ce ne fut pas facile, surtout pour moi. Je me rappelle quand il m'a battu en Catalogne pour la première fois, dans un contre la montre. Ce soir-là j'étais allé me promener sur la plage et je l'avais arpentée de long en large en cherchant à comprendre comment j'avais fait pour perdre. La réponse était simple et je l'avais évidemment comprise immédiatement même si j'avais eu besoin de temps pour l'admettre : Merckx était plus fort que moi.

Un dernier conseil à tous ceux qui aiment le cyclisme ?

À tous ceux qui veulent faire du sport, et pas seulement du cyclisme, j'ai envie de leur dire ceci : « Travaillez avec beaucoup de sérieux et de détermination, car être athlète, c'est le plus beau métier du monde ». Si je devais revenir en arrière et si je pouvais choisir, c'est sans la moindre hésitation que je redeviendrais coureur cycliste et je continuerais jusqu'à la fin de mes jours.

Entretien réalisé par Jacopo Guerriero
Et traduit par Denys Marion

Jacky MARSAUX

Pratique sportive et vie spirituelle

Si l'ordre alphabétique rapproche les mots « spiritualité » et « sport » dans les dictionnaires, les domaines ainsi désignés restent le plus souvent éloignés l'un de l'autre. On serait même tenté d'opposer le souci de l'âme et les performances du corps, sinistre actualisation d'un vieux dualisme anthropologique. Ou encore d'opposer sommairement intériorité et extériorité comme si la spiritualité se cantonnait à l'exploration d'un monde intérieur et le sport à des activités physiques. Or, bien des chrétiens découvrent dans la pratique sportive un équilibre de vie tandis que des sportifs recherchent un approfondissement spirituel. C'est précisément cette unité de vie qui m'intéresse. Comme prêtre et marathonien, au fil des entraînements, des compétitions et des temps d'oraison et de méditation, je réalise mieux combien vie spirituelle et pratique sportive peuvent s'enrichir mutuellement. Telle est la conviction que voudraient développer ces quelques lignes à partir d'une expérience limitée, celle de la course à pied.

Courir de manière à préparer le chemin du Seigneur

Un mot, tout d'abord, pour situer mon itinéraire sportif, domaine dans lequel je suis plutôt « vocation tardive ». Au collège et au lycée, j'étais parmi les derniers en sport. En entrant au séminaire de l'Institut Catholique de Paris, je cherchais un moyen de détente et

THÈME Jacky Marsaux

j'ai suivi – ou plutôt cherché à suivre – des collègues qui allaient courir au jardin du Luxembourg tout proche. Un seuil a été franchi lorsque mon frère Etienne, plus jeune mais plus expérimenté, m'a invité à parcourir avec lui une boucle de douze kilomètres à travers la campagne. J'ai terminé avec peine. J'avais 24 ans. Devenu prêtre, la course à pied m'est apparue comme un moyen de détente et d'équilibre désormais régulier. Cela demande certainement du temps dans un agenda assez encombré mais, à l'expérience, la capacité de travail et d'attention s'en trouve par ailleurs développée.

Un autre seuil a été franchi lorsque j'ai intégré un groupe informel s'entraînant à Amiens deux ou trois fois par semaine. Pourtant au terme d'une année, pour mes co-équipiers, je faisais figure de « non pratiquant » puisque je ne participais pas aux compétitions... Inscrit à un club d'athlétisme, j'ai fini par courir mon premier « dix kilomètres » en 1994. Expérience émouvante, non en raison de la performance réalisée mais d'une rencontre à l'arrivée. Un coureur me reconnaissant comme prêtre a demandé si je pouvais répondre à quelques questions sur la Bible, questions qui n'étaient pas de simple curiosité. Au moment où je m'engageais dans un parcours sportif, un autre coureur commençait son parcours dans la foi. Par la suite, ce jeune est devenu un membre assidu de l'aumônerie des étudiants, au point de demander le baptême.

Autre seuil que celui du premier marathon, soit 42,195 km à parcourir. Une telle distance met en œuvre d'autres capacités que l'énergie musculaire. Comme l'affirment les connaisseurs, « on court avec sa tête ». En effet, ce type d'exercice fait appel à un sens de la juste mesure et non aux seules sensations. Par exemple, une erreur fréquente consiste à partir trop vite et la fin de la course en pâtit. De plus, l'épreuve exige en amont une certaine ascèse, un mode de vie en accord avec le but poursuivi, notamment un entraînement approprié et une alimentation raisonnée. Devient véritablement « marathonien » celui qui franchit la ligne d'arrivée dans le temps réglementaire. Ce titre est d'ailleurs considéré par certains comme une « consécration ». Car si le vocabulaire sportif voisine souvent avec le vocabulaire religieux, ce n'est pas sans raison. En dépit de certaines dérives possibles, la pratique sportive ouvre une autre dimension : dépassement de soi pour les uns, accomplissement pour d'autres¹. Nous y reviendrons.

1. Voir Isabelle QUEVAL, *S'accomplir ou se dépasser. Essai sur le sport contemporain*, Bibliothèque des Sciences humaines, Gallimard 2004.

Pratique sportive et vie spirituelle

L'aide des autres est importante pour progresser. Pas seulement en raison de la compétition dans laquelle chacun peut se situer par rapport à un ensemble, mais aussi grâce à la « concurrence » au sens étymologique du mot : le fait de courir ensemble. Si la réussite dépend d'un entraînement régulier même les jours de pluie ou de mauvaise forme, l'entraide joue également un rôle décisif pour tenir un objectif raisonnable sans s'arrêter à des sensations souvent trompeuses. Grâce aux conseils avisés d'amis plus expérimentés, j'ai réussi l'épreuve des « cent kilomètres » en un temps satisfaisant (10h22'). Une telle course fait autant appel à la volonté qu'au sens de la mesure, dans l'entraînement comme dans la compétition.

Comme prêtre, j'apprécie la convivialité qui naît de l'effort partagé en commun avec des personnes qui fréquentent peu les églises. L'entraînement est favorable aux conversations pouvant aller jusqu'à la confiance. Une simple prière résume la condition spirituelle de ma pratique du sport. Elle m'est venue lors du marathon de La Rochelle en 2004. En ce premier dimanche de l'Avent, la figure de saint Jean-Baptiste le précurseur, littéralement « celui qui court devant, qui va vite en avant », m'inspirait cette prière : « Que je puisse courir, Seigneur, de manière à préparer ton chemin ».

Le sport aux origines historiques de l'ascèse

Dans la tradition spirituelle, saint Jean-Baptiste est reconnu comme le modèle et même l'archétype de l'ascète. Or, le vocabulaire de l'ascèse, quelque peu dénigré dans l'Église², trouve une singulière actualité dans la pratique des sportifs. La plupart d'entre eux

2. Ce n'est pas sans raison. Louis BOUYER dénonce la dérive doloriste et expiatoire de l'ascèse. Il en appelle à un retour à l'essentiel : « L'ascèse chrétienne ne peut demeurer saine qu'en demeurant authentique. Et elle ne peut demeurer authentique autrement qu'en se référant toujours le plus explicitement possible à la vérité de foi fondamentale : la révélation de l'amour de Dieu dans ce qu'il a de plus transcendant, de plus « surnaturel », par le Mystère de la Croix. C'est replacée sur cette base que l'ascèse chrétienne, loin de nous engager dans quelque « dolorisme » suspect, demeure ou redevient ce qu'elle doit toujours être : un effort de libération, résultant immédiatement de la foi ; libération à l'égard de ce monde pour le monde qui vient... » (*Introduction à la vie spirituelle*, Desclée, Paris, 1960, p. 142). On retiendra que cette tension vers le monde qui vient présente une profonde analogie avec la course. Voir aussi « L'ascèse de l'époque patristique » in *L'ascèse chrétienne et l'homme contemporain*, Éd. du Cerf, Paris, 1951, p. 31-46.

THÈME Jacky Marsaux

seraient bien étonnés d'apprendre que « ascète » vient de *askêtês*, mot qui a désigné l'athlète en grec ancien. Le verbe *askeô* a quatre sens principaux : travailler des matériaux bruts (activité artistique) ; par suite, exercer des forces corporelles (agriculture, exercice militaire, sport), assouplir par l'exercice, façonner le corps à quelque habitude ; pratiquer la justice, la sagesse et la vertu (morale, recherche spirituelle) ; orner, équiper (par exemple : revêtir son corps d'une armure)³. Nous observons le passage d'un sens physique à un sens moral et spirituel qui ne peut en être détaché. Il est, de fait, difficile d'obtenir un progrès spirituel sans exercices à caractère corporel⁴. De ma double expérience de l'ascèse dans le domaine sportif et dans la dimension spirituelle, je retiens la conviction que le chemin de l'intériorité passe par l'extérieur⁵, c'est-à-dire par une certaine discipline physique. Nous ne pouvons pas faire abstraction du corps, du moins tant que nous restons dans un cadre chrétien.

Nous entendons des sportifs, certains cyclistes par exemple, se réjouir de leurs bonnes sensations lors d'une compétition. L'expérience des coureurs de fond est bien différente. Sur une épreuve de longue distance, les sensations des premiers kilomètres sont le plus souvent trompeuses. Un départ trop rapide compromet la fin de la course et peut même empêcher de franchir la ligne d'arrivée. Ce type d'épreuve demande au contraire un contrôle des sensations, notamment celui de l'euphorie des premiers kilomètres. À l'inverse, plusieurs d'entre nous ont battu un record alors que le début de la course avait été laborieux ou qu'ils avaient éprouvé un passage à vide au milieu du parcours.

3. Voir A. BAILLY, *Dictionnaire grec français*, (26^e édition), Hachette, Paris, 1963 ; H. G. LIDDELL, R. SCOTT, H. S. JONES, *A Greek-English Lexicon* (9^e édition avec supplément), Oxford : Clarendon Press 1996 ; H. WINDISCH, « askeô », in KITTEL (éd.), *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, Kohlhammer, Stuttgart, 1933, t. I, p. 492-494.

4. En fait, l'ascèse sportive de l'Antiquité s'exerce sur le terrain de la lutte comme sur celui de la course. Elle inspirera à saint Paul puis aux Pères de l'Église la thématique du combat spirituel et celle d'un empressement à servir le Seigneur. Ainsi saint Benoît fait mention de la course à quatre reprises dans le prologue de sa *Règle* (dont la citation de *Psaume* 119, 32 qui l'a inspiré : « Je cours sur la voie de tes commandements »).

5. Le grand maître de l'oraison que fut le Père Henri CAFFAREL accordait une attention particulière au corps dans la prière. Son enseignement à Troussures, lors des semaines d'initiation à l'oraison, comprenait des exercices corporels.

Pratique sportive et vie spirituelle

L'expérience de la course à pied rejoint ici celle de l'ascèse chrétienne qui se méfie des sensations et aussi d'un culte de la souffrance. Pour certains marathoniens les trois ou quatre heures de course représentent surtout un moment de souffrance comme si souffrir était synonyme de réussir. L'ascèse assumée dans l'athlétisme rejoint étonnamment l'ascèse chrétienne. À l'expérience, la réussite ne tient ni aux sensations ni à la souffrance, mais à un effort raisonné. Le progrès de chacun passe par une certaine objectivation. Celle-ci est fournie par le moyen technique d'instruments de mesure. Le chronomètre est le plus utile d'entre eux pour réguler l'effort. Un autre instrument d'« ascèse » vient le compléter : le plan d'entraînement et le plan de compétition. L'un et l'autre prescrivent les temps intermédiaires à respecter pour une course optimale. De fait, la réussite passe davantage par la raison que par les sensations. Telle est la discipline en vigueur parmi les coureurs de fond, spécialement dans l'épreuve du marathon. Cela veut dire courir à une allure adaptée à la distance et aux différentes phases de la course. Discipline qui s'apprend en groupe auprès de coéquipiers plus expérimentés ou, dans le meilleur des cas, auprès d'un entraîneur qualifié. La compétition fait appel à des compétences. Et cela n'est pas qu'un jeu de mots. « Règle, discipline, épreuve » : décidément le vocabulaire du coureur à pied voisine encore avec le vocabulaire religieux et plus spécialement ascétique. Certes, l'entraînement sportif ne conduit pas tous ceux qui le pratiquent à une expérience spirituelle. Cependant, sans généralisation abusive ni concordisme naïf, je voudrais évoquer quelques analogies.

Quelques paramètres de l'effort athlétique et de l'ascèse chrétienne

En cherchant à mettre un peu d'ordre dans les expériences accumulées depuis quelques années, la liste des points communs entre sport et spiritualité s'est peu à peu allongée⁶. Si elles n'ont pas

6. Il y aurait un débat à engager sur la recherche de soi, thème non retenu ici bien qu'il tienne une grande place dans la société actuelle et aussi dans l'épistémè pour reprendre un terme cher à Michel FOUCAULT qui oppose sommairement l'ascèse des Anciens visant « la constitution de soi-même » par une sorte d'équipement du moi, à une ascèse chrétienne hantée par les sacrifices jusqu'à un « anéantissement de soi-même ». Voir M. FOUCAULT, *L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France 1981-1982*, Gallimard-Seuil, Paris 2001,

THÈME Jacky Marsaux

la valeur d'un décalogue ni la rigueur d'un test comparatif, voici néanmoins dix paroles (*deka-logoi*) d'une sagesse que peuvent partager athlètes et spirituels :

1. **Un exercice de la volonté** : S'il est vrai qu'on peut prendre plaisir à courir, plaisir partagé par de nombreux coureurs les jours de beau temps, la progression passe par un acte de volonté. Laisser libre cours à ses sensations immédiates ne mène pas bien loin. Le marathonien doit affronter le froid et la pluie pour maintenir un entraînement de qualité selon le programme prévu. Cet effort de volonté n'est pas sans rappeler une constante de la spiritualité chrétienne. Par exemple, dans sa pédagogie de l'oraison, le Père Henri Caffarel insistait sur le rôle primordial du « je veux » par rapport au « je sens » et au « je pense »⁷ (actualisant ainsi le « ce que je veux et désire » de saint Ignace de Loyola). Dans le domaine sportif comme dans le domaine proprement spirituel, nous faisons l'expérience du bénéfique d'une telle attitude volontaire allant contre une recherche de bien-être immédiat. La persévérance est la clef de la réussite.

2. **Un régime alimentaire** : L'athlète et l'ascète se rejoignent sur la maîtrise de leur appétit avec, il est vrai, des motivations différentes. L'alimentation est située pour ce qu'elle doit être : un simple moyen. Les connaissances médicales et diététiques fournissent les bases de régimes adaptés à l'effort, régimes qui n'ont rien d'extraordinaire sinon de préférer des fruits ou légumes frais et d'écarter des substances nocives pour la santé. Une telle attitude conduit à renoncer le plus souvent aux agréments gustatifs avec cependant quelques exceptions à l'occasion de fêtes, qui n'en sont que plus appréciées. Même si l'on est loin de l'austérité monastique, une telle modération alimentaire offre un profond sentiment de liberté et fortifie la volonté. Beaucoup de sportifs motivés par la performance espérée découvrent les vertus positives d'une certaine forme de jeûne.

p. 301-314. Récemment Guy STROUMSA réagissait en montrant les insuffisances d'une telle analyse qui néglige la dimension éthique et intersubjective d'un « nouveau souci de soi » dans le christianisme naissant. Voir G. STROUMSA, *La Fin du sacrifice. Les mutations religieuses de l'Antiquité tardive*, Odile Jacob, Paris 2005, p. 33-60. L'ascèse, sous ses diverses modalités, peut tourner à une vaine recherche de soi ou contribuer à une libération intérieure et à un équilibre relationnel.

7. Henri CAFFAREL, *Présence à Dieu*, Feu Nouveau, Paris, 1970, p. 36-40; *Cinq soirées sur la prière intérieure*, Feu Nouveau, Paris, 1980, p. 32-34.

Pratique sportive et vie spirituelle

3. Une originalité assumée : L'ascèse se traduit par un mode de vie plus simple qui tranche plus ou moins avec celui de l'entourage. Un expert, Bernard Faure, consultant pour plusieurs chaînes de télévision, comparait l'entrée parmi les marathoniens à l'entrée en religion. Celle-ci peut poser problème aux proches, notamment en ce qui concerne la vie familiale. Une telle pratique amène, en effet, à se démarquer des autres par une façon de vivre. Non seulement en raison du temps passé à l'entraînement mais aussi par l'hygiène de vie adoptée. L'habit ne fait pas le marathonien, pas plus que l'habit ne fait le moine. Pour réaliser son objectif, le candidat doit donc traduire par de nombreux choix quotidiens l'orientation fondamentale qu'il a prise.

4. La modération de l'effort : L'athlète comme l'ascète résistent à la tentation d'un toujours plus, d'un culte de l'effort pour lui-même. Des tests et des mesures permettent d'estimer la marge de progression raisonnable. Un coureur catéchumène m'écrivait : « Dieu nous appelle à la sagesse et même s'il nous donne tout son souffle, nous restons des êtres humains et nous devons prendre grand soin de notre corps. Les efforts physiques accomplis dans la pratique sportive doivent être raisonnables et suivis de périodes de repos suffisantes. » Cet ami rejoint étonnamment la leçon d'un grand spirituel, saint Bruno s'adressant à l'un de ses amis chartreux : « Si l'arc est tendu sans relâche, il perd de sa force et devient moins propre à son office⁸. » Le fondateur de l'ordre passant pour le plus austère a eu le bon sens de conseiller quelques moyens de détente pour rendre l'ascèse constructive et libératrice. Le plus manifeste d'entre eux est précisément un exercice physique, le « spaciement », une longue promenade collective hebdomadaire.

5. Des épreuves librement consenties : Le non-initié reste souvent perplexe et se demande pourquoi se donner autant de peine. Le geste sportif a normalement une dimension de gratuité, tant qu'il n'est pas détourné à des fins commerciales. Une certaine passion, voire une passion certaine, motive les exploits sportifs, même modestes. S'y ajoute un goût de la performance qui peut devenir un véritable culte. De fait, la spiritualité chrétienne n'offre pas de terrain pour une telle performance. La sainteté n'est pas une conquête

8. Saint Bruno, *Lettre à Raoul le Verd*, in *Lettres des premiers chartreux*, SC 88, Éd. du Cerf, Paris, 1962, p. 71.

THÈME Jacky Marsaux

humaine par la force, ce qui constitue un dommage pour les pélagiens de tous les temps et une béatitude pour les humbles, les *anawim*. La tradition a retenu l'image de l'échelle spirituelle⁹ où l'ascension n'est pas un simple effort humain mais une coopération à la grâce divine.

6. Le respect d'une règle : La progression du sportif passe par des exercices mesurés, respectant certaines règles pour conduire à la réussite. Celles-ci représentent des contraintes salutaires : un plan d'entraînement précisant des objectifs précis selon un calendrier et un plan de compétition pour une course optimale en fonction de l'état du coureur. L'idéal est une course régulière adaptée aux conditions physiques. « Règle », cela veut dire régulation de l'effort. On remarque ici une analogie avec la règle de saint Benoît présentée par son auteur : « En l'organisant, nous espérons n'instituer rien de pénible, rien d'accablant¹⁰. » La règle est au service d'une pédagogie, l'exigence étant acceptée comme gage de la réussite.

7. L'entraide dans l'exercice : L'entraînement technique pour améliorer vitesse et endurance s'avère contraignant. Le pratiquer en groupe lui confère presque un caractère ludique par l'émulation entre coureurs, surtout lorsque l'exercice est répétitif et ingrat. Ce n'est pas ici une rivalité entre concurrents qui joue (car jeu il y a !) mais une incitation à se dépasser les uns grâce aux autres. Cette émulation a quelque chose de très évangélique. On s'entraide pour réussir. Elle rejoint la sagesse de saint Benoît lorsqu'il situe la vie érémitique par rapport à la vie communautaire : « Les ermites ont appris à combattre le diable, instruits qu'ils sont désormais grâce à l'aide de plusieurs, et bien armés dans les lignes de leurs frères pour le combat singulier du désert¹¹. »

8. Le désir d'atteindre un objectif : Un coureur est amené à programmer ses compétitions majeures sur une année : il se donne un objectif qui mobilisera davantage son investissement. Un marathon demande généralement deux mois de préparation à raison de plusieurs

9. Échelle de l'humilité où, selon le principe évangélique, il n'est pas de meilleur moyen pour monter que de s'abaisser : « Quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé » (*Matthieu* 23, 12 ; *Luc* 14, 11 ; 18, 14).

10. *Règle*, Prologue, SC 181, Éd. du Cerf, Paris, 1972, p. 423-425.

11. *Ibid.*, chap. 1, p. 437-439.

Pratique sportive et vie spirituelle

séances par semaine. Le défi envisagé justifie des préférences, des renoncements, des contraintes, des concertations et aussi du discernement pour ne pas se couper de ses proches, de sa famille. Que penser de l'ambition ? Elle est stimulante pour celui qui sait résister au démon de l'orgueil. Saint Paul donne une transposition spirituelle de cette attitude sportive : « Tout tendu en avant, je m'élanche vers le but, en vue du prix attaché à l'appel d'en haut que Dieu nous adresse en Jésus-Christ » (*Philippiens* 3, 13-14). Dans ce passage bien connu, apparaît une différence intéressante pour un sportif : l'élan de l'apôtre n'est pas motivé par une conquête, une volonté de « se transcender »¹² mais par le désir de répondre à l'appel du Seigneur, un appel à aimer.

9. La recherche d'un équilibre de vie : Courir est un excellent moyen d'évacuer le stress, de se sentir « bien dans sa peau », d'où le succès de ce loisir, parmi des citadins. Mais ici encore, le fait d'en rester aux seules sensations prive d'un bénéfice encore plus grand. Le bon sportif est celui qui admet ses limites, qui apprend à se connaître et agit en conséquence. Le célèbre « connais-toi toi-même » de Socrate est ici d'une grande pertinence. La sagesse consiste à respecter ses propres limites sans révolte ni crispation. Un tel souci de sagesse et d'équilibre se rencontre chez saint Jean Chrysostome. Il insiste sur le fait que « le zèle de l'homme ne suffit pas, à moins de tirer profit de l'influence divine, de même que nous ne profitons aucunement de l'influence divine s'il manque le zèle »¹³. L'image sous-jacente au terme grec choisi (*ropê*) évoque l'équilibre des plateaux d'une balance, l'homme offrant à Dieu la possibilité de donner l'impulsion décisive. Pratique sportive et ascèse chrétienne s'accordent ainsi sur le rôle de l'effort qui ne prétend pas à une conquête individuelle mais à une libération et à une recherche d'équilibre. Il favorise alors une disponibilité intérieure.

10. Le recours aux compétences d'anciens : Dans le domaine des pratiques, règles, témoignages et méthodes ne peuvent suffire.

12. Expression volontiers employée par des sportifs ayant réalisé une belle performance. D'autres, plus sagement, reconnaissent qu'il y a quelque chose qui les dépasse et qui, pour un chrétien, est de l'ordre de la grâce. L'effort sportif, pour ceux-là, est un véritable lieu spirituel. Ils reconnaissent ce que Dieu donne au creux de leur humanité, reconnaissance qui se traduit en prière.

13. Jean CHRYSOSTOME, *Homélie sur Matthieu*, h. 82, 4 (traduction personnelle).

THÈME _____ **Jacky Marsaux**

L'expérience et le bon sens d'anciens sont irremplaçables. Dans le domaine sportif, il faut du temps pour repérer les erreurs et trouver des astuces en vue d'une progression. Il faut des années de pratiques pour découvrir la technique. Un livre, une revue ou encore un programme informatique ne remplacent pas l'entraîneur qualifié. Nous sommes souvent aveugles sur nos défauts et ignorants de nos potentialités. L'analogie est patente avec la longue tradition de l'accompagnement spirituel pour lequel s'ajoutent des raisons théologiques¹⁴. Il existe des écoles d'entraînement sportif avec leurs méthodes et leur expérience. De même, l'initiation aux pratiques spirituelles passe par le témoignage d'anciens. Les méthodes et les livres ne sauraient suffire.

Les analogies qui viennent d'être présentées succinctement montrent l'intérêt du rapprochement entre sport et spiritualité. Certes, des différences demeurent entre effort athlétique et ascèse chrétienne. Mais comment ne pas reconnaître une valeur pédagogique au sport ?

Une pédagogie spirituelle par le sport

Dans le sillage de saint Paul, plusieurs Pères de l'Église se sont intéressés au sport qui faisait partie, il est vrai, de la culture hellénistique. Que l'on songe notamment au témoignage de deux d'entre eux : saint Grégoire de Nysse et saint Jean Chrysostome. Chez le premier, les métaphores sportives abondent. L'une d'entre elles, développée dans *La Vie de Moïse*, joue un grand rôle dans sa doctrine spirituelle¹⁵. Le second peut nous surprendre par sa grande estime pour le sport, excepté les Jeux olympiques en raison de leur religiosité païenne et les courses hippiques. Saint Jean Chrysostome est profondément éducateur et l'on connaît de tout temps les vertus éducatives du sport. Il oppose, par exemple, le débauché à l'athlète : alors que le débauché est comparable à une mer en furie, secouée de toute part, « celui qui commande à la passion est, au contraire, un athlète plein de courage et de vigueur »¹⁶. Une affirmation étonnante résume sa position : « Ce qu'est la vie de l'âme, apprends-le par

14. Il s'agit notamment des médiations ecclésiales de la grâce divine.

15. Voir l'article de M. H. CONGOURDEAU dans ce même numéro.

16. Voir Jean CHRYSOSTOME, *Homélie sur la première lettre aux Corinthiens*, h. 37, 3 ; PG 61, 320.

Pratique sportive et vie spirituelle

celle du corps »¹⁷. On pourrait multiplier encore les exemples et les analyses mais cela dépasserait les limites de cet article.

De nos jours, comme au IV^e siècle, le sport est un peu le reflet d'une société. Les travers qui affectent cette activité (dérive commerciale, dopage, le « toujours plus ») correspondent à des attitudes répandues ailleurs¹⁸. Les mêmes contradictions s'y retrouvent : la recherche de soi selon une logique individualiste et la recherche de convivialité dans l'émotion partagée, l'effet maximal avec une moindre dépense (autrement dit la performance) et la volonté de se dépasser, d'aller toujours plus loin. Le salut en Jésus-Christ ne cesse de se manifester sous le mode d'une critique radicale et bénéfique. Notamment le « toujours plus » qui prend la forme, chez les sportifs, d'une idéologie du dépassement. Vouloir se dépasser soi-même, se transcender est un idéal dangereux et inutile. Refuser les limites de son organisme amène à des conduites pathologiques comme le dopage ou, plus douloureusement, la blessure grave.

Dans le Christ, on ne trouve pas un idéal de dépassement, mais un chemin d'accomplissement. Comme le dit magnifiquement saint Grégoire de Nysse, « il est lui-même la piste du coureur »¹⁹ selon sa traduction libre et sportive de la parole de Jésus : « Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie » (*Jean* 14, 6). L'expérience chrétienne offre la chance, ou plutôt la grâce, d'aller jusqu'au bout de soi-même. Si le sport offre, certes, de belles métaphores pour un enseignement spirituel, la foi chrétienne manifeste aussi à travers cette activité humaine sa puissance de renouvellement. Elle garantit une attitude raisonnée à l'égard du corps, rejoignant ainsi la préoccupation des athlètes.

Il est désormais manifeste que la vie spirituelle enrichit la pratique sportive mais la réciproque semble moins facile à repérer. Or la possibilité de cette réciproque tient à la spécificité de la foi chrétienne. L'anthropologie dont elle est solidaire affirme l'unité de la personne dans ses différentes dimensions, conviction magnifiquement résumée par Jean Chrysostome : « Ce qu'est la vie de l'âme, apprend-le par celle du corps ». Cette phrase, déjà citée, montre la portée des analogies évoquées précédemment. Sur un grand nombre de points,

17. Jean CHRYSOSTOME, *Homélie sur la deuxième lettre aux Corinthiens*, h. 6, 3 ; PG 61, 439.

18. L'ouvrage d'Isabelle QUEVAL, *op. cit.*, apporte une excellente analyse de la situation du sport dans une société. Voir l'article de Serge LANDES.

19. *La Vie de Moïse*, II, 249, SC 1bis, Éd. du Cerf, Paris 1968, p. 279.

THÈME _____ **Jacky Marsaux**

l'effort athlétique offre une approche renouvelée et positive de l'ascèse chrétienne. Il offre les moyens d'une expérience qui a valeur éducative dans un cheminement spirituel. Il est même, pour certains, le lieu où le coureur se sent rejoint par une mystérieuse présence. Ainsi, une pratique sportive, comme la série d'analogies ici présentées le suggère, peut être chemin de transfiguration, l'exercice corporel favorisant une expérience spirituelle.

Jacky Marsaux, né en 1955, prêtre du diocèse d'Amiens depuis 1986. Directeur spirituel au Séminaire Saint Sulpice (Issy-les-Moulineaux), enseignant à l'Institut catholique de Paris et au Séminaire de Lille, marathonnier (niveau championnats de France).

Communio, n° XXXI, 2 – mars-avril 2006

Denis MOREAU

« Courez pour gagner »

Course à pied d'endurance et vie chrétienne

« Marie de Magdala court, rejoint Simon Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : "on a enlevé du tombeau le Seigneur, et nous ne savons pas où on l'a mis". Alors Pierre sortit, ainsi que l'autre disciple, et ils allèrent au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. »

Jean, 20, 1-4.

ON imagine la scène. Dans la belle lumière d'un matin qui ne s'est pas encore révélé glorieux, les deux silhouettes agitées et mues par un unique désir : parvenir au but, vite, pour vérifier l'incroyable nouvelle annoncée par Marie. Ils courent donc, frénétiques. Mais le tombeau n'est pas si proche, l'effort sera rude. Le plus vieux des deux, encore solide assurément mais déjà alourdi d'années et fatigué par le labeur, si peu accoutumé à ce type d'effort, suit comme il peut son cadet à la foulée plus légère. Petit à petit, l'écart se creuse, le jeunot fait le trou et disparaît à l'avant. Écumant, à demi asphyxié comme les poissons qu'il sortait de l'eau naguère, le cœur au bord de l'explosion, les tempes qui battent et les poumons brûlants, tordu par le point de côté et l'envie de vomir, échevelé, dégoulinant, les cuisses et les mollets écrasés par les crampes, l'ancien

THÈME _____ Denis Moreau

finit par rejoindre son collègue et s'écroule devant le tombeau. Mais ils n'ont pas couru assez vite, le Seigneur n'est plus là.

*

On court peu dans le Nouveau Testament, et quand on le fait, ce n'est généralement pas par plaisir ou dans le cadre d'une activité sportive, mais sous le coup de l'émotion, comme le père allant à la rencontre du prodigue (*Luc*, 15, 20), ou bien encore pressé par l'urgence à la façon des disciples au matin de Pâques. On trouve néanmoins dans les lettres de Paul des textes convergents qui invitent à s'intéresser de près, en tant que catholique, à la course à pied entendue comme activité sportive. Le présent article propose un relevé de ces textes ; réfléchit ensuite sur leur statut et leur portée en faisant l'hypothèse qu'ils constituent la course à pied d'endurance en modèle susceptible d'éclairer certains aspects de la vie spirituelle et de préciser des éléments centraux de la doctrine chrétienne ; suggère enfin que la course de fond, du « jogging » de loisir jusqu'au marathon de haut niveau, représente un point de recoupement remarquable, et qui pourrait être davantage exploité, entre le Nouveau Testament et une pratique sportive caractéristique du monde contemporain.

*

Textes

Si l'on s'en tient aux *Lettres* de Paul, authentiques ou non, les principaux textes où il est explicitement¹ question de course à pied sont les suivants.

Le plus frappant, le plus développé et le plus connu se trouve dans un passage de la *Première lettre aux Corinthiens* (9, 24-27) généralement rattaché au genre littéraire de la diatribe. Y sont mêlées les deux images sportives les plus utilisées par Paul, celle du combattant (un pugiliste et/ou un lutteur)² et celle du coureur.

1. Pour les éventuelles références implicites, voir V. C. PFITZNER, *Paul and the Agon Motif. Traditional Athletic Imagery in the Pauline Literature*, Brill, Leyden, 1967, p. 76-77.

2. Voir la discussion de ce point par J. HÉRING, *La première épître de saint Paul aux Corinthiens*, Neuchâtel, Delachaux et Nestlé, 1959-2, p. 76. Parmi les textes pauliniens qui renvoient aux sports de combat, voir par exemple 2 *Timothée* 2, 5. *Éphésiens* 6, 14-15 évoque peut-être l'*hoplites*, une course en armes.

« Courez pour gagner »

Comme le notent plusieurs commentateurs³, le lien entre ces images et ce qui précède et suit dans l'*Épître* (fin du chapitre 9 : il faut que les « forts » de Corinthe renoncent à certains de leurs droits, comme le fait Paul / début du chapitre 10 : les Corinthiens ont une leçon à tirer de l'histoire d'Israël) est loin d'être évident, ce qui confère à cette image une forme d'autonomie expliquant en partie la fascination qu'elle exerce :

« Ne savez-vous pas que dans le stade les coureurs courent⁴ tous mais qu'un seul gagne le prix ? Courez donc pour gagner. Tous les athlètes s'abstiennent de tout ; eux, c'est pour une couronne corrompible, nous pour une couronne incorruptible. Moi, donc, je cours ainsi : je ne vais pas à l'aveuglette ; et je boxe ainsi : je ne frappe pas dans le vide. Mais je traite durement mon corps, et le tiens assujéti de peur qu'après avoir proclamé le message aux autres, je ne sois moi-même disqualifié. »

Ce passage fameux attire l'attention sur d'autres textes moins développés où le thème de la course apparaît également. Par commodité taxonomique et sans que la dichotomie soit pleinement satisfaisante, on peut les classer en deux catégories. Dans la première, l'image de la course est utilisée pour évoquer le ministère apostolique de Paul et son trajet personnel, comparés au parcours du coureur qui déploie son effort : « ...de peur de courir ou d'avoir couru en vain » (*Galates* 2, 2) ; « je n'aurai pas couru pour rien » (*Philippiens* 2, 16) ; « ...je m'élançai (diôkô) pour tâcher de le saisir, parce que j'ai été saisi moi-même par Jésus-Christ. Frères, je n'estime pas l'avoir déjà saisi. Mon seul souci : oubliant le chemin parcouru et tout tendu en avant, je m'élançai vers le but en vue du prix attaché à l'appel d'en haut que Dieu nous adresse en Jésus-Christ » (*Philippiens* 3, 12-16). Dans les *Épîtres pastorales*, *2 Timothée* 4, 7 propose un bilan où l'on retrouve le rapprochement de *1 Corinthiens* 9 entre course et combat : « J'ai combattu le beau combat⁵, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi ; dès

3. Voir le bilan de J. L. SUMNEY, « The Place of *1 Corinthians* 9:24-27 in Paul's Argument » p. 329-333 dans *Journal of Biblical Literature*, 2000.

4. Dans ce texte comme dans les citations qui suivent (sauf exception signalée) courir = trecô ; course = dromos. Comme en français, « courir » a en grec à la fois un sens concret (courir avec ses pieds) et un sens abstrait (courir un danger, progresser vers un but).

5. Voir *1 Timothée* 6, 12 : « combats le beau combat de la foi ».

THÈME _____ **Denis Moreau**

maintenant m'est réservée la couronne de justice que me donnera le Seigneur.⁶»

Le deuxième groupe de textes comprend ceux où, à l'occasion de reproches ou de conseils adressés par Paul à ses interlocuteurs, le thème de la course apparaît pour évoquer la vie chrétienne en général. Outre les passages déjà cités qui peuvent aussi être lus en ce sens, c'est le cas en *Galates* 5, 7 : « Vous couriez bien ; qui [en vous barrant la route], vous empêche d'obéir à la vérité ? » ; et de façon plus discrète en *Romains* 9, 16 : « Cela [que Dieu fasse miséricorde] ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de la miséricorde de Dieu ». La *Lettre aux Hébreux* enfin (12, 1), quoi qu'il en soit de son authenticité paulinienne, s'inscrit dans la continuité métaphorique des textes précédents : « Rejetons tout fardeau et le péché qui sait si bien nous entourer, et courons avec endurance l'épreuve qui nous est proposée ». Le mot grec (*upomonè*) traduit par « endurance » dans ce dernier passage et le verbe qui lui correspond (*upomenô*, endurer) apparaissent plus de quarante fois dans le Nouveau Testament⁷. La diversité des contextes et des situations où cette notion est utilisée justifie sans aucun doute qu'on en propose des traductions différentes : constance, persévérance, patience, fermeté, etc. Mais dans le contexte « sportif » des textes que nous examinons et plus encore lorsqu'il est question de course, « endurance » est à l'évidence une traduction correcte.

6. Voir aussi *Actes*, 20, 24 (c'est Paul qui parle) : « Je n'attache aucun prix à ma propre vie ; mon but, c'est de mener à bien ma course et le service que le Seigneur Jésus m'a confié » (voir *Actes*, 13, 25).

7. Voir *Luc* 8, 15 (fin de la parabole du semeur) et 21,19, ainsi que de nombreuses épîtres pauliniennes : *Romains* 2, 7 ; 5, 3-4 ; 8, 25 ; *1 Corinthiens* 13, 7 ; *2 Corinthiens* 1, 6 ; 6, 4 ; 12, 12 ; *Colossiens* 1, 11 ; *1 Thessaloniens* 1, 3 ; *2 Thessaloniens* 1, 4 ; 3, 5 ; *1 Timothée* 6, 11 ; *2 Timothée*. 2, 10 et 12 ; 3, 10 ; *Tite*, 2, 2. Dans la *Lettre aux Hébreux*, on retrouve le substantif en 10, 36 : « c'est d'endurance que vous avez besoin pour accomplir la volonté de Dieu et obtenir ainsi la réalisation de la promesse » ; à la suite du texte de 12, 1 cité plus haut, le verbe est repris trois fois pour décrire l'épreuve du Christ en Croix et face aux pécheurs (12, 3-4), puis l'attitude du chrétien confronté aux épreuves que le Seigneur lui envoie (12, 7). Ce thème de l'*upomonè* se retrouvera fréquemment chez les Pères : voir par exemple Clément de Rome (*Épître aux Corinthiens*, 5, 7, et 35, 3-4), qui compare les apôtres à des athlètes endurants.

Lectures

Ces textes ont suscité de nombreux commentaires savants⁸, et quelques désaccords. Hors des questions classiquement disputées sur les thèses théologiques de Paul, on débat pour savoir si ces images⁹ appellent une interprétation d'ensemble et si dans ce cas le passage de *1 Corinthiens* 9 doit jouer un rôle central, ainsi que pour déterminer si coureur (et combattant) désignent dans ces textes le chrétien en général ou bien Paul en particulier. Dans le premier cas, la métaphore serait d'ordre « parénétiq ue » et concernerait le parcours spirituel de tout un chacun. Dans le second, elle serait plus réflexive et figurerait spécifiquement la situation de Paul en tant que serviteur de l'Évangile, sa mission apostolique.

Au-delà de leurs divergences, ces commentaires ont en commun deux traits marquants et d'inégale importance. Le premier paraît anecdotique, sans être insignifiant : les interprètes de ces images se préoccupent peu de la nature des activités sportives et *a fortiori* du type de course dont il est question, si bien qu'après avoir signalé les pratiques sportives auxquelles il est historiquement envisageable que l'apôtre fasse allusion, ils ne retiennent que de rares éléments rattachés par la conscience commune aux thèmes de la « compétition » ou du « sport » ; dans leur tendance générale à estimer que la fonction de ces images se limite à une illustration faible des thèses théoriques de Paul, ces commentateurs, partant des thèses pauliniennes (établies ou identifiées par ailleurs, mais pas toujours, dans le « contexte » immédiat du passage), cherchent à rejoindre les

8. Outre les études signalées par ailleurs dans cet article et en faisant abstraction des commentaires intégraux des épîtres pauliniennes, voir R. R. CHAMBERS, *Greek Athletics and the Jews*, PhD, Miami University, 1980 ; S. FREYNE, « L'antiquité chrétienne et l'idéal athlétique grec », p. 111-119 dans *Concilium* 225, 1989 ; A. PAPATHOMAS, « Der Agonistische Motiv *1 Corinthiens* 9, 24 », in *Spiegel Zeitgenössischer Dokumentarischer Quellen*, p. 222-241 dans *New Testament Studies*, 43, 1997 ; O. SCHWANKL, « "Lauf so, dass ihr gewinnt". Zur Wettkampfmethaphorik in *Corinthiens* 1, 9 » p. 174-191 dans *Biblische Zeitschrift*, 41, 1997 ; C. SPICQ, « L'image sportive de *2 Corinthiens* IV, 7, 9 », p. 209-229 dans *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, 14, 1937 et « Gymnastique et morale, d'après *1 Timothée* IV, 7-8 » p. 229-242 dans *Revue biblique*, 119, 1947. 9. Je ne différencierai pas ici image, comparaison, métaphore, analogie, allégorie. Une étude plus poussée réclamerait évidemment qu'on précise ces notions.

THÈME _____ **Denis Moreau**

textes sur la course en montrant comment ils rappellent ou évoquent ces thèses. Cette façon de procéder n'a évidemment rien d'illégitime, mais elle conduit inévitablement à démonétiser ces images en réduisant leur puissance suggestive et à considérer que leur présence s'explique avant tout par des considérations externes : elles seraient de l'ordre de la *captatio benevolentiae*, de l'artifice rhétorique destiné à attirer l'attention des destinataires en évoquant des activités sportives qu'ils connaissent et apprécient, comme ces fameux « jeux » grecs qui n'étaient pas exempts de significations religieuses¹⁰ ; leur présence se justifierait par une assimilation ou une récupération d'éléments largement utilisés dans les textes philosophiques et sapientiaux de l'époque, comme chez les stoïciens¹¹ et dans la littérature juive hellénistique¹². Dans tous les cas, l'idée demeure que ces comparaisons sportives apparaissent avant tout pour des raisons de convenance, qu'elles n'ont en elles-mêmes qu'une simple et faible valeur illustrative, si bien qu'il serait inutile, voire erroné, de les prendre trop au sérieux en précisant davantage leur portée ou en les détachant momentanément du contexte qu'elles illustrent pour les faire fonctionner de façon autonome.

Le nombre des références pauliniennes à la course peut toutefois inviter à donner un peu plus de poids à ces textes. Sans dénier la validité des démarches et lectures qui viennent d'être évoquées, on peut tenter ainsi une approche à la fois plus concrète et plus naïve, en allant des images aux thèses, en prenant pour point de départ l'image elle-même et en tenant compte des particularités de la situation ou de l'expérience qu'elle évoque, pour déterminer quelle thèse

10. En ce sens, il n'est pas indifférent que le passage le plus marquant se trouve dans une lettre aux habitants de Corinthe, où des jeux importants auxquels Paul assista peut-être se tenaient tous les deux ans. Voir O. BRONEER, « The Apostle Paul and the Isthmian Games » p. 2-31 dans *The Biblical Archaeologist*, 25, 1962.

11. Les philosophes anciens, et notamment les stoïciens, étaient eux-mêmes des sportifs (Platon était lutteur, et participa peut-être aux jeux isthmiques : Diogène Laërce, *Vie des philosophes illustres*, III, 4 ; Cléanthe faisait du pugilat : *ibid.*, VII, 168 ; Chrysippe était coureur de fond : *ibid.*, VII, 179 ; Sénèque pratiquait la course à pied : *Lettres à Lucilius*, 83, 3-5) et appliquaient fréquemment des images sportives à des thèmes moraux et spirituels (voir V. C. PFITZNER, *op. cit.* chap. 2). Parmi les textes stoïciens qui utilisent l'image de la course, voir MARC-AURÈLE, *Pensées*, 4, 18 ; SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, 109, 6.

12. Voir V. C. PFITZNER, *op. cit.*, chap. 3.

« Courez pour gagner »

elle constitue alors. Autrement dit, nous voudrions esquisser une version « paulino-sportive » de ces « paris interprétatifs » qu'on est parfois amené à faire en rencontrant ce genre d'image dans des textes à dominante philosophique ou sapientielle où leur présence peut de prime abord étonner : postulant que l'image du coureur fut soigneusement sélectionnée par un rédacteur qui savait de quoi il parlait et qu'elle mérite en tant que telle un décryptage attentif, nous la prendrons au sérieux en lui donnant le statut de « modèle ».

L'opération comporte ses risques. Il faut d'abord garder conscience que, comme on disait au XVII^e siècle, toute comparaison « cloche » inévitablement, c'est-à-dire possède des limites puisqu'elle rapproche, au nom de leurs points communs, des éléments par ailleurs dissemblables¹³. Paul lui-même signale une de ces limites en distinguant les deux couronnes. Il est aisé d'en trouver d'autres : la compétition des jeux désigne un unique vainqueur alors que nous savons qu'il y aura de nombreux lauréats à la course du salut¹⁴, le coureur sait où s'achève l'épreuve dans laquelle il est engagé alors que nul ne connaît le jour et l'heure, etc. En second lieu, notre démarche conduit à abstraire provisoirement les comparaisons de leur contexte, si bien qu'il faudrait, pour valider de façon minimale notre interprétation, contrôler ses résultats *a posteriori* en vérifiant qu'ils ne contredisent pas les schémas centraux de la pensée paulinienne.

Décryptage

Dans l'optique choisie, on distinguera trois niveaux de lecture, compatibles entre eux : au niveau général, on considère que dans les textes pauliniens où apparaît la métaphore de la course, l'essentiel est la référence au « sport », sans s'interroger davantage sur la nature de ce sport ; à un niveau intermédiaire – que je n'envisagerai pas faute de place – on insisterait sur le fait qu'il ne s'agit pas de n'importe quel « sport », mais « d'athlétisme » au sens moderne de l'expression, c'est-à-dire d'une pratique sportive spécifique (on n'y a pas, par exemple, de contact physique avec l'adversaire) ; à un niveau particulier enfin, on lit ces textes en prenant en compte le type de course dont ils parlent.

13. En l'absence de ces dissemblances, on n'a plus affaire à une comparaison (« a est comme b ») mais à une tautologie : « a est comme a ».

14. Voir par exemple, en contexte « sportif », *1 Timothée*, 4, 10.

THÈME _____ **Denis Moreau**

Le niveau général identifie dans ces textes, pour les appliquer à la vie spirituelle ou à l'élucidation de la condition chrétienne, des significations qu'il partage avec la plupart des activités sportives et qu'on retrouverait *mutatis mutandis* dans les passages des épîtres pauliniennes évoquant d'autres sports¹⁵ : pédagogiquement parlant, la référence à la pratique sportive suggère comment demeurent acceptables des énoncés importants de la foi chrétienne, devenus en eux-mêmes difficilement audibles pour la majorité de nos contemporains, par exemple l'idée que toute douleur n'est pas forcément « mauvaise », inutile ou insensée, qu'il y a dans certains cas une puissance et une justification propres du sacrifice ou de la peine ; le sport suppose des comportements et des attitudes (visée d'un but, nécessité d'entraînements sérieux et réguliers qui font passer par des moments pénibles, acceptation de l'épreuve) qu'on retrouve dans la vie spirituelle et qui fournissent des termes de comparaison pour expliciter l'idéal chrétien ; il véhicule des valeurs positives, exige et développe des vertus (patience, courage, espérance) ; il interdit toute compréhension durement dualiste de la condition humaine et met donc en avant notre condition incarnée, etc. Dans la lignée d'une riche tradition patristique¹⁶, le pape Jean-Paul II, qui savait ce dont il était question quand il parlait de ce sport dont il soulignait la « dimension spirituelle »¹⁷, a plusieurs fois commenté en ce sens *1 Corinthiens* 9, 24 et sq. Ce fut par exemple le cas dans une homélie prononcée en 1984 lors de la messe pour le Jubilé des sportifs et qui évoquait d'étonnante façon – si du moins on prend le texte au sérieux – le développement d'une « théologie du sport » :

« [Paul] n'a pas hésité à inclure le sport parmi les *valeurs humaines* qui lui servaient de point d'appui et de référence pour le dialogue avec les hommes de son temps. Il a reconnu de ce fait la fondamentale *validité du sport*, considéré non seulement comme terme de comparaison pour expliquer un idéal éthique et ascétique supérieur, mais aussi dans sa réalité intrinsèque de coefficient pour la *formation de l'homme* et de composante de sa culture et de sa civilisation. Ainsi saint Paul, continuant l'enseignement de Jésus, a fixé l'attitude

15. Les sports de combat dans les textes déjà signalés ; la gymnastique en *1 Timothée*, 4, 7-8.

16. Voir la synthèse de Ch. KANNENGISSER, « Une leçon d'athlétisme. Saint Paul commenté par les Pères » p. 22-35 dans *Christus*, 85, 1975.

17. JEAN-PAUL II, *Discours au congrès (...) le visage et l'âme du sport* (29 octobre 2000, DC n° 2237, 3 décembre 2000, p. 1010).

« *Courez pour gagner* »

chrétienne devant cette expression des facultés naturelles de l'homme [...] attitude qui est faite non pas de refus ou de fuite, mais de respect, d'estime et même de rachat et d'élévation ; en un mot, de rédemption [...] dans *1 Corinthiens* 9, saint Paul souligne [...] la dimension intérieure et spirituelle du sport : "tout athlète est tempérant en toutes choses" (*1 Corinthiens* 9, 25). C'est là une reconnaissance de la bonne dose d'équilibre, d'autodiscipline, de sobriété et donc en définitive de *vertu*, impliquée dans la pratique du sport. Pour être un bon sportif, l'honnêteté avec soi-même et avec les autres, la loyauté, la force morale davantage encore que la force physique, la persévérance, l'esprit de collaboration, la sociabilité, la magnanimité, la générosité, la largeur d'esprit et de cœur, la capacité de vivre avec les autres et de partager sont indispensables : ce sont toutes des exigences d'ordre moral. [...] Nous trouvons (en *1 Corinthiens* 9, 25) les éléments pour tracer non seulement une *anthropologie*, mais une *éthique* du sport, et aussi une *théologie* qui en mette toute la valeur en relief. Le sport est avant tout *valorisation du corps*, effort pour parvenir à la meilleure condition physique, avec de notables conséquences de gratification psychologique. Par la foi chrétienne, nous savons que la personne humaine, par le baptême, dans sa totalité et son intégralité d'âme et de corps, devient temple de l'Esprit saint (*1 Corinthiens* 6, 19). Le sport est *combat*, compétition pour s'adjuger une couronne, une coupe, un titre, un championnat. Mais par la foi chrétienne nous savons qu'une valeur plus grande s'attache à la « couronne incorruptible » de la vie éternelle, qui est reçue de Dieu comme un don mais qui est aussi le terme d'une conquête quotidienne dans l'exercice de la vertu. Et s'il existe une émulation, vraiment importante, toujours selon saint Paul, c'est celle-là : « Aspirez aux dons les meilleurs » (*1 Corinthiens* 12, 31) [...] « Le sport est joie de vivre, jeu, fête et comme tel il doit être valorisé et peut être racheté aujourd'hui des excès du professionnalisme, par la récupération de sa gratuité [...] comme expression de la *richesse de l'être*, bien plus valable et appréciable que l'*avoir*.¹⁸ »

Pour atteindre le dernier des trois niveaux que nous avons distingués, il faut tenter de préciser si Paul pense à un type de course

18. JEAN-PAUL II, *Homélie pour la messe du Jubilé des sportifs*, 12 avril 1984, DC n° 1875, p. 558-559, c'est l'article qui souligne. Voir aussi *Homélie pour la messe du Jubilé des sportifs*, 20 octobre 2000, DC n° 2237, 3 décembre 2000, p. 1011-1012.

THÈME _____ **Denis Moreau**

particulier. Se basant sur la « tension » (l'*epekteinomenos*) de *Philippiens* 3, 13-14, certains ont suggéré qu'il s'agit des épreuves de « sprint » disputées aux jeux¹⁹, ce qui conduit à faire de cette « tension », c'est-à-dire de la brève, brutale et homogène explosion d'énergie du sprinter concentré sur les quelques secondes de sa course et obnubilé par le but qu'il aperçoit, les axes dominant dans le décryptage de cette image. La présence d'une épreuve d'endurance lors des jeux²⁰, l'idée récurrente que la course dont il est question se déploie dans la longue durée d'une vie, l'insistance paulinienne sur l'*hupomonè*-endurance, et enfin l'expérience que Paul avait inévitablement, au moins en tant que marcheur, des efforts physiques au long cours, permettent d'envisager que la « course » en question soit plutôt ce que nous appellerions aujourd'hui une course de fond²¹. Et si ce sont les caractéristiques propres de cette pratique sportive qui justifient son choix comme élément de la comparaison et véhiculent des significations particulières, il faut pour interpréter les textes pauliniens prendre pour point de départ les particularités de l'expérience qu'ils évoquent, c'est-à-dire étudier les témoignages de coureurs d'endurance ouverts à la dimension spirituelle de leur sport²², ou mieux encore, pratiquer soi-même la course d'endurance²³.

Le lecteur de *Communio* pratiquant ce type d'effort trouvera donc tout d'abord confirmation de choses dont il se doute déjà : progression et réussite supposent régularité, méticulosité, organisation de l'entraî-

19. Des courses de un ou deux stades, environ 190 ou 380 m. Voir par exemple C. KANNENGISSER, *op. cit.*, p. 23 et R. METZNER « Paulus und der Wettkampf; Die Rolle des Sports in Leben und Verkündigung des Apostels (*1 Corinthiens* 9, 24-27; *Philippiens* 3, 12-16) », p. 565-583 dans *New Testament Studies*, 2000, 46, p. 577-578.

20. Le *dolichos*, dont la longueur semble avoir varié, mais qui pouvait aller jusqu'à près de 5000 m.

21. H. A. HARRIS, *Greek Athletes and Athletics*, Londres, Hutchison, 1964, p. 129-136 juge probable que Paul ait pratiqué la course de fond à Tarse, où avaient lieu des compétitions d'athlétisme : c'est au mieux une conjecture, en tout état de cause impossible à étayer.

22. Ils sont rares, au moins en langue française. Voir toutefois les ouvrages du Père René PICHON (ancien coureur de cross et 5 000 m.) *La course de ma vie*, Paris, Éd. du Cerf, 1992 et *Le sport et la foi*, Paris, Éd. du Cerf, 1981 ; et les chroniques du Père Hervé Goarant (coureur d'ultra-endurance) pour *Ultra-fondus magazine*.

23. C'est, de façon modeste, le cas de l'auteur du présent article.

« *Courez pour gagner* »

nement ; on n'obtient pas de succès sans être passé par un moment d'ascèse²⁴ et quelques privations ; chacun possède des limites déterminant les buts qu'il peut raisonnablement chercher à atteindre, en proscrivant d'autres dont la poursuite mènerait à coup sûr à l'échec. Il constatera que l'avancée se fait dans la monotonie, l'humble et patiente accumulation d'actes banals, répétitifs, de peu enthousiasmante apparence – le pied devant l'autre et l'oraison jaculatoire –, la séance de fractionné et la prière à heures fixes – et que ce type d'activité est néanmoins source de joie quand on s'y adonne.

Il apprendra que tout ne dépend pas de lui, qu'aussi rigoureuse qu'ait été sa préparation et méticuleuse sa planification de la course, quelque chose lui échappe au jour de l'épreuve, non seulement en raison des facteurs extérieurs (conditions atmosphériques) sur lesquels nous n'avons pas de prise, mais aussi parce que la course d'endurance est une longue confrontation avec nos propres limites et nos inévitables insuffisances, bref avec ce que nous sommes, et qui ne coïncide pas avec ce que nous souhaiterions être. Le combat pour réussir notre course nous situe ainsi dans un entre-deux : il n'est ni la soumission passive à une nécessité souveraine dont nous serions les jouets, ni l'affirmation orgueilleuse²⁵ et pélagienne d'une maîtrise complète de notre cheminement.

Dans cette expérience de la limitation et de la vulnérabilité, particulièrement frappante lors d'un marathon lorsqu'on rencontre le « mur », cet état d'épuisement qui survient dans le dernier quart de la course, il affrontera, à l'état pur, la tentation du renoncement et de l'abdication. Et si, « terrassé mais non achevé » (2 Corinthiens 4, 9), il trouve ce second souffle qui permet de continuer malgré tout, il concevra que notre faiblesse même peut être le lieu du déploiement d'une forme de puissance (2 Corinthiens 12, 9-10).

Il comprendra que si la course (du salut) demeure en dernier recours une affaire individuelle, elle se déploie également tout entière dans une dimension communautaire qui n'a rien d'inessentiel. La remarque vaut par exemple pour l'utilité des conseils reçus de « ceux qui savent » – les entraîneurs et les vétérans – et peuvent donc diriger le coureur mieux qu'il ne le ferait lui-même ;

24. H. GOARANT est également l'auteur d'un travail de théologie spirituelle (encore inédit) intitulé *Ascèse et entraînement du coureur de fond, pour une spiritualité de la course à pied*.

25. C'est une des attitudes que Paul reproche aux Corinthiens : 1 Corinthiens 4, 6, 18, 19 ; 5, 2 ; 8, 1 ; 13, 4.

THÈME Denis Moreau

pour cette joie, si frappante au départ des épreuves populaires, qu'engendre le fait d'être rassemblés dans la course ; et pour l'étonnante efficacité des secours procurés par ces petits gestes ou mots de solidarité et d'encouragement que les coureurs partagent quand s'installent la fatigue et la peine.

Il découvrira aussi qu'en endurance l'effort fourni n'est pas homogène, la durée où s'inscrit cet effort n'est pas un flux continu d'instantanés tous semblables, une course est scandée par des variations qualitatives et des moments remarquables, qui par conséquent réclament, ou prohibent, des comportements particuliers.

Il apprendra donc à se méfier des départs impétueux et de l'ivresse enthousiaste des commencements, de l'assurance de la « belle-âme » estimant que prendre une décision suffit à garantir son efficacité, comme ce fut le cas des fils d'Israël tels qu'ils sont présentés en *1 Corinthiens* 10, 1-6 ; il saura qu'un départ trop rapide débouche immanquablement sur un échec, et que les moyens de déployer la décision dans la durée comptent autant sinon plus que la décision elle-même.

Il se rendra compte que la spontanéité est mauvaise conseillère, que l'essentiel d'une course réussie se passe sur un rythme qui n'est pas celui que l'inspiration du moment nous dicterait d'adopter : il faut savoir se freiner au début, lorsqu'on possède pourtant l'envie, et en apparence les moyens, d'aller vite, et se forcer à la fin, quand il devient pénible de conserver l'allure choisie.

Il réalisera que la course idéale se fait en *negative split*, c'est-à-dire en courant la seconde moitié de l'épreuve légèrement plus vite que la première, et il y puisera l'espoir d'avoir encore de belles et d'importantes choses à accomplir, passé le mitan de sa vie.

Il découvrira comment à la fin du parcours et aux derniers instants de la course, tout ce qui a été accompli auparavant peut se trouver remis en question. En ces moments décisifs où on ne peut plus tricher parce qu'on n'a plus les moyens de faire le beau et de jouer à être autre chose que soi-même, des efforts énormes, disproportionnés deviennent nécessaires pour poser simplement un pied devant l'autre, accomplir des gestes qui apparaissaient banals et insignifiants à tout autre moment de l'avancée. Mieux que les journalistes et les sédentaires, il comprendra alors la rage de *bien finir malgré tout* qui, dans les premiers mois de 2005, animait le vieux pape polonais qui fut sportif avant d'être malade et épuisé, et ses derniers combats maladroits, dérisoires et douloureux pour s'acquitter de ces petites choses tant de fois répétées : agiter la main à la

« Courez pour gagner »

fenêtre, esquisser un signe de connivence. Le vieux pape achevait sa course comme on termine un marathon²⁶.

Ces derniers moments de la course lui procureront également une expérience de ce qu'on a parfois appelé la « création continuée », et lui conféreront par conséquent une conscience plus aiguë de sa dépendance et de sa fragilité. Quand l'épuisement guette et qu'avancer devient difficile, un pas n'implique plus l'autre, on se dit au contraire de chaque foulée qu'elle pourrait bien être la dernière avant l'effondrement. La continuité qui relie les instants de la vie ordinaire est alors comme cassée, il ne va plus *de soi* que le moment présent soit solidaire de ceux qui le suivront. Apparaît alors qu'il ne va pas davantage de soi que nous persistions dans l'être, que la continuation de nos existences est équivalente au miracle d'une (re)création perpétuelle et que cela « ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de la miséricorde de Dieu » (*Romains 9, 1*)²⁷.

Enfin il connaîtra, parfois, l'expérience de l'extase du coureur de fond²⁸. Ceux qui l'ont vécue savent ce dont il s'agit, il sera difficile de la décrire aux autres²⁹: c'est un état de plénitude et de facilité, une sensation de puissance et de légèreté, le sentiment que les problèmes et les limites inhérents à la condition incarnée disparaissent non parce que la dimension matérielle de notre existence s'estompe, mais parce qu'on atteint une dimension de corporéité supérieure, esprit et matière se trouvant parfaitement harmonisés en corps spirituel, éclatant, parachevé et euphorique. Dans ces moments d'exception que procure l'effort d'endurance, le coureur trouvera

26. Voir P. BONNARD, *L'Épître de saint Paul aux Philippiens*, Neuchatel, Delachaux et Niestlé, 1950, qui voit dans *Philippiens*, 3, 13 une « allusion au moment décisif de la course où l'athlète (...) rassemble ses dernières forces ».

27. Voir JEAN-PAUL II, *Discours aux participants au championnat du monde d'athlétisme*, 3 sept, 1987, DC n° 1949, 1^{er} novembre 1987, p. 990-991 : « Le sport (...) révèle la merveilleuse structure de ma personne humaine créée par Dieu comme être spirituel, une unité de corps et d'esprit. L'activité sportive peut aider tout homme et toute femme à se souvenir de ce moment où Dieu créateur a donné son origine à la personne humaine (...) "Puis le Seigneur Dieu forma l'homme à partir de la poussière de la terre, et il souffla dans ses narines le souffle de vie" (*Genèse 2, 7*) ».

28. Physiologiquement, elle correspond à une production d'endorphines dont la fonction est de masquer la douleur et qui peut, dans certaines circonstances, susciter un état d'euphorie.

29. Voir la tentative de description de R. PICHON, *La course de ma vie*, p. 44-45 et 63.

THÈME _____ Denis Moreau

donc comme une jouissance anticipée du corps de gloire que la foi nous promet pour l'autre vie (*Philippiens* 3, 21 ; *1 Corinthiens* 15, 35-53), une puissante motivation pour réussir la course qui nous mènera à cet état (peut-être le prix évoqué en *Philippiens* 3, 12) et des éléments qui donnent tout son sens à la proclamation de la foi en la « résurrection de la chair ».

Alors le lecteur de *Communio* se dira peut-être que saint Paul a décidément bien choisi son image, et qu'on devrait prendre au sérieux l'idée d'une théologie du sport.

Outre celle que nous ajouterons pour achever cet article, les raisons poussant le lecteur de *Communio* qui en a la possibilité à pratiquer la course à pied ne manquent donc pas : avoir la santé pour courir 10 km ou plus offre tout d'abord une belle occasion de rendre grâce pour ce corps qui glorifie Dieu (*1 Corinthiens* 6, 20) ; on applique ce faisant les sages recommandations du *Catéchisme de l'Église catholique* sur le respect de la santé et la détente convenable de l'esprit et du corps (§ 2185 et 2288 sq.) ; ce type d'exercice place dans des situations privilégiées où se présentent de manière abstraite, comme filtrés, des éléments et des concepts importants du christianisme plus difficiles à repérer dans leur pureté au cours de la vie ordinaire ; la structure d'une course d'endurance modélise certains aspects du déroulement d'une vie chrétienne ; la pratique de la course contribue non seulement à illustrer la Révélation, mais constitue peut-être aussi un lieu de révélation à part entière³⁰ ; tout cela enfin, et la circulation qui s'opère ici entre la pratique et la théorie, ce mouvement de va-et-vient, et même de compénétration, entre d'une part la course (exercice physique) qui contribue à présenter et clarifier des idées et d'autre part ces idées dont la méditation (exercice spirituel) enrichit la pratique de la course, tout cela donc peut faire³¹ de cette pratique sportive une mise en situation de réflexion puissante sur l'expérience de la foi, dont il n'est pas interdit d'espérer de réels bénéfices spirituels.

30. En ce sens, prolongeant ce qui a seulement été esquissé ici, on pourrait essayer de montrer que la théologie de saint Paul est, en partie au moins, tributaire de son expérience sportive.

31. « Peut », car il s'agit là d'une possibilité et non d'une nécessité d'essence, la course demeurant bien sûr envisageable en tant qu'exercice physique purement immanent : nous ne prétendons pas que la dimension religieuse soit inévitablement présente dans toute pratique de la course de fond, ni que tous les coureurs soient des chrétiens qui s'ignorent.

Perspectives

Il est devenu difficile d'annoncer la Bonne Nouvelle dans des sociétés occidentales et industrialisées de moins en moins réceptives à la Parole de Dieu, de plus en plus étrangères aux textes et aux catégories dans lesquels cette Parole se présente.

En occident, la pratique de la course à pied d'endurance est un des phénomènes de société marquants de ces trente dernières années : on compte par exemple plus de sept millions de *joggers* réguliers en France où des dizaines de courses sur route à destination des sportifs amateurs sont organisées chaque week-end, les marathons des grandes villes sont désormais des événements au retentissement planétaire qui attirent des foules considérables.

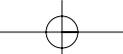
L'occident est déchristianisé, mais il court.

Les textes pauliniens sur lesquels nous avons réfléchi représentent donc un point de contact immédiat – ils ne sont pas si nombreux – entre l'Écriture et une pratique caractéristique de notre temps. Ils suggèrent en tant que tels de réelles possibilités apologétiques, pastorales et pédagogiques. On pourrait dans cette optique envisager de rendre l'Église visible dans les rassemblements de course à pied où elle a manifestement une opportunité de se faire entendre. Cela passerait par la constitution d'équipes paroissiales, diocésaines, etc. lors des grands marathons et dans d'autres courses importantes, où les catholiques coureurs n'hésiteraient pas à se montrer, en portant par exemple des maillots proclamant la présence « de l'Esprit saint dans un corps sain » (*1 Corinthiens* 6, 19-20).

L'Église va à la rencontre du monde. Elle peut le faire de bien des façons, et par exemple en courant, « afin que la parole du Seigneur poursuive sa course » (*2 Thessaloniens* 3, 1 ; *Psaume* 147, 15) portée par la nôtre³².

Denis Moreau, né en 1967, marié, 4 enfants, pratique en amateur la course à pied d'endurance. Ancien élève de l'ENS ; agrégé de philosophie, il est maître de conférences en philosophie à l'Université de Nantes et membre de l'IUF. Principales publications : « Deux contenus, la polémique entre Antoine Arnauld et Nicolas Malebranche », Paris, Vrin 1999... Traduction de la *Somme contre les Gentils* de Thomas d'Aquin, Paris, GF 1999. Édition et Traduction de Textes philosophiques d'Antoine Arnauld, Paris, PUF, collection *Epiméthée* 2001.

32. Je remercie les chrétiens et les coureurs (souvent les deux à la fois) qui m'ont aidé à écrire cet article.



Communio, n° XXXI, 2 – mars-avril 2006

Albert-Marie de MONLÉON

Commentaire de la parabole du Bon Samaritain

Luc 10, 29-37

LE Pape Jean-Paul II, le dimanche 18 août 2002, lors de la cérémonie de béatification de quatre témoins de l'Amour miséricordieux au parc Blonia à Cracovie, a affirmé que par le témoignage de sœur Faustine « *c'était comme si le Christ était entré à notre époque pour indiquer clairement la source du réconfort et de l'espérance qui se trouvent dans l'éternelle miséricorde de Dieu* ». Miséricorde qui seule peut apporter paix et consolation aux souffrances de l'humanité du nouveau millénaire.

Or, Jésus nous propose dans l'Évangile, une parabole de la Miséricorde en actes. Parabole particulièrement riche d'enseignements qui nous permettront d'être dans l'Église témoins et missionnaires de Miséricorde pour notre temps. Cette parabole est la parabole du Bon Samaritain en *Luc 10, 29-37*. Aussi je vous en propose un commentaire comme une incitation à vivre et témoigner de la Miséricorde.

Le contexte est celui-ci : un légiste, un homme adonné à l'étude et l'enseignement de la Loi demande au Seigneur quel est le plus grand commandement. C'était une question classique et importante et Jésus répond : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même.* » Et lui, voulant se justifier dit à Jésus : « *Et qui est mon prochain ?* »

SIGNETS Albert-Marie de Monléon

Jésus reprit¹ (Je vous lis la parabole où tous les détails comptent) :
« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu de brigands qui après l'avoir dépouillé et roué de coups s'en allèrent le laissant à demi mort. Un prêtre vint à descendre par ce chemin-là, il le vit et passa à l'opposé. Pareillement, un Lévite, survenant en ce lieu, le vit et passa à l'opposé. Mais un Samaritain qui était en chemin arriva près de lui, le voit et fut remué jusqu'aux entrailles. Il s'approche, bande ses blessures y versant huile et vin, puis le chargea sur sa propre monture, le mena à l'hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôtelier en disant : "Prends soin de lui et ce que tu auras dépensé, je te le rendrai, moi, lors de mon retour." Lequel de ces trois, à ton avis, est devenu le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? Il dit : "Celui-là qui a fait miséricorde envers lui." Et Jésus lui dit : "Va, toi aussi, fais de même." »

C'est un passage de l'Évangile très riche d'enseignements. Je vous en proposerai trois niveaux de lecture.

Un premier niveau, une première signification importante est la réponse de Jésus à la question, « qui est mon prochain ? », question fondamentale pour nous car c'est dans sa réponse que nous saurons ce qu'est la Miséricorde et que nous saurons faire miséricorde.

« Lequel de ces trois, à ton avis, est devenu le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? ». Jésus, comme souvent dans l'Évangile, répond en déplaçant la problématique : non pas qui est mon prochain ? Mais qui s'est fait le prochain de l'homme blessé ? Spontanément, nous pensons que le prochain du Samaritain, c'est l'homme tombé aux mains des brigands. Or, Jésus demande de se placer du point de vue de l'homme en détresse, dont le prochain est celui qui s'est approché de lui, le Samaritain qui en a eu compassion. Par conséquent, à la question, « qui est mon prochain, qui dois-je considérer comme proche ? », Jésus répond en renversant la perspective. Mon prochain, c'est celui qui se fait proche, celui qui fait miséricorde. Le prochain n'est pas d'abord celui que nous considérons comme notre proche, mais celui que nous laissons s'approcher de nous. La parabole prend d'autant plus de force que dans le

1. Je suis pour l'essentiel la traduction de sœur Jeanne d'Arc, *Évangile selon Luc*, Les Belles Lettres-DDB, Paris, 1986.

La parabole du Bon Samaritain

contexte d'alors, pour les auditeurs de Jésus, le prochain c'était d'abord un membre du Peuple juif, à l'exclusion de l'étranger.

Donc, l'enseignement de Jésus au légiste est le suivant : tu cherches, tu désires savoir qui est ton prochain ! Eh bien, retourne la perspective : considère comme ton prochain celui qui s'approche de toi pour te secourir. Autrement dit, considère-toi comme celui qui a besoin de miséricorde et qui est approché avec compassion par ton ennemi. Tu cherches le prochain pour mettre en pratique la Loi d'amour, eh bien, regarde celui dont tu as besoin pour te secourir ; accepte ta faiblesse et non ta justice, ton dénuement et non ton pouvoir, ton étrangeté et non ta position sociale.

Jésus dit ensuite au légiste : « *fais de même* ». Mais quoi ? Fais de même comme le Samaritain, approche-toi pour secourir, ou bien comme le pauvre tombé entre les mains des brigands, accepte celui qui s'approche de toi ? Probablement les deux.

- Accepte comme prochain celui qui se rapproche de toi.
- Rapproche-toi du pauvre, rends-toi son prochain. Rends-toi prochain du malheureux.

Ainsi, tel est l'enseignement fondamental de la parabole, le premier niveau de lecture. Il est possible d'ailleurs que Jésus soit parti d'un fait divers de l'époque, car la route qui descendait de Jérusalem à Jéricho était assez périlleuse. Située dans le désert elle était vraiment propice à tous les guet-apens.

Il est à noter aussi que le Samaritain qui est en voyage n'est pas dans la meilleure situation pour s'occuper de quelqu'un. Or, il prend du temps, donne non seulement de son dévouement, mais de son argent, promet de revenir, donne toute son attention à cet homme. Il convient enfin de relever ici un aspect important de l'enseignement de Jésus. En réponse à une question décisive, souvent débattue à l'époque, qui agitait les maîtres en Israël et qui était source de controverses sans fin, Jésus répond par une parabole où le protagoniste principal, le Samaritain ne dit rien mais agit en s'investissant complètement. Ce qui est bien dans l'esprit du prophétisme biblique.

Voilà pour un premier niveau de lecture de la parabole nous invitant nous aussi « à faire de même ».

Un deuxième niveau de lecture vient de la tradition chrétienne et cette tradition est probablement très ancienne. Pour ce

SIGNETS _____ *Albert-Marie de Monléon*

deuxième niveau de lecture, je vais m'appuyer sur les Pères de l'Église : leur interprétation de ce passage est constante et elle se retrouve transmise dans les verrières des cathédrales, notamment dans les admirables vitraux de Chartres, Sens ou Bourges².

« *Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho.* »

Origène, au début du III^e siècle, commente : « *Dans l'Écriture, nous rencontrons souvent Jéricho comme la figure de ce monde. Par exemple, lorsque l'Évangile nous dit : "Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho et il tomba sur des bandits, cet homme c'est évidemment la figure d'Adam, chassé du paradis et exilé dans ce monde³".* »

Pour Origène et les Pères, cette parabole est une illustration de toute l'histoire du Salut. Les bandits qui dépouillent l'homme et le laissent à demi-mort sont les démons, qui ont dépouillé l'homme de son incorruptibilité. Le dépouillement de la nature humaine renvoie à la Genèse « *ils virent qu'ils étaient nus* » (Genèse 3, 7). L'homme qui descend est Adam qui pérégrine loin de la Jérusalem d'En-Haut, la Cité de Dieu ; il n'est plus concitoyen des saints et est déchu de sa splendeur première.

Il s'est détourné de la Cité sainte, sa patrie, il a quitté la maison de son père pour aller vers un pays lointain qui n'était pas celui que Dieu lui montrait. Il a quitté le Jardin de délices pour une terre aride, un désert sans eaux, il a abandonné la ville sur la montagne, dans la lumière, pour la vallée de l'ombre de la mort.

« *À demi mort.* » Pourquoi ? Saint Grégoire de Nysse l'interprète ainsi : parce que la mort n'a atteint que « *la moitié de notre nature puisque notre âme est restée immortelle* ». Selon d'autres Pères, c'est l'image de Dieu en l'homme qui n'a pas été complètement détruite par le péché. Voici ce que dit Grégoire de Nysse : « *Qui est mon prochain ? Le Verbe lui expose sous forme d'un récit toute l'économie de la miséricorde : Il raconte la descente de l'homme, l'embuscade des brigands, l'enlèvement du vêtement incorruptible, les blessures du péché, l'envahissement par la mort de la moitié de notre nature puisque notre âme est restée immortelle⁴.* »

2. Voir Colette MANHES, J.-P. DEREMBLE, *Le vitrail du Bon Samaritain*, Chartres, Sens, Bourges, Le Centurion, Paris, 1987, voir note 11.

3. ORIGÈNE, *Homélie sur Josué* 6, 4, Sources Chrétiennes 71, Éd. du Cerf, Paris, 2000, p. 188.

4. Cité dans J. R. BOUCHET, *Lectionnaire pour les dimanches et pour les fêtes*, Éd. du Cerf, Paris, 1994, p. 358.

La parabole du Bon Samaritain

Pour Bède le Vénérable, dont les propos sont cités par saint Thomas lorsqu'il traite des conséquences du péché dans la *Somme théologique*, l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, qui est dépouillé et roué de coups par les brigands, signifie le genre humain « dépouillé des dons de la grâce et blessé dans ceux de la nature »⁵.

« Un prêtre vint à descendre par ce chemin-là »... « Pareillement un lévite, survenant en ce lieu, le vit et passa à l'opposé. »

Ici, il ne faut pas, dans une perspective anticléricale moderne, comprendre prêtre comme « Monsieur l'Abbé » ; nous n'avons pas, pour l'Ancien Testament, de termes qui désigneraient exactement les ministres du Temple. Certaines Bibles protestantes traduisent : « les sacrificateurs » ; en effet, les prêtres dans l'Ancien Testament étaient ceux qui étaient chargés du service du Temple, des offrandes, du culte, des sacrifices.

Quant aux Lévites, ils étaient chargés des objets du culte, de l'entretien du Temple, à commencer par l'objet qui était le plus important : l'Arche. Leur deuxième rôle, extrêmement important, consistait à enseigner la Torah, le chemin de Dieu, l'enseignement du Seigneur à son peuple (voir *Deutéronome* 33, 10). Ce n'est pas seulement un manque de charité de leur part, même si c'est très réel, mais c'est aussi que, comme ministres du Temple, prêtres et lévites n'avaient pas le droit de se souiller au contact d'un mort. L'interprétation des Pères sur ce passage est symbolique. Ils insistent sur le fait que ni les sacrifices du Temple, ni le Temple lui-même, ni les objets du culte, l'Arche, etc. ne peuvent sauver l'homme tombé dans le péché. Comme le dit la *Lettre aux Hébreux*, la Torah elle-même ne peut le conduire à la plénitude de la vie : « La Loi est absolument impuissante avec ses sacrifices, toujours les mêmes que l'on offre perpétuellement d'année en année, à rendre parfaits ceux qui s'approchent de Dieu » (*Hébreux* 10, 1). Ce n'est pas « ce sanctuaire fait de mains d'homme » (9, 24) qui peut sauver l'homme. Et la Loi elle-même est impuissante à sauver car, comme dit saint Paul, « par l'observance de la Loi aucun homme ne sera justifié devant lui » (*Psaumes* 143, 2). « La loi ne fait que donner la connaissance du péché » (*Romains* 3, 19b-20 ; *Galates* 2 et 3). Non que la Loi soit mauvaise ou inutile, elle révèle le péché, mais ne permet pas

5. *Expoliatur gratis et vulneratur in naturalibus* *Somme théologique*, I-II, 85, 1, s.c.

SIGNETS Albert-Marie de Monléon

d'entrer dans la gratuité du Salut par la foi. Elle ne peut pas nous sauver du péché, mais en nous le révélant, elle nous ouvre au besoin de la Miséricorde, *elle nous met dans la disposition d'accueillir le Salut* de Dieu. Au XII^e siècle, un texte attribué à Hugues de Saint Victor fait un pas de plus et son interprétation nous oriente pour mieux comprendre la suite de la parabole. Il écrit : *« le prêtre et le lévite, voyant l'homme dépouillé et blessé, passèrent leur chemin, ils représentent les anciens pères qui passèrent l'existence présente en vivant saintement, mais ne purent guérir "qu'à peine" le genre humain, blessé par le péché. »*⁶

Jusqu'ici cette parabole de Jésus nous présente une grande fresque, un résumé de l'Histoire du Salut, du moins de ses premières étapes. La parabole est l'illustration du « mystère d'iniquité » qui traverse toute l'histoire humaine, dépouillant et blessant l'homme, et appelant le déploiement de la Miséricorde divine. Ce mystère d'iniquité, selon les paroles de Jean-Paul II, a été particulièrement à l'œuvre au cours du XX^e siècle et il « continue de marquer la réalité du monde » (18 août 2002, n. 3).

Mais la parabole n'est pas terminée et nous devons nous interroger sur la personne du Samaritain. Qui est ce Samaritain qui porte secours à l'homme tombé aux mains des brigands, le guérit avec l'huile et le vin, le conduit à l'aubergiste ? De qui ce Samaritain est-il la figure ? Pour la tradition patristique, unanime, comme dans les vitraux de Chartres, Sens et Bourges, le Samaritain est clairement la figure de Jésus Sauveur. Les Pères ont une interprétation christologique à peu près exclusive de la parabole. Jésus d'ailleurs dans l'*Évangile selon saint Jean* ne récusé pas d'être appelé Samaritain. En *Jean* 8, 48-49a, il est en effet écrit : *« Les Juifs répliquèrent à Jésus : « n'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et qu'un démon te possède ? » Jésus répondit : « Je ne suis pas un possédé, mais j'honore mon Père. »* Jésus ne rejette pas le fait d'avoir été nommé Samaritain, mais celui d'être possédé. Jésus est le bon Samaritain. Il est le bon Pasteur qui ne vient pas comme les voleurs « égorger et détruire » mais donner la vie en abondance.

6. *Allégories du Nouveau Testament*, IV, 12, P.L. 175, col 815 (ma traduction).

La parabole du Bon Samaritain

« *Le voit et fut remué jusqu'aux entrailles.* » C'est l'attitude même du Christ tout au long de l'Évangile, il voit de ce regard aimant qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, il est touché de compassion. Luc fait usage ici, comme nous le verrons plus loin, du vocabulaire même de la Miséricorde, vocabulaire qu'il emploie uniquement pour le Christ et pour Dieu. Ainsi Jésus par son propre exemple nous enseigne la Miséricorde. Jean-Paul II dans l'encyclique *Dieu riche en Miséricorde* écrit : « *L'homme parvient à l'amour miséricordieux de Dieu, à sa miséricorde dans la mesure où lui-même se transforme intérieurement dans l'esprit d'un tel amour envers le prochain.* » (n. 14)

« *Il le mena à l'hôtellerie.* » Dans l'interprétation des Pères, l'hôtellerie c'est l'Église, et Saint Grégoire de Nysse a cette parole magnifique : « *Jésus fait pour l'homme blessé, de sa miséricorde une hôtellerie.* » Ainsi, l'Église doit être pour l'homme la maison de la Miséricorde. L'Église est servante de la Miséricorde.

Cette interprétation du Christ Bon Samaritain que l'on trouve chez les Pères de l'Église, est, selon eux, l'interprétation fondamentale de la parabole et elle remonte, semble-t-il, à l'Église judéo-chrétienne⁷. Quant à nous, nous lisons souvent les paraboles, et celle-ci en particulier, d'abord dans leur aspect moral et même moralisant : » fais-toi prochain, rends-toi solidaire », alors qu'il faut considérer la Bonne Nouvelle d'abord dans sa dimension de Révélation, de vision divine sur l'homme et sur sa vocation, de révélation de la Vérité. Par la chute et le péché, l'homme « descend », déchoit de sa splendeur première, mais il est sauvé par Celui-là seul qui pouvait le faire, « un étranger » qui s'est rendu proche. Les Pères de l'Église lisent tout de suite le récit comme celui de l'histoire du Salut comme « *un récit de toute l'économie de la miséricorde* », comme le dit Saint Grégoire de Nysse. Et leur lecture s'applique à bien d'autres paraboles (l'enfant prodigue, les vigneronniers homicides, etc.). Les Pères développent à plaisir les autres éléments de la parabole comme autant de symboles de l'économie de la rédemption. L'huile et le vin sont tantôt les sacrements du Salut, tantôt les effets de la prédication de Jésus dont l'enseignement offre « *la douce consolation et la réprimande austère* »⁸. L'hôtellerie est l'Église, les

7. Voir *Bible chrétienne, II*, commentaires, Anne Sigier et Desclée, Paris, 1988, p. 452.

8. HUGUES DE SAINT VICTOR, *Allégories du Nouveau Testament*, id.

SIGNETS ————— **Albert-Marie de Monléon**

deux deniers donnés à l'aubergiste sont la connaissance des deux Testaments ou encore les deux commandements de l'amour de Dieu et du prochain, etc.

Selon toute cette symbolique, si le Samaritain c'est Jésus, l'hôtellerie c'est l'Église, etc. Il nous reste à nous demander qui sera l'hôtelier. Saint Irénée de Lyon nous en propose l'interprétation admirable. À propos de l'Esprit Saint qui reposait sur Jésus lors de son baptême au Jourdain il écrit :

« C'est ce même Esprit que le Seigneur, à son tour, a donné à l'Église, en envoyant des cieus le Paraclet sur toute la terre... pour que, là où nous avons un accusateur, nous ayons aussi un Défenseur. Car le Seigneur a confié à l'Esprit Saint l'homme, son propre bien, qui était tombé entre les mains des brigands, cet homme dont il a eu compassion et dont il a lui-même bandé les blessures, donnant deux deniers royaux pour que, après avoir reçu par l'Esprit l'image et l'inscription du Père et du Fils, nous fassions fructifier le denier qui nous est confié et le remettons au Seigneur ainsi multiplié.⁹ »

Après avoir soigné et sauvé, par le sang de sa Passion et l'huile de sa compassion, l'homme pécheur tombé au pouvoir des démons, Jésus le confie, après son Ascension, aux soins, à la consolation de l'Esprit Saint.

Donc, l'aubergiste à qui nous sommes confiés pour que nous remettons de nos blessures, c'est l'Esprit Saint ; Jésus ajoute : *« et ce que tu auras dépensé, je te le rendrai, moi »*. Ceci est en consonance avec ce que dit Jésus en *saint Jean* de l'Esprit Saint, *« C'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part »* (16, 14).

En réalité, le récit de cette grande fresque de l'économie de la Miséricorde divine pour l'homme se continue jusqu'à la fin des Temps, car le Bon Samaritain dit : *« Je te le rendrai, moi, [...] lors de mon retour »*, littéralement, *jusqu'à ma venue de nouveau*. Luc joue, en grec, avec diverses prépositions du verbe venir (*erchomai*), ainsi, le prêtre et le lévite « passent à l'opposé » de l'homme tombé aux mains des brigands, tandis qu'en contrepoint le Samaritain *vient auprès* de lui. Luc parle donc de la Venue à nouveau de Jésus¹⁰. Car

9. Saint IRÉNÉE, *Contre les hérésies*, III, 17,3, traduction A. Rousseau, Éd. du Cerf, Paris, 1985, p. 358

10. Il est à noter que le grec du Nouveau Testament ne parle jamais de retour mais toujours de *venue*, venue à nouveau, venue dans la gloire, etc.

La parabole du Bon Samaritain

Jésus n'est pas parti, il n'a pas quitté son Église, il lui reste présent tous les jours, mais il viendra de nouveau dans la Gloire. Et nous, comme le bon hôtelier qu'est l'Esprit Saint et avec lui, nous devons veiller, en attendant sa Venue glorieuse: *L'Esprit et l'Épouse disent: Viens!*» (*Apocalypse 22, 17*).

Jésus d'ailleurs fait allusion non seulement à sa venue, mais peut-être aussi au Jugement final. Moi, lors de ma venue à nouveau, «*je te le rendrai*». Le terme évoque la reddition des comptes au Jugement dernier (*Matthieu 16, 27; Luc 12, 59; 16, 2*). Nous avons donc dans cette parabole un déploiement magnifique de toute l'Histoire du Salut. La parabole va des origines de l'humanité jusqu'à la Parousie. Elle nous conduit de la Chute au Jugement dernier. Nous savons par sœur Faustine que l'étincelle de la Miséricorde «*s'allumera pour préparer le monde à la Venue ultime*» (*Petit Journal, 1732*). Cette Miséricorde ultime est proposée aux hommes avant l'heure redoutable de la Justice dernière où Dieu «*rendra à chacun selon sa conduite*» (*Matthieu 16, 27*). «*Mais l'Esprit et l'Épouse disent: Viens!*» pour accueillir la Miséricorde.

Pour conclure ce deuxième niveau d'interprétation, je reprends l'ensemble de la citation de Saint Grégoire de Nysse commentant ce passage :

« Jésus est devenu l'ami de celui qui était tombé aux mains des brigands. Il a guéri ses plaies avec de l'huile, du vin et des pansements [...] Qui est mon prochain? Le Verbe alors expose au légiste, sous forme d'un récit, toute l'économie de la Miséricorde [...] l'enlèvement du vêtement incorruptible, les blessures du péché, l'envahissement par la mort de la moitié de notre nature, puisque notre âme est restée immortelle [...]. Avec son corps, comme avec une monture, il s'est rendu dans le lieu de la misère de l'homme. Il a guéri ses plaies, il l'a fait reposer sur sa propre monture et a fait pour lui de sa miséricorde une hôtellerie, où tous ceux qui peinent et ploient sous le fardeau trouvent le repos. Celui qui entre chez lui le reçoit en lui-même selon la parole: « Celui qui demeure en moi, moi je demeure en lui. »¹¹ »

11. SAINT GRÉGOIRE-DE-NYSSE, cité dans J. R. Bouchet, *Lectionnaire*, p. 358.

SIGNETS _____ **Albert-Marie de Monléon****Abordons maintenant un troisième niveau de lecture, un approfondissement de cette économie de la Miséricorde.**

Tout d'abord l'identification du Christ, notre Dieu, au Samaritain, dans le contexte où se situe la parabole, à savoir quel est le plus grand commandement de la Loi, nous permet de pressentir l'identité fulgurante du second commandement (*Tu aimeras ton prochain*) avec le premier (*Tu aimeras le Seigneur Dieu de tout ton être*). En effet, en faisant du Christ notre prochain, nous nous laissons approcher par Dieu qui, d'étranger se fait tout proche. En faisant du Christ, notre Dieu, notre premier prochain, nous mettons en œuvre au plus haut point l'unité des deux commandements puisqu'en pratiquant le second à l'égard du Christ et de tous ceux qui souffrent, – qui sont sa présence pour nous –, nous mettons en œuvre le premier commandement.

En second lieu, nous avons reconnu combien le cœur de la parabole, c'est la Miséricorde, mais il faut le développer encore. En Jésus la Miséricorde de Dieu s'est approchée de l'homme blessé par les démons, par le péché, par le mystère d'iniquité.

« *Mais un Samaritain qui était en chemin arriva près de lui, le voit et fut remué jusqu'aux entrailles* », ce verbe « *esplagnistein* » est le verbe le plus significatif de la Miséricorde de Dieu et du Christ dans le Nouveau Testament, c'est être touché viscéralement (*Actes* 1, 18), au plus profond de la sensibilité. Ce terme définit l'immense compassion de Dieu à l'égard de l'humanité blessée, l'émotion de Jésus à l'égard des foules et des malades (*Matthieu* 9, 36 ; 14, 14 ; 15, 32 ; 18, 27 ; 20, 34 et *Luc* 7, 13). C'est l'expression même, le vocabulaire spécifique de la Miséricorde et le Nouveau Testament revient à plusieurs reprises sur cette expression. Ainsi dans *Saint Matthieu*, il est écrit en 14, 14 : « *En débarquant, Jésus vit une grande foule et fut remué jusqu'aux entrailles.* » Ou encore Jésus, voyant la veuve qui va enterrer son fils unique, accompagné d'une foule considérable, « *En la voyant, Jésus fut remué jusqu'aux entrailles et lui dit : "Ne pleure pas"* » (*Luc* 7, 13).

Or, ce verbe « *être remué jusqu'aux entrailles* » ainsi que ses dérivés apparaît comme l'expression spécifique de la Miséricorde de Dieu, du Père. Et ce terme se retrouve tant dans la parabole de l'enfant prodigue (*Luc* 15, 20) que dans le cantique de Zacharie, où il est dit : « *pour donner la connaissance du Salut à son peuple en rémission de leurs péchés, dans les entrailles miséricordieuses de*

La parabole du Bon Samaritain

notre Dieu » (Luc 1, 78). Saint Jacques utilise lui aussi un mot de la même racine : « *car le Seigneur est sur-miséricordieux et compatissant* » (Jacques 5, 11).

Nous pouvons essayer d'aller plus loin dans notre lecture, à la fois symbolique et plus que réelle, de la parabole. Jésus dit au légiste : « *lequel des ces trois, à ton avis, est devenu le prochain [...] Il dit : Celui-là qui a fait miséricorde envers lui* ».

Et Jésus lui dit : « *Va, toi aussi, fais de même* ». Or, à plusieurs reprises dans l'Évangile, Jésus dit : « *va* » : « *Va, ta foi t'a sauvé* », « *Va et ne pêche plus* », « *Va en paix et sois guéri de ton infirmité* ». Lorsque le Seigneur remet quelqu'un debout, le guérit et lui apporte le Salut, il l'envoie en mission : « *va* ». En conséquence, ce n'est que guéri et relevé par le Seigneur que l'on peut « *faire de même* ».

Jésus ne dit pas « *fais de même et va* » mais « *va et fais de même* ». Et « *fais de même* », mais quoi ? Fais de même, fais toi prochain, et surtout, accepte qu'un prochain s'approche de toi et te fasse miséricorde. Après la lecture patristique et théologique de la parabole comme histoire du Salut, économie de la Miséricorde, la lecture morale incluse dans l'enseignement de Jésus, prend une autre dimension.

Et quel prochain ? Quel Samaritain allons-nous laisser d'abord s'approcher de nous, accepter qu'il s'occupe de nous ? Jésus ! « *Et qui est mon prochain ?* » Jésus d'abord. Jésus est le premier prochain dont nous avons à recevoir la Miséricorde. Il me semble que, selon des paroles de Mère Teresa ou de saint Vincent-de-Paul, afin de reconnaître le Christ dans le pauvre et nous rendre son prochain, il nous faut d'abord reconnaître dans le Christ, Celui qui est notre premier prochain. Celui qui, le premier, s'approche de nous pour nous faire miséricorde, c'est le Christ. Mettre en pratique la parabole du Bon Samaritain c'est accepter que Jésus vienne au secours de notre misère et « *fasse de sa Miséricorde une hôtellerie* » pour notre faiblesse afin qu'à notre tour nous puissions nous rendre proches de ceux qui souffrent.

Faisons un pas de plus, car le contexte général de cette parabole nous entraîne encore plus loin. Nous savons en effet, que pour la compréhension de la Parole de Dieu, la séquence des événements et des paroles est extrêmement importante. Il est essentiel de toujours nous demander pourquoi tel passage suit ou précède tel autre.

SIGNETS ————— **Albert-Marie de Monléon**

En prologue de la parabole du Bon Samaritain, il y avait « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et ton prochain* » et nous avons vu que la parabole en était la mise en œuvre divine. À la suite de la parabole, que trouvons-nous en saint *Luc* ? Quelle en est en quelque sorte l'illustration vivante ? D'ailleurs, dans le même mouvement que celui du Samaritain « *en route* » (*Luc* 10, 33) la péricope qui suit ouvre par un « *comme ils étaient en chemin* » (10, 38) le récit de Marthe et Marie (*Luc* 10, 38-42). Marthe accueille Jésus chez elle, fait de sa maison une hôtellerie, se rend le prochain de Jésus en le servant. Mais elle s'agite aussi. Jésus dit « *Marthe, Marthe tu t'inquiètes pour beaucoup de choses. Une seule est nécessaire* ». Pour me servir, pour te rendre encore plus proche de moi, une seule chose est nécessaire ou plus exactement « Un seul ». De quoi Jésus a-t-il le plus besoin ? De quelle Miséricorde pouvons-nous l'entourer qui l'emporte sur tout ?

Arrêtons-nous encore un instant sur le vitrail du Bon Samaritain à Chartres.

« *L'homme pèlerin, dépouillé et maltraité qui est représenté sur fond de l'arbre de la Croix, mains jointes, sans un geste de défense, tendant le dos aux coups... figure du serviteur souffrant* »¹², c'est encore Jésus. La présence du Bon Samaritain dans les verrières des Cathédrales s'inscrit dans celles représentant la chute d'Adam et Ève, soulignant ainsi dans une lumineuse transparence le lien entre la chute et la rédemption. Jésus, dans sa miséricorde, s'est si intimement uni à l'humanité blessée pour la sauver qu'il en est le représentant le plus accompli : « Voici l'homme », le nouvel Adam venu sauver ce qui était perdu.

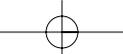
Jésus, chez Marthe et Marie qu'il aime, désire que l'humanité ait compassion de Lui, de ses souffrances, une compassion que Lui-même trouve bien peu (*Les lamentations* 1, 21). Il a soif que l'humanité l'accueille chez elle, au plus intime d'elle-même, qu'elle lui fasse miséricorde, en accueillant sa Miséricorde à Lui. Il vient chez les siens pour être reçu, être reconnu par la foi (*Jean* 1, 11-12) c'est-à-dire par l'écoute aimante de sa parole, comme l'ont fait Marie, Sa Mère, et Marie, sœur de Marthe. Ce que le Christ attend, ce qui est son repos, c'est d'être reconnu dans son Nom de Fils

12. Colette MANHES, J.-P. DEREMBLE, *Le vitrail du Bon Samaritain*, Le Centurion, 1987, p. 41.

La parabole du Bon Samaritain

unique et Bien-Aimé du Père, c'est-à-dire dans la Miséricorde révélée. Ce que la Miséricorde de Jésus semble le plus attendre de l'humanité blessée ce n'est pas que, comme Marthe, elle s'inquiète et s'agite pour bien des choses (*Luc 10, 41*), mais qu'elle écoute la Parole, « *Écoute Israël le Seigneur ton Dieu est Un, est l'unique* » (*Deutéronome 6, 4-5*). Il est besoin d'Un seul... dont le commandement est unique « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même* » (*Luc 10, 27*). Tel est le nom de la Miséricorde.

Monseigneur Albert-Marie de Monléon, né à Paris le 20 janvier 1937, entré dans l'ordre dominicain en 1957. Études ecclésiastiques à l'Institut catholique de Paris ainsi que dans les facultés de philosophie et de théologie du Saulchoir. Nommé évêque de Pamiers en 1998, puis évêque de Meaux en 1999. Dernier ouvrage paru : *Rendez témoignage, Le Renouveau Charismatique catholique*, 1998, Mame.



Communio, n° XXXI, 2 – mars-avril 2006

Anne-Marie PELLETIER

Exégèse et prédication à l'école du Père Thomas Kowalski

Thomas Kowalski, prêtre de Paris (né en 1933 en Pologne, mort en 2003 à Paris), a marqué ses nombreux auditeurs par la force de son enseignement qu'il dispensa tant dans les paroisses où il fut vicaire, que dans tout le diocèse auprès des séminaristes et à l'École cathédrale. Anne-Marie Pelletier nous a amicalement autorisés à publier le texte de la conférence qu'elle a donnée à Sainte-Jeanne de Chantal à l'occasion de la journée d'étude consacrée au Père Thomas Kowalski. Qu'elle en soit vivement remerciée.

COMMENT parler d'un homme qui refusa toujours que l'on s'arrête sur lui ? Comment dire sa dette à l'égard d'un chrétien, un pasteur, qui s'opposa avec la dernière énergie à ce que soit célébrée sa personne ? Parce qu'il n'eut de cesse de se placer dans l'ombre de Celui qu'il voulait servir, annoncer, donner à connaître. Parce qu'il était tout pénétré de cette pensée biblique fondamentale, à savoir qu'il importe au plus au point de fonder ce que nous voulons solide sur Dieu seul, et non sur des personnalités humaines, si talentueuses, si charismatiques puissent-elles être. Impossible d'écarter, à ce propos, le souvenir d'un commentaire que le Père Thomas Kowalski donna un jour de l'épisode de Shebna et Elyaqim rapporté au chapitre 22 du livre d'*Isaïe*. On se rappelle le texte : au milieu d'une histoire dominée par l'infidélité du peuple et de ses chefs, surgit Elyaqim, un intendant droit et fidèle, au point que Dieu lui donne le titre de « serviteur » et lui remet les clés de la maison de David. Mais voilà que l'oracle annonce : on mettra sa confiance en cet homme, on s'accrochera à lui comme on se pend à un clou solide, et tout s'effondrera, s'abîmera de nouveau dans le drame. Ce que Thomas Kowalski, ce fils de l'Église à la fidélité

SIGNETS _____ *Anne-Marie Pelletier*

sans faille, commentait en ces termes : « Dès lors que vous mettez votre confiance dans un homme, au lieu de la mettre en Dieu, cet homme fût-il le pape, vous allez à la ruine ! »

Rude, mais salubre leçon qui fait hésiter à tenir une parole de célébration, mais qui pourtant ne doit pas décourager. Car, l'annonce de l'Évangile, qui nous presse aujourd'hui, veut que nous désignions et que nous recueillions les fruits d'une parole d'enseignement qui entraînait à fréquenter le texte biblique, Ancien et Nouveau Testament, de la seule manière qui importe finalement, celle qui conduit jusqu'à l'intelligence du Christ, et donc aussi jusqu'à l'intelligence doxologique des Écritures.

Non qu'il s'agisse de restituer un quelconque « discours de la méthode » selon Thomas Kowalski. Ce dernier disait volontiers son scepticisme à l'égard des méthodologies (« Au lieu de dire comment faire, faites ! Au lieu de dire comment lire, lisez ! Et vous enseignerez par là même comment faire et comment lire ! »). L'objectif est seulement de réfléchir à la manière dont cet exégète, et ce pasteur tout à la fois, nouait ensemble exégèse et prédication, articula constamment le travail d'intelligence du texte biblique et le ministère dont il avait reçu la charge comme prêtre : faire des baptisés confiés à son enseignement, des vivants, dans et par la communion au Christ. Partant de l'implication mutuelle entre parole scripturaire et vie sacramentelle, nous évoquerons ensuite trois dimensions de l'intelligence du texte à laquelle il initiait (la visée christologique de la lecture, l'articulation du texte et de l'événement, la reconnaissance des Écritures comme opérateur de vérité dans le cœur du lecteur).

Le Livre ouvert et le Pain rompu

Il n'est évidemment pas indifférent que le lieu qui accueille notre rassemblement de ce jour soit, non pas une institution d'enseignement à proprement parler, mais une paroisse de Paris. Là même où le Père Kowalski a vécu, c'est-à-dire a travaillé inlassablement les Écritures, a transmis la Parole de Dieu de toutes les manières qui constituent la vie d'une communauté chrétienne : à travers des groupes de travail, des sessions, les formations de formateurs, mais aussi simplement des séances de catéchisme pour les enfants. Là également où, au fil de l'année liturgique, il commentait et expliquait les textes de la

— *Exégèse et prédication à l'école du Père Thomas Kowalski*

liturgie pour les chrétiens qui célébraient l'Eucharistie sous sa présidence. Ce modeste, mais très concret cadre paroissial, dit à lui seul beaucoup du rapport qui fut le sien aux saintes Écritures, avec la place qu'y tenait l'activité de prédication. En même temps, le constat s'impose : il exerça cette dernière activité le plus souvent très pauvrement, célébrant des messes de lève-tôt ou ces messes de fin de matinée dominicale qui suivent la grand-messe solennisée. C'est dire qu'il n'a rien connu du prestige de la grande prédication. Dieu lui ouvrait la bouche et mettait en lui sa parole en des lieux et des moments marqués d'humilité. La fécondité de sa prédication a donc été, à certains égards, celle d'une parole des marges, presque confidentielle, même si certains traversaient la grande ville pour profiter de la lumière surgissant lorsqu'il « ouvrait » le sens des textes de la liturgie. Il n'y a ni à regretter ni à déplorer ces circonstances. En revanche, il est certainement important de reconnaître cette pauvreté comme le lieu où s'est formée et a éclos une parole qui s'est révélée puissante au sein de l'Église de Paris.

Cela étant, si cette parole résonnait comme elle le fit, si elle bouleversa tant d'auditeurs au point de renouveler profondément leur vie de chrétiens, c'est indéniablement par la manière dont elle opéra la synthèse du travail exigeant, opiniâtre, de l'exégète, avec la responsabilité du pasteur et du prêtre en charge de faire vivre l'Église de la vie de Dieu. Il serait d'ailleurs très injuste de trop isoler cette voix particulière, comme si d'autres n'avaient eu, hier, et n'ont, aujourd'hui, le souci et le talent de mettre ensemble la science des Écritures et la nécessité d'édifier la foi et la charité des chrétiens qui viennent célébrer l'Eucharistie. La grande tradition de l'Église se signale précisément par la jonction opérée entre ces deux aspects : on sait bien que les plus grands exégètes l'ont été en étant des pasteurs et des prédicateurs, qui interrogeaient la parole de Dieu pour les chrétiens dont ils avaient la charge, et non pour élaborer des livres savants, même si ce fut souvent ainsi que furent produits nombre de commentaires majeurs de la tradition chrétienne. Ainsi, entre bien d'autres, de saint Augustin commentant les Écritures pour les habitants d'Hippone ou de saint Bernard pour sa communauté monastique. Mais il se trouve aussi que cette alliance traditionnelle et essentielle a tendu à se dénouer au cours du temps. Présentement, elle n'est pas si fréquente. En simplifiant le propos, on peut dire que notre exégèse historique et critique se fonde largement sur une séparation d'avec la relation croyante au texte. Parallèlement, un nombre non négligeable

SIGNETS _____ **Anne-Marie Pelletier**

d'homélie qui peuvent s'entendre se déroulent en allusion plus ou moins lâche avec les lectures liturgiques.

En contraste, la prédication de Thomas Kowalski fut, elle, liée à une perception de l'exégèse comme un acte vital, entendons comme une activité ordonnée à la vie de l'Église. Autrement dit, cet acte de l'intelligence – avec tout ce qu'il implique de recherche, de questionnement, d'ascèse, d'investigation technique – ne relevait pas simplement chez lui de la curiosité ou de la passion intellectuelles, même si ni l'une ni l'autre ne lui faisaient défaut. Le labeur et la passion ont ici pour finalité, grâce aux Écritures transmises, proclamées et exposées, de permettre que des hommes et des femmes accèdent au mystère du Christ mort et ressuscité, deviennent fils dans le Fils, et rendent avec le Fils témoignage au Père.

D'où il résulte que, dans cette même perspective, l'oralité est une composante essentielle de la relation croyante, confessante aux Écritures. On se rappellera, du reste, que la tradition juive nous précède ici, elle qui associe si résolument tradition orale et tradition écrite, disant *mikra*, lecture, là où nous disons « écriture », faisant donc du texte, non un simple objet, mais une activité. Le Père Kowalski fut très proche de cette logique qui tient que les Écritures sont plus que des mots, ou que des textes, ou qu'un livre. Qu'elles sont faites pour être proclamées publiquement et expliquées dans une parole vive. Qu'elles ont pour fonction d'être inscrites dans le circuit de la parole et de l'écoute, au sein de l'*ecclesia*, c'est-à-dire de la communauté convoquée. C'est là qu'elles donnent toute leur mesure et qu'elles transmettent de façon privilégiée leur sens vital. Dit autrement, elles ont pour finalité de résonner dans l'acte de la prédication, cet acte puissant, qui – le Père de Lubac le rappelait dans son *Exégèse médiévale* – « ne désigne pas seulement quelque « genre oratoire », ou quelque sorte d'« enseignement moral » mais a à voir avec « les mystères de Dieu », a pour raison de faire lever « le ferment de la foi » ou encore de répandre le feu divin, comme le tenaient des auteurs médiévaux¹.

Ce rappel pour éclairer un trait caractéristique de la personnalité et de l'activité du Père Kowalski, qui fut avant tout un homme d'expression orale... Handicap certain dans un domaine où la crédibilité intellectuelle passe par l'écriture, la production d'articles et de

1. Henri de LUBAC, *Exégèse médiévale*, 1^{re} partie, tome II, Éd. Aubier, Paris, 1959, p. 669.

— *Exégèse et prédication à l'école du Père Thomas Kowalski*

livres. Mais, par-delà ce qui put s'interpréter comme l'effet d'un tempérament, il y avait en jeu chez lui la conviction résolue que l'existence chrétienne est une vie, qui se reçoit de manière personnelle, et qui se transmet de manière personnelle. Et que le contenu du message n'est pas séparable de ce type de transmission : « La réalité première de l'évangile, ce n'est pas le texte écrit, expliquait-il un jour. Parce que la réalité première du message ne consiste pas à transmettre des informations, mais à transmettre un appel. Donc à aller chercher les interlocuteurs là où ils sont, et à leur dire : "Dieu te veut, et voilà ce qu'Il te donne". »

C'est de cette façon qu'il éclairait précisément, et de façon lumineuse, la solidarité essentielle qui lie ces trois moments que constituent : (1) l'acte exégétique – (2) la prédication – (3) la célébration eucharistique.

S'il est vrai que les deux premiers de ces termes se trouvent souvent déconnectés, il est non moins vrai que le rapport de la prédication à l'action eucharistique est souvent ignoré, du moins non explicité, devenant ainsi quasiment invisible pour beaucoup. Situation tout à fait dommageable, car le rite eucharistique a besoin d'être préparé, parlé, interprété par la Parole de Dieu qui, depuis le Premier Testament, achemine jusqu'à l'Incarnation, jusqu'à la Passion et à la Résurrection, permet de reconnaître l'œuvre du salut. Faute de cette parole, il ne reste plus que le rite, qui a tôt fait de se vider de sa consistance. En d'autres termes, pour que l'Eucharistie soit connue et vécue en vérité, il importe que les Écritures soient placées en regard du Pain et du Vin consacrés. À cet égard le père Kowalski rappelait volontiers que l'évangile de Jean ne comporte pas de récit de l'institution eucharistique, préférant substituer à la description du rite l'explicitation de son sens à travers le récit du lavement des pieds, « ce geste traditionnel de l'accueil, commentait-il, qui signifie que la maison où l'on entre devient votre propre maison, est mise à votre disposition ». Ce qui veut dire, ajoutait-il, que « le Christ nous remet à disposition son corps, pour que nous lui remettons le nôtre ».

Simultanément et symétriquement, qui entre dans l'intelligence des Écritures – c'est-à-dire, répétons-le, dans l'intelligence du Christ – est conduit comme naturellement et nécessairement à l'offrande eucharistique. Tel est, du reste, le scénario de la route d'Emmaüs : l'explication des Écritures ouvre à la perception des événements, avant de s'accomplir dans la fraction du pain, où le

SIGNETS

 Anne-Marie Pelletier

Christ disparaît physiquement de devant les disciples, dès lors que, habités sacramentellement par sa présence, ils deviennent ses témoins.

Or, précisément, ce fut une caractéristique remarquable des homélies du Père Kowalski que d'expliciter, de souligner, ce jeu de renvoi entre l'homélie et la célébration eucharistique. L'expression la plus simple et la plus limpide de cela était cette conclusion qu'il donnait souvent à ses homélies, et qui consistait à reprendre les mots du *Psaume* 116 : « Comment rendrai-je au Seigneur tout le bien qu'il m'a fait ? » (v. 12), laissant à chacun le soin de répondre avec le psalmiste : « J'élèverai la coupe du salut... je t'offrirai le sacrifice d'action de grâces » (v. 13, 17). Ainsi donc, reconnaissant l'amour de Dieu qui dépasse tout ce que nous pouvons concevoir et désirer, il devenait clair que la seule réponse qui fût à la hauteur de ce qui est révélé par les Écritures, se trouve dans l'action de grâces et l'offrande de soi avec le Christ. C'est de cette façon, par exemple, que, commentant la parabole de l'intendant malhonnête que son maître loue cependant (*Luc* 16, 1-13), en y ré-entendant l'annonce d'une grâce divine, insensée, inouïe, à l'égard de l'homme, il terminait en exhortant : « Puisque Dieu nous fait ainsi grâce, rendons grâce ! ». Ou bien encore, prêchant pour la fête du baptême de Jésus, il insistait, comme souvent : « Le salut n'est pas transmis par amnistie, ni par idéologie, mais par communion » et il concluait : « Tout à l'heure nous allons élever la coupe : "Mon sang versé pour la rémission des péchés." Il nous faudra penser à tout ce que l'on vient de dire. Là se fait le travail de notre communion. Rappelons-nous que le sang, c'est la vie. Mais le sang n'est pas versé seulement sur la croix. Ce sang est versé à l'intérieur de nous, dans la coupe que nous sommes. "Il m'a aimé et s'est livré pour moi." Pour que je vive ! ». Et encore, reprenant quelques semaines plus tard le récit des tentations que ramenait le temps liturgique, il concluait cette fois encore en faisant de cet évangile une invitation à communier au Christ : « Le seul moyen de vaincre, c'est que nous entrions et avançons dans la communion au Christ. » De même que, commentant, un 16^e dimanche du temps ordinaire, la parabole de l'ivraie et méditant le mystérieux plan de la patience de Dieu, il terminait : « Nous ne pouvons vraiment rendre grâce pour cette grâce qu'en nous offrant avec le Christ. C'est ce qu'il nous est donné de faire dans l'Eucharistie. »

— *Exégèse et prédication à l'école du Père Thomas Kowalski*

Sur trois leçons reçues

Au-delà de ce premier aspect décisif sur lequel on vient de s'attarder, il est plusieurs leçons reçues du Père Kowalski qui touchent au plus névralgique d'une lecture chrétienne des Écritures. J'en retiendrai ici trois, de façon forcément allusive, mon propos n'ayant d'autre ambition que d'être un premier repérage.

Lire jusqu'au Christ qui conduit au Père

Une première insistance caractéristique de son exégèse tient dans cette affirmation qu'une pratique chrétienne des Écritures est une lecture qui, de leur début jusqu'à leur terme, y trouve le Christ et se laisse conduire par lui. En fait, cette affirmation se déduit directement de ce que l'on vient de dire. De surcroît, c'est là une proposition classique, disons banalement chrétienne. La tradition parlait en ce sens du « Christ répandu dans les Écritures » et elle lisait le texte en conséquence. Mais, de nouveau, il est loin d'être inutile de raviver une évidence parfois estompée et que, de toutes façons, chaque génération doit mettre en œuvre à frais nouveaux. Or la prédication du Père Kowalski s'employa constamment à conduire la lecture jusqu'à ce point de l'interprétation où le sens acquiert sa maturité proprement chrétienne, tandis que, du même mouvement, il enseignait la manière juste d'honorer ce principe.

Ainsi, à son école, s'acquerrait la conscience que, chrétiens venus du paganisme pour la plupart, nous ne sommes fondés à lire l'ensemble des Écritures que pour autant que le Christ nous les ouvre... C'est pourquoi il faisait volontiers barrage à l'impatience qui portait l'intérêt de ses auditeurs sur l'Ancien Testament, dans l'oubli que la porte d'entrée se trouvait, pour eux, d'abord à hauteur du Nouveau Testament. Corrélativement, il enseignait à reconnaître comment le Christ est la vérité des Écritures, de toutes les Écritures, et non point seulement du Nouveau Testament. Il le montrait des livres prophétiques, naturellement (déclarant par exemple à propos du livre d'*Isaïe* : « Ces mots sont déjà l'évangile et doivent être lus comme l'évangile ! »). Mais il veillait à ce que cela soit reconnu tout autant des livres non-prophétiques (« Même les textes non-prophétiques de l'Ancien Testament ont une portée prophétique » faisait remarquer une de ses homélies commentant la lecture d'un passage du livre des *Maccabées*). Ou bien encore, il commentait avec vigueur le verset 4 du psaume 27 (« Une chose qu'au Seigneur je demande (...) : habiter

SIGNETS

 Anne-Marie Pelletier

dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie (...)»). Il soulignait que, désormais, en régime chrétien, il ne s'agissait plus d'exprimer par ces mots le désir d'habiter les murs d'un édifice matériel, mais de se tenir dans le vrai Temple, qui est maintenant le corps du Christ. Ainsi, chaque texte de l'Ancien Testament lui devenait une flèche lancée en direction de l'évangile. Et sa conviction en acte était que, si l'on ne laisse pas la flèche partir, alors on ne lit pas vraiment ce que disent les Écritures. Et l'on n'entend pas ce que Dieu veut y faire entendre.

Mais ce faisant, tout en engageant vigoureusement à ouvrir la lecture à cette amplitude, le Père Kowalski enseignait non moins à ne pas écraser l'Ancien Testament en le réduisant à n'être qu'un tremplin pour le Nouveau. Au sens fort, il enseignait à *lire* le Premier Testament et donc à le laisser exister. Ceux qui se plièrent à sa discipline savent combien il luttait contre cette tentation (qui fut certainement, parfois, celle de l'exégèse ancienne...) consistant à christologiser les textes avant même de les avoir lus. Il ne se lassait pas de rappeler, en ce sens, que l'Ancien Testament est une pédagogie divine travaillant les pensées d'Israël, à laquelle les païens, à leur tour et plus encore, ont impérieusement besoin de se soumettre.

En ce sens, encore, il enseignait à respecter les temps et les délais de la révélation. C'est pourquoi il débusquait une manière sournoise de déshistoriciser le texte. Ainsi contestait-il non sans rudesse les projections pieuses et les identifications intempestives qui court-circuitent la distance historique : « Si vous dites cela, c'est que vous en êtes resté à la foi d'Abraham, à la foi des patriarches. Comme si rien ne s'était passé après, n'avait été révélé au-delà », objectait-il à un lecteur croyant trouver dans le cycle d'Abraham l'alpha et l'oméga de la vie de foi. Il éduquait un sens fort et positif de la *durée*, comme ce qui rend possible la maturation, le dévoilement de la vérité, l'accès aux pensées de Dieu qui ne sont pas les pensées de l'homme. Il aimait souligner, par exemple, qu'il avait fallu que les oracles isaïens soient médités pendant plus de quatre siècles, au-delà de la rédaction finale du livre, pour que l'on puisse envisager que quelques-uns, gardant fidèlement ces paroles, soient en mesure de reconnaître en Jésus l'accomplissement de l'espérance qu'ils profilaient. Autrement dit, l'objectif était (est) bien de lire jusqu'au Christ, mais en laissant la parole qui prépare le Christ faire son œuvre, frayer son chemin, frayer un chemin au Christ, en permettant que s'exerce à notre profit la pédagogie divine inventée et déployée pour Israël.

— Exégèse et prédication à l'école du Père Thomas Kowalski

Enfin, rappelait-il, reconnaître le Christ dans les Écritures, c'est se laisser conduire par lui jusqu'au Père. Tel est le mouvement même de la liturgie, puisque le Christ n'est pas venu pour fixer l'attention sur sa personne, mais pour montrer le Père, donner le Père et nous donner à lui. Tel est aussi le point d'aboutissement du mouvement décrit plus haut : la gloire du Père, qui est identiquement sa volonté « que tous les hommes soient sauvés » (*1 Tite* 2,4). S'il est vrai qu'il n'y a d'autre désir en Jésus, le Fils, que d'accomplir la volonté du Père pour que sa miséricorde soit manifestée, il en résulte qu'il faut lire aussi jusqu'à ce point où apparaissent les traits du visage du Père, ce visage de Dieu que nul n'a vu et ne peut connaître, à moins que le Fils ne consente à le lui révéler. Au total donc, lire consiste d'abord et décisivement à connaître le Christ, et, le connaissant, à connaître le Père (« Nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru », *1 Jean*, 4, 16) et à avoir ainsi la vie éternelle (« La vie éternelle, c'est qu'ils te connais- sent... » *Jean* 17, 3).

Dès lors, on doit dire qu'un souci constant de la pédagogie de Thomas Kowalski fut de réouvrir ces distinctions dans le cœur et l'intelligence des chrétiens auxquels il s'adressait. Nombreux, parmi ses auditeurs, sont ceux qui se souviennent comment il dénonçait cette usurpation si spontanée à tout un chacun, qui consiste à juger, interpréter, décider, en se plaçant là où est Dieu, et où l'homme n'est pas, et ne saurait prétendre être. Nombreux encore sont ceux qui ont en mémoire le refus qu'il opposait à ces interprétations où le lecteur se projette trop vite dans le texte, dit trop vite « je », sans voir que les mots qu'il lit ne peuvent se dire, ou être dits, que du Christ, et de nous, peut-être ensuite, en tout cas dans la seule mesure où nous sommes du Christ, dans le Christ. À titre d'illustration, ce commentaire proposé un dimanche d'avril 2002, où la liturgie donnait à lire l'évangile du Bon pasteur en *Jean* 10, 1-10 (« Je suis la porte des brebis ») associé au *Psaume* 23 (« Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien »). Il s'était attardé à détailler minutieusement la fonction du portier. Puis, il se fixa sur les mots du psaume et expliqua : « Tout cela est à relier au *psaume* 23 que nous savons par cœur. Celui-ci est à re-méditer en le relisant comme s'il concernait d'abord le Christ. « Le Seigneur est mon berger » : c'est le Christ qui dit cela. Son berger est le Père qui lui fait traverser les ravins de la mort. C'est le Christ qui répand le parfum de l'onction messianique, qui reçoit de vivre en présence de Dieu pour l'éternité ». Puis, il ajoutait, mais en respectant bien les places et les différences :

SIGNETS _____ **Anne-Marie Pelletier**

« Tout cela le Christ nous le donne en partage. À cause de cela, le psaume s'applique à nous aussi. Oui, en passant par la porte du Christ, nous pouvons nous appliquer ce psaume. »

Le réalisme historique du texte

Autre caractéristique de l'exégèse de Thomas Kowalski : son attention passionnée à la réalité historique désignée et attestée par les textes scripturaires. « Est-ce vrai ? » : telle est la question que cet homme de formation et de tempérament scientifiques, ne cessa de poser, sachant bien la charge de provocation qu'elle pouvait porter, aussi bien dans les années 70 que présentement, où une vague de fondamentalisme très éloigné de toute rigueur scientifique rend facilement suspects les propos sur la vérité des Écritures. Il n'empêche : la question centrale, la seule question qui importe, celle sur laquelle se joue le tout de la foi, la question qui est l'enjeu dernier de tout débat sur l'historicité, est de savoir si oui ou non le Christ est ressuscité. Thomas Kowalski osait ramener sans périphrase à ce cœur de la foi, obligeant à voir que là même où il semblait que la réponse soit acquise, elle ne l'était pas nécessairement, donnant à reconnaître qu'il y avait, en tout cas, bien des façons de s'y dérober, y compris par des pirouettes intellectuelles, tout comme il y a des manières de proclamer « je crois » tout en vivant dans le déni pratique de la résurrection du Christ.

Le débat sur l'histoire et l'historicité est présentement trop brûlant pour que l'on puisse s'y engager en l'espace de quelques phrases seulement. Rappelons que nous sommes pris aujourd'hui dans une oscillation périlleuse. Ici, l'on tient que les textes sont des élaborations théologiques plus ou moins décrochées de la réalité historique, et plutôt plus que moins. Là, on traite ces mêmes textes comme s'ils enregistraient platement des faits empiriques et trouvaient leur vérité dans une signification référentielle immédiate. Dans le premier cas, on s'installe dans une dé-réalisation des Écritures. Dans le second cas, on se met dans l'incapacité d'identifier la profondeur du sens de ces mêmes Écritures et la finesse de leur rapport à l'histoire. Face à quoi, et sous l'inspiration de Thomas Kowalski, deux remarques semblent devoir être faites.

La première consiste à redire qu'une lecture chrétienne des Écritures ne peut faire bon marché de l'horizon référentiel du texte. On veut dire qu'il importe au plus haut point – il importe à la foi – de savoir si les textes nous parlent d'événements qui mordent effectivement sur le réel, sur le concret de la vie des hommes et de l'histoire.

— *Exégèse et prédication à l'école du Père Thomas Kowalski*

Il importe au plus haut point de savoir si Dieu nous connaît, nous aime et nous sauve, non pas en idées, en paroles, mais en *actes* qui ont effectivement atteint le peuple d'Israël comme l'atteste le Premier Testament, et en actes qui, depuis l'Incarnation, font que la vie humaine est transformée, que le mal et la mort sont vaincus, que tout – y compris le pire – peut être sauvé. Se prononcer sur pareille question n'est pas facultatif, car pareille question est la pierre de touche par quoi s'identifie l'entrée dans la foi. Telle était bien la conviction de fond de Thomas Kowalski. Conviction, là encore, tout simplement de la foi chrétienne, mais que lui assumait pleinement, à chaque page de sa lecture des évangiles, y compris quand il abordait les récits évangéliques des miracles, qui font tellement difficulté à nos mentalités modernes. À cause de cela, il parcourut avec passion et intrépidité les terres bibliques du bassin méditerranéen², questionnant la vraisemblance des itinéraires, évaluant la plausibilité des durées, cherchant, par exemple, à identifier avec le maximum de rigueur et de précision une chronologie du ministère public de Jésus ou à tirer au clair les événements astronomiques qui ont pu croiser le récit midrashique mettant en scène, dans l'évangile de Matthieu, des mages en marche vers Bethléem. En lui, le lecteur de formation scientifique exigeait que le message soit testé, confronté aux résultats de l'enquête, bousculé par elle éventuellement. Mais son horizon demeura toujours celui d'un réalisme de l'action de Dieu dans l'histoire. Enjeu théologique majeur, puisqu'il y va de savoir si la foi est une somme d'idées ou de thèses, ou si elle concerne le cœur du réel, si elle a rapport à la vérité de la vie et à ce qui se joue concrètement dans le temps des hommes.

Remarquons au passage que, de nouveau, l'insertion de la lecture dans le cadre liturgique et son approche homilétique disent beaucoup sur ce point. Si l'Eucharistie n'est pas simplement un repas-souvenir, mais l'acte du Christ actualisé pour nous aujourd'hui («Faites ceci en mémoire de moi» ne veut pas dire : «Ne m'oubliez pas»!) » rappelait Thomas Kowalski), alors la Parole lue et partagée n'est pas simplement une lettre du passé, mais elle continue à être pour ceux qui l'écoutent aujourd'hui, puissance de Dieu, comme elle le fut pour Israël ou pour la communauté primitive, quand retentissait la voix d'Isaïe ou bien celle de Paul. L'affirmation

2. Voir. MESMAY, *Sur les routes de l'apôtre Paul en Turquie*, Éd. Parole et silence, Cahiers de l'École cathédrale n° 67, 2005, qui déclare sa dette à Thomas Kowalski.

SIGNETS _____ **Anne-Marie Pelletier**

cruciale est que cette parole qui a fait l'histoire, a pouvoir *hic et nunc* de changer nos vies et l'histoire qui s'y déroule

Ce faisant, l'exégèse du Père Kowalski était le contraire d'un fondamentalisme, si l'on veut bien voir que le drame de ce dernier est d'ignorer – au risque de faire blasphémer Dieu – l'extrême raffinement d'écriture qui ouvre sans cesse le texte biblique sur de nouvelles profondeurs de sens. Ce qui s'apprenait auprès de ce maître est précisément la puissance de l'intelligence, spirituelle et anthropologique, investie dans le texte. De là le bonheur souvent éprouvé à l'écouter prêcher : sous son regard, soudain, l'Écriture se mettait à parler, au-delà de ce que nous n'avions encore jamais compris. On aimerait illustrer abondamment cette expérience qui rejoint celle du psalmiste quand il déclare : « Ta parole en se découvrant illumine, et les simples comprennent » (*Psaumes* 119, 130). Ainsi, par exemple, c'est toute une homélie sur la résurrection de Lazare qu'il faudrait citer : la perspicacité du lecteur et du commentateur faisait lever du texte même – c'est-à-dire, en fait, des reproches adressés à Jésus par les divers protagonistes du récit – l'objection qu'élève, tout haut ou à voix basse, le cœur humain confronté au mal et à la mort, et qui consiste à suspecter Dieu d'être indifférent ou impuissant. Puis, était interrogée l'attitude de Jésus, si paradoxale et énigmatique, puisqu'elle consiste à différer sa venue, puis à sauver finalement son ami Lazare, en pleine conscience du prix que ce geste lui coûtera.

Citons encore, de façon toujours allusive, une homélie sur ce texte de l'évangile de Matthieu où Jésus affirme que celui qui violera l'un des moindres préceptes de la loi sera tenu pour le dernier dans le Royaume (*Matthieu* 5, 17 et ss.). Thomas Kowalski commentait ces « moindres préceptes » en les rapprochant du texte de *Matthieu* 23, 23 qui parle d'« acquitter la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin » en plus de la miséricorde et de la justice. Et il expliquait : « Que sont ces plus petites lois ? (...) Elles sont celles qui viennent s'ajouter aux lois essentielles pour y ajouter la délicatesse de l'amour. Ainsi, il faut en Israël payer la dîme qui permet aux lévites et aux prêtres de vivre. Mais je peux m'acquitter de cette prescription en me tenant quitte, et sans nullement faire de cela un acte d'amour de l'autre. Je donne le dixième de mes récoltes et de mon bétail, mais je ne me préoccupe pas de l'assaisonnement... Le thym et le cumin sont pour l'assaisonnement. Délicatesse, raffinement du geste, qui prouve que j'ai vraiment le souci de l'autre. Il va donc s'agir, librement, désormais, avec un cœur refait, d'avoir les gestes de l'amour, de mani-

— *Exégèse et prédication à l'école du Père Thomas Kowalski*

fester la perfection de l'amour, en n'agissant plus par contrainte, parce que la loi le prescrit, mais pour l'autre, en vérité ».

« *Plus incisive qu'un glaive à deux tranchants* »

Dernier point que cette exégèse pastorale éclairait d'une lumière vive : les Écritures sont une parole, valent comme parole, qui pénètre jusqu'aux jointures de l'être en y portant, pour y porter le message de la grâce. Cette pensée est formulée, bien sûr, dans la *Lettre aux Hébreux* : « Vivante, en effet, est la parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur » (*Hébreux* 4, 12-13). Ce qui, dans la bouche du Père Kowalski s'énonçait en une formule lapidaire : « La parole de Dieu est un bistouri » ! Par là il signifiait qu'en accueillant le sens spirituel des Écritures, le lecteur s'expose à une lumière qui fait la vérité, qui vient éclairer les recoins sombres du cœur pour finalement démasquer le mal secret, l'orgueil et son mensonge, mensonge homicide. En ce sens, les Écritures nous lisent autant que nous les lisons. C'est d'ailleurs précisément pourquoi nous ne lisons que très sélectivement les textes, en évitant d'y rencontrer ce qui déborderait les pensées que nous leur prêtons ou sommes prêts à accueillir. Avec ce que certains ont pu éprouver comme une forme de violence, Thomas Kowalski invitait inlassablement à se soumettre à cet effet de la Parole de Dieu, qui conduit à se reconnaître devant Dieu sans droit, sans prétention à élever devant lui. Non point pour en être humilié. Mais pour entrer ainsi dans l'axe d'une vérité qui est la première étape d'une guérison qui, elle-même, est ordonnée à un salut, plus, à un couronnement. La lecture et l'interprétation des paraboles jouaient là un rôle majeur. On le sait, c'est la fonction de celles-ci que de faire sortir du bois leur auditeur ou leur lecteur, de rendre manifeste ce qui veut se faire oublier ou se faire ignorer, d'amener à connaître Dieu par-delà les limites que nous mettons à sa justice et à sa grâce.

On ne le dissimulera pas : pareille pédagogie ne va pas sans risque, non seulement pour celui qui consent à s'y soumettre, mais aussi pour celui qui la met en œuvre auprès des autres, puisqu'elle consiste à travailler des résistances et à démasquer des leurres. Mais – et c'est ma dernière remarque – cette rudesse n'avait d'autre finalité que de faire entrer celui qui suivait jusque là dans la reconnaissance

SIGNETS _____ **Anne-Marie Pelletier**

de la grâce bouleversante qui nous vient dans la personne du Christ, dans la communion au Christ, lui qui – disait Thomas Kowalski – « ne nous donne pas un exemple, mais nous donne son corps » et par là nous partage l'Esprit, son Esprit, nous introduisant ainsi dans le mystère d'amour de la Trinité sainte. Je dis « bouleversante » à dessein, car cette reconnaissance bouleversait, à la lettre, physiquement, le Père Kowalski. Dans les dernières années, il redisait souvent les mots de saint Paul : « La volonté de Dieu, c'est que tous les hommes soient sauvés » (*1 Tite 2, 4*). Et, pour arracher ces mots à l'abstraction d'une belle pensée, il les commentait en invitant à inclure dans « tous les hommes » le dernier des misérables, soit les hommes dont on peut n'avoir nulle envie qu'ils soient sauvés... « Car c'est, disait-il, la gloire de Dieu que les pires soient sauvés ! »

Ainsi, lui qui appelait si fermement – envers et contre tout – à maintenir la réalité du jugement de Dieu (cet acte de justice qu'implorent tous les innocents qui souffrent violence), invitait dans le même temps à reconnaître un pardon de Dieu sans condition et sans limite, marqué du sceau de la folie d'amour de Dieu pour l'homme (c'est ainsi qu'il commentait la parabole des vigneronniers homicides). Pourvu seulement que l'on en veuille, c'est-à-dire que l'on sorte de la suffisance, que l'on entre dans l'humble confession que l'on a besoin d'être sauvé. Et parmi ceux qui le connurent, qui peut oublier comment émergeait sur son visage quelque chose de la gloire de Dieu, à l'instant où il élevait précisément le pain et le vin offerts pour que ce salut s'inscrive dans la chair des hommes ? « Que rendrai-je au Seigneur pour le bien qu'il m'a fait... ? »

Voilà quelques pensées sur ce qui fut donné par Thomas Kowalski, et reçu avec action de grâces par ceux qui l'écoutèrent et se laissèrent toucher par sa prédication. Cela étant, il ne s'agit pas d'oublier que la Parole de Dieu reste évidemment plus grande que ce que nul homme peut en comprendre et en montrer. De même, serait-il mal venu d'ignorer les limites de cette exégèse, comme de toute exégèse. Celle-la a pu invoquer ici ou là des thèses qui sont aujourd'hui objet de débats, soumises à des remaniements. Car la recherche continue, et elle va son chemin de façon accélérée. En ce sens, nous devons à ce maître l'hommage de notre intelligence qui doit poursuivre le travail, continuer à interroger les textes, à entendre ce qu'ils disent. Les pensées que l'on vient de mettre en forme veulent seulement être des balises délimitant l'espace au sein duquel nous devons nous tenir si nous voulons recevoir et transmettre les Écritures en disciples

— *Exégèse et prédication à l'école du Père Thomas Kowalski*

et en témoins du Christ, donc de manière ecclésiale, donc en leur permettant de déployer leur fécondité.

En conclusion, une dernière mention d'une parole du Père Kowalski. C'était dans la paroisse parisienne de Saint-Christophe de Javel, à la sortie d'une messe de semaine, un soir. Sans faire de phrase, quelqu'un le remerciait pour les paroles de son homélie. Sans plus de phrase, il répliqua : « Dieu me le donne pour vous ». Pour vous, pour nous, pour l'Église... Ces mots situent exactement la nature de l'hommage que nous venons de lui rendre. Il ne s'agit pas uniquement de célébrer un homme qui a ouvert à d'autres les trésors de grâce contenus dans les Écritures, en même temps qu'il leur fut un ami, un père, un frère. À travers lui, il s'agit de rendre grâce à Dieu qui ne cesse de donner à son Église les vivres dont elle a besoin, qui suscite en chaque génération, comme dit saint Paul, des apôtres, des prophètes, des interprètes de sa parole. Dieu qui ravive et renouvelle sans cesse l'intelligence des Écritures, en traversant toutes les bourrasques de l'histoire, y compris de l'histoire de l'exégèse...

Anne-Marie Pelletier, mariée, trois enfants, universitaire, professeur de lettres, a enseigné la linguistique générale, puis la littérature comparée, notamment à l'Université de Paris-X. Enseigne actuellement à l'École cathédrale de Paris, ainsi qu'à l'École pratique des Hautes Études. A publié, en 1989, dans les *Analecta Biblica* à Rome : « Lectures du *Cantique des cantiques*, De l'énigme du sens aux figures du lecteur », « Le christianisme des femmes » (Éd. du Cerf, 2001). « D'âge en âge, les Écritures, la Bible et l'herméneutique moderne » (Lessius, 2004).

Prochain numéro
mai-juin 2006

L'école et les religions

Prochain numéro : mai-juin 2006

L'école et les religions

Titres parus

LE CREDO

La confession de la foi (1976/1)
 « Jésus, né du Père avant tous les siècles » (1977/1)
 « Né de la Vierge Marie » (1978/1)
 « Il a pris chair et s'est fait homme » (1979/1)
 La passion (1980/1)
 « Descendu aux enfers » (1981/1)
 « Il est ressuscité » (1982/1)
 « Il est monté aux cieux » (1983/3)
 « Il est assis à la droite du Père » (1984/1)
 Le jugement dernier (1985/1)
 L'Esprit Saint (1986/1)
 L'Église (1987/1)
 La communion des saints (1988/1)
 La rémission des péchés (1989/1)
 La résurrection de la chair (1990/1)
 La vie éternelle (1991/1)
 Le Christ (1997/2-3)
 L'Esprit saint (1998/1-2)
 Le Père (1998/6-1999/1)
 Croire en la Trinité (1999/5-6)
 La parole de Dieu (2001/1)
 Au-delà du fondamentalisme (2001/6)
 Les mystères de Jésus (2002/2)
 Le mystère de l'Incarnation (2003/2)
 La vie cachée (2004/1)
 Le baptême de Jésus (2005/1)
 Les noces de Cana (2006/1)

LES SACREMENTS

Guérir et sauver (1977/3)
 L'eucharistie (1977/5)
 La pénitence (1978/5)
 Laïcs ou baptisés (1979/2)
 Le mariage (1979/5)
 Les prêtres (1981/6)
 La confirmation (1982/5)
 La réconciliation (1983/5)
 Le sacrement des malades (1984/5)
 Le sacrifice eucharistique (1985/3)
 L'Eucharistie, mystère d'Alliance (2000/3)
 La confession, sacrement difficile ? (2004/2)

LES BÉATITUDES

La pauvreté (1986/5)
 Bienheureux persécutés ? (1987/2)
 Les cœurs purs (1988/5)
 Les affligés (1991/4)
 L'écologie : Heureux les doux (1993/3)
 Heureux les miséricordieux (1993/6)

POLITIQUE

Les chrétiens et le politique (1976/6)
 La violence et l'esprit (1980/2)
 Le pluralisme (1983/2)
 Quelle crise ? (1983/6)
 Le pouvoir (1984/3)
 Les immigrés (1986/3)
 Le royaume (1986/3)
 L'Europe (1990/3-4)
 Les nations (1994/2)
 Médias, démocratie, Église (1994/5)
 Dieu et César (1995/4)
 L'Europe et le christianisme (2005/3)

L'ÉGLISE

Appartenir à l'Église (1976/5)
 Les communautés dans l'Église (1977/2)
 La loi dans l'Église (1978/3)
 L'autorité de l'évêque (1990/5)
 Former des prêtres (1990/5)
 L'Église, une secte ? (1991/2)
 La papauté (1991/3)
 L'avenir du monde (1985/5-6)
 Les Églises orientales (1992/6)
 Baptême et ordre (1996/5)
 La paroisse (1998/4)
 Le ministère de Pierre (1999/4)
 Musique et liturgie (2000/4)
 Le diacre (2001/2)
 Mémoire et réconciliation (2002/3)
 La vie consacrée (2004/5-6)

LES RELIGIONS NON CHRÉTIENNES

Les religions de remplacement (1980/4)
 Les religions orientales (1988/4)
 L'islam (1991/5-6)
 Le judaïsme (1995/3)
 Les religions et le salut (1996/2)

L'EXISTENCE DEVANT DIEU

Mourir (1976/2)
 La fidélité (1976/3)
 L'expérience religieuse (1976/8)
 Guérir et sauver (1977/3)
 La prière et la présence (1977/6)
 La liturgie (1978/8)
 Miettes théologiques (1981/3)
 Les conseils évangéliques (1981/4)
 Qu'est-ce que la théologie ? (1981/5)
 Le dimanche (1982/7)
 Le catéchisme (1983/1)
 L'enfance (1985/2)
 La prière chrétienne (1985/4)
 Lire l'Écriture (1986/4)
 La foi (1988/2)
 L'acte liturgique (1993/4)
 La spiritualité (1994/3)
 La charité (1994/6)
 La vie de foi (1994/5)
 Vivre dans l'espérance (1996/5)
 Le pèlerinage (1997/4)
 La prudence (1997/6)
 La force (1998/5)
 Justice et tempérance (2000/5)
 La transmission de la foi (2001/4)
 Miettes théologiques II (2001/5)
 La sainteté aujourd'hui (2002/5-6)
 La joie (2004/4)
 Face au monde (2005/4)

PHILOSOPHIE

La création (1976/3)
 Au fond de la morale (1997/3)
 La cause de Dieu (1978/4)
 Satan, « mystère d'iniquité » (1979/3)
 Après la mort (1980/3)
 Le corps (1980/6)
 Le plaisir (1982/2)

La femme (1982/4)
 La sainteté de l'art (1982/6)
 L'espérance (1984/4)
 L'âme (1987/3)
 La vérité (1987/4)
 La souffrance (1988/6)
 L'imagination (1989/6)
 Sauver la raison (1992/2-3)
 Homme et femme il les créa (1993/2)
 La tentation de la gnose (1999/2)
 Fides et ratio (2000/6)
 Créés pour lui (2001/3)
 La Providence (2002/4)
 Hans Urs von Balthasar (2005/2)

SCIENCES

Exégèse et théologie (1976/7)
 Sciences, culture et foi (1983/4)
 Biologie et morale (1984/6)
 Foi et communication (1987/6)
 Cosmos et création (1988/3)
 Les miracles (1989/5)
 L'écologie (1993/3)
 La bioéthique (2003/3)

HISTOIRE

L'Église : une histoire (1979/6)
 Hans Urs von Balthasar (1989/2)
 La Révolution (1989/3-4)
 La modernité – et après ? (1990/2)
 Le Nouveau Monde (1992/4)
 Henri de Lubac (1992/5)
 Baptême de Clovis (1996/3)

SOCIÉTÉ

La justice (1978/2)
 L'éducation chrétienne (1979/4)
 Aux sociétés ce que dit l'Église (1981/2)
 Le travail (1984/2)
 Sainteté dans la civilisation (1987/5)
 Foi et communication (1987/6)
 La famille (1986/6)
 L'église dans la ville (1990/5)
 Conscience ou consensus ? (1993/5)
 La guerre (1994/4)
 La sépulture (1995/2)
 L'Église et la jeunesse (1995/6)
 L'argent (1996/4)
 La maladie (1997/5)
 La mondialisation (2000/1)
 Les exclus (2002/1)
 Église et État (2003/1)
 Habiter (2004/3)

LE DÉCALOGUE

Un seul Dieu (1992/1)
 Le nom de Dieu (1993/1)
 Le respect du sabbat (1994/1)
 Père et mère honoreras (1995/1)
 Tu ne tueras pas (1996/1)
 Tu ne commettras pas d'adultère (1997/1)
 Tu ne voleras pas (1998/3)
 Tu ne porteras pas de faux témoignage (1999/3)
 La convoitise (2000/2)

Seuls sont encore disponibles les numéros récents. Consultez notre secrétariat.

REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

COMMUNIO

pour l'intelligence de la foi

Publiée tous les deux mois en français par « Communio », association déclarée à but non lucratif selon la loi de 1901, indépendante de tout mouvement ou institution. Président-directeur de la publication : Jean-Robert ARMOGATHE. Vice-présidente : Isabelle LEDOUX-RAK. Directeur de la collection : Olivier BOULNOIS. Directeur de la rédaction : Olivier CHALINE. Rédacteur en chef : Serge LANDES. Rédacteur en chef-adjoint : Laurent LAVAUD. Secrétaire de rédaction : Marie-Thérèse BESSIRARD. Secrétaire général : Patrick CANTIN.

CONSEIL DE RÉDACTION EN FRANÇAIS

Jean-Robert Armogathe, Nicolas Aumonier, Jean-Pierre Batut, Olivier Boulnois, Rémi Brague, Vincent Carraud (Caen), Olivier Chaline (Rouen), Georges Chantraine (Namur), Marie-Hélène Congourdeau, Jean Duchesne, Irène Fernandez, Marie-Christine Gillet-Challiol, Paul Guillon, Yves-Marie Hilaire (Lille), Pierre Julg (Orléans), Serge Landes, Laurent Lavaud, Isabelle Ledoux-Rak, Corinne Marion, Jean-Luc Marion, Éric de Moulins-Beaufort, Dominique Poirel, Béatrice Prunel-Joyeux, Robert Toussaint, Isabelle Zaleski.

COMITÉ DE RÉDACTION EN FRANÇAIS

Jean-Luc Archambault, Jean Bastaire (Grenoble), Guy Bedouelle (Fribourg), Françoise Brague, Régis Burnet, Christophe Carraud, Jean Congourdeau, Michel Constantini (Tours), Mgr Claude Dagens (Angoulême), Marie-José Duchesne, Stanislaw Grygiel (Rome), Roland Hureau, Didier Laroque, Étienne Michelin, Paul McPartlan (Londres), Jean Mesnard, Xavier Morales, Miklos Vetö (Poitiers), et l'ensemble des membres du conseil de rédaction.

Rédaction : ASSOCIATION COMMUNIO, 5, passage Saint-Paul, 75004 Paris, tél. : 01.42.78.28.43, courrier électronique : communio@neuf.fr

Abonnements : voir bulletin et conditions d'abonnement.

Vente au numéro : consultez la liste des libraires dépositaires.

**En collaboration
avec les éditions de *Communio* en :**

ALLEMAND : Internationale Katholische Zeitschrift « Communio »

Lindenmattenstraße 29, D-79117 Freiburg i.B.

AMÉRICAIN : Communio International Catholic Review

Responsable : David L. Schindler, P.O. Box 4468, USA-20017 Washington DC.

CROATE : Svesci Communio

Responsable : Adalbert Rebic, Krscanska Sadasnjost, Marulićev trg., 14, HR-10000 Zagreb.

ESPAGNOL POUR L'ARGENTINE : Communio Revista Católica Internacional

Responsable : Alberto Espezel, Av Alvear 1773, AR-1014 Buenos Aires.

HONGROIS : Communio Nemzetközi Katolikus Folyóirat

Responsable : Peter Erdő, Papnövelde, u. 7, I-1053 Budapest.

ITALIEN : Communio Revista Internazionale di Teologia e Cultura

Responsable : Andrea Gianni, Via Gioberti, 7, I-20123 Milano.

NÉERLANDAIS : Internationaal Katholiek Tijdschrift Communio

Responsable : Stefaan van Calster, Burgemeesterstraat, 59, Bus 6, B-3000 Leuven.

POLONAIS : Międzynarodowy Przegląd Teologiczny Communio

Responsable : Lucjan Balter, Oltarzew, Kilinskiego, 20, PL-05850 Ozarów Mazowiecki.

PORTUGAIS : Communio Revista Internacional Católica

Responsable : Henrique de Noronha Galvao, Biblioteca Universitária Joao Paulo II, Palma de Cima, P-1600 Lisboa.

SLOVÈNE : Mednarodna Katoliška Revija Communio

Depala Vas, 1, SLO-1230 Donžale.

TCHÈQUE : Mezinárodní Katolická Revue Communio

Vojtech Novotny, Husova 8, CZ-11000 Praha 1.

UKRAINIEN : Ukraine Communio

PO Box 808, Wynnychenka 22, UA-79008 Lviv.

La coordination internationale est assurée par Monseigneur Peter Henrici, Hirschengraben 74, CH-8001, Zürich.

Collection COMMUNIO-FAYARD

encore disponibles

1. Hans Urs von BALTHASAR : **CATHOLIQUE**
2. Joseph RATZINGER : **LE DIEU DE JÉSUS-CHRIST**
3. Dirigé par Claude BRUAIRE : **LA CONFESSION DE LA FOI**
4. Karol WOJTYLA : **LE SIGNE DE CONTRADICTION**
5. André MANARANCHE, s.j. : **LES RAISONS DE L'ESPÉRANCE**
6. Joseph RATZINGER : **LA MORT ET L'AU-DELÀ,**
réédition revue et augmentée
7. Henri de LUBAC, s.j. : **PETITE CATÉCHÈSE SUR NATURE ET GRÂCE**
8. Hans Urs von BALTHASAR : **NOUVEAUX POINTS DE REPÈRE**
9. Marguerite LÉNA : **L'ESPRIT DE L'ÉDUCATION,**
réédité chez Desclée
10. Claude DAGENS : **LE MAÎTRE DE L'IMPOSSIBLE**
11. Jean-Luc MARION : **DIEU SANS L'ÊTRE,**
Édité aux PUF
12. André MANARANCHE, s.j. : **POUR NOUS LES HOMMES LA RÉDEMPTION**
13. Rocco BUTTIGLIONE : **LA PENSÉE DE KAROL WOJTYLA**
14. Pierre van BREEMEN, s.j. : **JE T'AI APPELÉ PAR TON NOM**
15. Hans Urs von BALTHASAR : **L'HEURE DE L'ÉGLISE**
16. André LÉONARD : **LES RAISONS DE CROIRE**
17. Jean-Louis BRUGUÈS o.p. : **LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE
AU CRIBLE DE L'ÉTHIQUE CHRÉTIENNE**
18. Michel SALES, s.j. : **LE CORPS DE L'ÉGLISE**

Collection COMMUNIO-PUF

19. Jean-Marie LUSTIGER : **POUR L'EUROPE,
UN NOUVEL ART DE VIVRE**
20. Jean DUCHESNE : **VINGT SIÈCLES. ET APRÈS ?**
21. Jean-Robert ARMOGATHE : **DIVINE TRINITÉ**
22. Hans Urs von BALTHASAR et COMMUNIO : **JE CROIS EN UN SEUL DIEU**

Chez votre libraire

Je crois en un seul Dieu

Hans Urs von Balthasar et *Communio* commentent le Credo

Textes réunis et présentés par Olivier Boulnois
Préface de Mgr Jean-Marie Lustiger

Collection Communio, PUF

394 page, 21 €

Parution le 17 octobre 2005

Qu'est-ce que la foi chrétienne ? Que signifie ce qu'elle propose ? Pour quelles raisons y croire ? Telles sont les questions que nombre de nos contemporains se posent. Pour que les uns explorent leurs raisons de croire, et les autres leurs raisons de ne pas croire, ce volume réunit un commentaire approfondi de la foi catholique, article par article. Pour chacun d'eux, sont reprises d'abord les analyses vertigineuses du **cardinal von Balthasar (1905-1988), immense théologien dont nous célébrons le centenaire de la naissance**, puis les réflexions fondamentales des plus grands philosophes et théologiens, publiés dans la revue *Communio*, qu'il fonda. Le plus illustre d'entre eux, Benoît XVI, signait alors Joseph Ratzinger.

L'ouvrage va au cœur des débats contemporains, affronte sans concession les principales difficultés de la foi catholique, et montre sa pertinence actuelle, notamment philosophique. Ce livre propose donc de renouveler la tradition de l'« intelligence de la foi » catholique : il offre une interprétation argumentée de ses articles de foi, aussi simples à énoncer que difficiles à comprendre. Moins dispersé et plus approfondi qu'un catéchisme, l'ensemble constitue un livre de référence, éventuellement à méditer et travailler. Il répond aux besoins d'un triple public : l'honnête homme, croyant ou incroyant, qui cherche à approfondir la signification de la foi chrétienne ; les chrétiens qui souhaitent approfondir leur foi, guidés par la profondeur inclassable de Balthasar ; les chercheurs, philosophes ou autres, qui s'intéressent sur l'appart du christianisme à la raison contemporaine.

Avec des contributions de Hans Urs VON BALTHASAR,
Ricardo BLASQUEZ, Rémi BRAGUE, Vincent CARRAUD,
Georges COTTIER, Claude DAGENS, Jean DUCHESNE,
Walter KASPER, Jean-Yves LACOSTE, André LEONARD,
Henri DE LUBAC, Jean-Luc MARION, Wilhelm MAAS,
Joseph RATZINGER, Léo SCHEFFCZYK, Antonio SICARI.

REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

COMMUNIO

Disponible :

AIX-EN-PROVENCE :

Librairie du Baptistère
13, rue Portalis

ANGERS : Richer

6, rue Chaperonnière
20, rue Saint-Pierre

BEAUVAIS :

La Procure Visages
101, rue de la Madeleine

BESANÇON : Chevassu

119, Grande-Rue

BORDEAUX :

Les Bons Livres
35, rue Fondaudège

BOULOGNE :

La Procure Jicob
263, bd Jean-Jaurès

BREST : La Procure

2, rue Boussingault

CANNES :

Lérina Boutique
Île saint-Honorat

CHÂLON-SUR-SAÔNE :

Siloë Châtelet
23, rue du Châtelet

CLERMONT-FERRAND :

– La Procure
1, place de la Treille
– Vidal-Morel
3, rue du Terrail
– Librairie Religieuse
1, place de la Treille

DOURGNE :

Siloë Saint-Benoît
Abbaye en Calcat

FRIBOURG (Suisse) :

– Librairie Saint-Paul
Pérolles, 38

GAP : Librairie Alpine

13, rue Carnot

GENÈVE : Labor et Fides

rue de Carouge, 53

GRENOBLE :

Librairie Notre-Dame
2, rue Lafayette

JOUARRE :

Abbaye de Jouarre
6, rue Montmorin

LA ROCHELLE :

Le Puits-de-Jacob
32, rue Albert-1^{er}

LILLE : Tirloy

62, rue Esquemoise

LIMOGES :

Librairie Catholique
6, rue de la Courtine

LOURDES : Les Bons Livres

74, rue de la Grotte

LYON : Emmanuel

20, rue Sainte-Hélène
– Librairie Saint-Paul
8, place Bellecour

MARSEILLE 6^e :

Librairie Saint-Paul
47, bd Paul-Peytral

MONTPELLIER : Logos

29, bd du Jeu-de-Paume

MULHOUSE : Alsatia

4, place de la Réunion

NANCY :

Enseignement Religieux
42 bis, cours Léopold

NANTES : Siloë LIS

2 bis, rue Georges-
Clemenceau

NEUILLY-SUR-SEINE :

Librairie du Roule
67, av. du Roule

NICE : La Procure

10, rue de Suisse

NÎMES : Biblica

23, bd Amiral-Courbet

ORLÉANS :

La Procure Saint Paternelle
109, rue Bannier

PARAY-LE-MONIAL :

Apostolat des Éditions
16, rue de la Visitation

PARIS 4^e : École-Cathédrale

8, rue Massillon
– Sources Vives de Jérusalem
10, rue des Barres

PARIS 5^e :

– La Procure des Missioins
30, rue Lhomond

PARIS 6^e :

– Apostolat des Éditions
46-18, rue du Four

– La Procure

3, rue de Mézières

PARIS 7^e :

– Saint-François-Xavier
12, pl. Président Mithouard
– Stella Maris
132, rue du Bac

PARIS 12^e :

– L'Appel du Livre
105, rue de Chatenton

PARIS 16^e :

– Guettier
66, avenue Théophile-Gautier
– Notre-Dame-d'Auteuil
2, place d'Auteuil

PAU : Saint-Joseph

1, place de la Libération

POITIERS : Librairie Catholique

64, rue de la Cathédrale

QUIMPER : La Procure

9, rue du Frouit

REIMS : LARGERON

23, rue Carnot

RENNES : Matinales

9, rue de Bertrand

ROUEN : La Procure

rue du Grand Pont

SAINT-BRIEUC :

Siloë Saint-Brieuc
11, rue Saint-François

SAINT-ÉTIENNE :

Culture et foi
20, rue Berthelot

STRASBOURG : Alsatia Union

31, place de la Cathédrale

TOULON :

– Librairie Catholique Saint-Louis
6, rue Anatole-France
– La Procure Le Sacré Cœur
35, rue de la Scellerie

TOULOUSE :

– Jouanaud
19, rue de la Trinité
3, rue Croix-Baragnon

VALENCE : Le Peuple Libre

2, rue Émile-Augier

VANNES : La Procure

55, rue Mgr Thérhiou

VERSAILLES : Siloë CLR

16, rue Mgr Gibier

Dépôt légal : avril 2006 – N° de CPPAP : 0106 G80668
N° ISBN : 2-915-111-11-1 – N° ISSN : X-0338-781-X – N° d'édition : 95196
Directeur de la publication : Jean-Robert Armogathe
Composition : DV Arts Graphiques à Chartres
Impression : Imprimerie Sagim-Canale à Courtry
N° d'impression : 9059

L'Imprimerie Sagim-Canale est titulaire de la marque Imprim'vert® 2005